

Hôpital Nord

**Andrevon, Jean-Pierre et
Cousin, Philippe**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

présence du futur

jean-pierre andrevon
philippe cousin

hôpital nord



denoël

JEAN-PIERRE ANDREVON
PHILIPPE COUSIN

***Hôpital
Nord***

nouvelles

DENOËL

© 1983, by *Éditions Denoël*,
19, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN : 2-207-30373-X

Administration
Ordinateur.

Urgences. Restaurant pandémique

Stomatologie. Urologie

Rhumatologie
Stérilisation

Pneumologie - phthisiologie
Gynécologie - Radiologie

Orthopédie - Traumatologie
oto rhino laryngologie

Neurochirurgie Neurologie

Médecine interne. Endocrinologie
Toxicologie

Enfants malades - Gériatrie
Gastro-entéro

Dermato-syphiligraphie

Maternité-garderie
Médecine néo-natale. Réanimation

Biophysique / médecine nucléaire
Anesthésie et Réanimation

Polyclinique

SAMU

Cardiologie Bloc
Septique

Chirurgie Cardiaque
général et infantile

Chirurgie Thoracique
et vasculaire

Cafétéria / cuisines

Chauffage. Morgue
Pulmonerie

* Maladies
infectieuses
et tropicales
dans un
pavillon à
part

CENTRE HOSPITALIER NORD

ORGANIGRAMME

Des services et personnels

Direction

DIRECTEUR ADMINISTRATIF : MARCEL MENJOU

DIRECTEUR ADJOINT : SATURNIN BERTHELOT

PRÉSIDENT DE LA COMMISSION MÉDICALE : RAOUL SORIN

Services médicaux

BILAN DE SANTÉ POLYCLINIQUE : JOSEPH REYNAL

BIOPHYSIQUE ET MÉDECINE NUCLÉAIRE : EDDY MANZEN

BLOC SEPTIQUE : DANIEL DOUX

CARDIOLOGIE : LIONEL MARCH

CHIRURGIE CARDIAQUE : JOËLLE ESPITAOU

CHIRURGIE DIGESTIVE ET URGENCES : PHILIPPE MEURSEAU

CHIRURGIE GÉNÉRALE ET INFANTILE : GONTRAN FASQUEL

CHIRURGIE THORACIQUE : LÉO FALLET

CHIRURGIE VASCULAIRE : GRIGORI LOVITCH

ANESTHÉSIE ET RÉANIMATION : FRANK LEM

DERMATO-SYPHILIGRAPHIE : CUTTER/BOUFFANAY/ROUDEAU

ENFANTS MALADES : ANGELINA VIGO

GASTRO-ENTÉRO-HÉPATOLOGIE : ERNEST BOUX

GÉRIATRIE : ESTELLE RENOIR

GYNÉCOLOGIE : ANNA BELLOVITCH

MATERNITÉ : RAOUL SORIN

MALADIES INFECTIEUSES/MÉDECINE TROPICALE/CENTRE ANTIRABIQUE :
GÉRARD DE SERF

MÉDECINE INTERNE ET ENDOCRINOLOGIE : ANTOINE FANCINETTI

TOXICOLOGIE : ROGER GUILLTON

NEUROLOGIE : ANDRÉ CHIC

NEUROCHIRURGIE : ERIC MENDELSSOHN

OBSTÉTRIQUE : RAY DUBY

OSTÉOLOGIE : DANIEL SCHOENLAUB

MÉDECINE NÉO-NATALE ET RÉANIMATION INFANTILE : CARRÉ / BONNEVAL
/ MISSENTREIMER

OPHTALMOLOGIE : JEAN-PIERRE CLERC

ORTHOPÉDIE-TRAUMATOLOGIE : MARCELLO NAPONILONI

OTO-RHINO-LARYNGOLOGIE : MUSTAPHA EL KAICH

PNEUMOLOGIE ET PHTISIOLOGIE : EMMANUEL SOROKINE

RADIOLOGIE : GUSTAVE M'BOUÉLÉ
RHUMATOLOGIE ET HYDROLOGIE : ANDRÉ CARRIÈS
UROLOGIE : JEAN-JACQUES JÉSUS
STOMATOLOGIE ET CHIRURGIE FACIALE : JEAN-CLAUDE POUPON

Services paramédicaux

MORGUE : YVES DUPRÈZE
ÉCOLES PARAMÉDICALES : LISETTE MALANGREAU
LABORATOIRES : MURIEL PETITCHAT
ANTENNE PSYCHIATRIQUE : ZIZOU GODMAN
STÉRILISATION : PHILIPPE LEGRAS
SAMU : ANGE FONTANA
URGENCES : JACQUES COLIGNARD

Services techniques et administratifs

DIRECTION DU PERSONNEL : ROGER CANASSON
INGÉNIEUR EN CHEF : JORG JORGENSSEN
ACCUEIL : DÉSIRÉ CROC
SURVEILLANTE EN CHEF : ROSE DUCHAUSSOY
SERVICES FINANCIERS : PIERRE-ANDRÉ LEPAPE
INFORMATIQUE : JEAN-PAUL OBU
CHAUFFAGE : LIONEL PANGRE-LAFFORGUE
LAVERIE : MARGUERITE DUBOIS
CUISINES ; SIMON TEGA
CAFÉTÉRIA : RAOUL ANDRÈS
GARDERIE : ISABELLE MOGNON
AUMÔNERIE : ABBÉ ROCHECHOUARD

1.

Mais où est donc Debronkaert ?

Pas plus ce matin-là que les autres matins, Debronkaert n'a pris le boulevard bordé de tilleuls et de pavillons de meulière qui monte vers l'hôpital Nord.

L'aurait-il fait, Debronkaert traverserait les stratifications industrielles d'une ville que la dernière révolution technologique a fait s'effondrer sur elle-même. Terraforming et Psychoentropie sont regroupés en banlieue sud, de sorte que la banlieue nord est aujourd'hui déserte. Les routes et les rues retournent à l'état de garenne et les fières usines de jadis ne sont plus que violons pour le vent.

Debronkaert – à supposer qu'il ait pris le boulevard bordé de tilleuls et de pavillons de meulière – aurait alors tout le temps de longer la sinistre litanie des ateliers éventrés, des manufactures en ruine et des quais d'embarquement dont le ciment se délite et laisse apparaître l'ossature rouillée des fers à béton. Puis le boulevard se transforme en une autoroute dont les voies se dédoublent jusqu'à former une sextuple chaussée.

Quand apparaissent les premiers champs de betteraves, les voitures prennent de la vitesse, tandis que souffle en sens inverse un vent glacial descendu des montagnes. Il fait froid et humide, le jour n'est pas encore levé mais ils sont plusieurs centaines à se rendre à la même heure en un même lieu : l'hôpital Nord.

Ainsi Anna Belovitch. Elle se faufile dans le flot pressé de la circulation à bord de sa petite voiture vert framboise. Elle a quitté son jeune amant après quelques heures de trop court sommeil, et elle bâille en découvrant la caverne rose de sa bouche mangée de baisers.

À trois cents mètres devant elle, le bolide du D^r Fasquel avale les courtes portions de chaussée séparant chaque véhicule. Ses coups de freins rageurs jettent des lumières meurtrières dans la nuit. Derrière, la seize-chevaux d'Édouard March la talonne, puis le cabriolet surbaissé de Berthelot.

Éparses sur l'autoroute, d'autres berlines anonymes abritent des femmes et des hommes dont certains ont déjà revêtu la blouse vert pâle du médecin. Ils écoutent le flash d'information à la radio en faisant bouger la peau de leur front. C'est le cas de Daniel Schoenlaub,

l'ostéologue, ou d'Angéline Vigo, du service des enfants malades, ainsi que de Valdemer Krigan et Clémence Ledoux, des infirmiers qui font la route ensemble en partageant les frais.

Clémence est la maîtresse du D^r Cutter, le patron de la dermato, et justement voici qu'il s'annonce dans le lointain, éclaboussant les huit voies montantes de ses triples phares à iode. Sa Renault turbo remonte la Chevrolet 1952 d'Eddy Manzen (biophysique et médecine nucléaire), elle double la Coussin d'Air d'Ernest Bouix (gastro-entéro-hépatologie) et se glisse entre la voiture de Sylve Joke et celle de Joëlle Espitaou. Cutter échange avec elles un petit salut moqueur. Un peu plus loin, l'abbé Rochechouard, qui tient l'aumônerie de l'hôpital, est dans un camping-car bourré d'enfants autistiques qu'il amène à Zizou Godman, la psy.

Il est 7 heures du matin. La circulation s'épaissit, drainant au passage les camionnettes défraîchies des maraîchers de la plaine. Parfois aussi, des chars d'assaut montent par une bretelle de raccordement secrète, encadrant de longues plates-formes automotrices tôlées de noir qui transportent des missiles. Dans ce flot veineux puant l'huile et l'essence se fauillent des ambulances dont les gyrophares cisailent le brouillard.

Cet ensemble de voies, d'embranchements et de dérivations, fait irrésistiblement penser au réseau sanguin de quelque gigantesque corpus posé à même la plaine. La ville en est le cœur, la banlieue, l'estomac, et l'hôpital en est les reins.

Cet hôpital qui jaillit soudain de la nuit, brillamment éclairé, posé sur l'argile détrempée des champs avec une sorte de brutalité...

La logique voudrait maintenant que Debronkaert, s'il était là, ralentisse à la vue de cette immense bâtisse en forme de cube parfait, dont l'étrangeté ne tient pas seulement à l'inhumanité de ses proportions mais à l'angoissante symétrie de ses façades. Une immense croix rouge orne en effet chacune des faces de l'hôpital Nord, les subdivisant en quatre carrés égaux, eux-mêmes divisés en carreaux plus petits, noirs ou blancs selon que la lumière est allumée ou non derrière les vitres scellées.

De sorte que la vision de ces échiquiers dressés en plein ciel sur l'aube grise où se dilue un filet de sang, cette vision ne peut que rappeler à celui qui arrive la précarité de sa condition et le combat que mènent ici les humains contre la souffrance, la maladie et la mort.

Instinctivement donc, chacune et chacun de ceux dont le profil, l'instant auparavant, se dessinait derrière les vitres brouillées de pluie avec la douceur informelle d'une fumée de cigarette, chacune et chacun se redressent, les traits creusés et la bouche étirée par une crispation nerveuse.

C'est que leur vie s'arrête là où commence celle des malades. La

souffrance, la maladie et la mort, rappelez-vous cela. Il n'y a rien qui tienne devant elles. Pas même le sourire d'un enfant qu'on a laissé dans son sommeil, pas même le souvenir d'une étreinte avec l'être de son choix, d'une soirée entre amis ou d'un bon livre lu devant le feu.

L'hôpital est un autre monde. On y rencontre d'autres gens. Mais c'est là que vous ressemblez vraiment à vous-même.

À Debronkaert pas plus qu'à tout autre visiteur, il n'échappe qu'en quittant l'autoroute pour pénétrer sur le vaste parking (Visiteurs-Personnel-Médecins-chefs), il se trouve d'ores et déjà dans la situation d'un germe pathogène que les leucocytes – médecins, infirmiers et aides soignants – vont retirer de la circulation.

Ce n'est donc pas sans une secrète appréhension que le visiteur coupe le moteur de sa voiture et quitte son volant, ferme sa voiture à clef et jette un coup d'œil plein de frayeur au cube colossal qui le surplombe de ses vingt étages. *Pourvu que j'en ressorte.*

L'hôpital mesure cinquante mètres de haut sur autant de large, de quelque côté que vous l'abordiez. Les dix étages doubles dressés en plein ciel s'appuient sur cinq sous-sols, eux-mêmes étayés par des piliers de béton armé enfoncés dans la glaise sur une profondeur inconnue. Au total donc, vingt-six niveaux avec le rez-de-chaussée, soit une superficie totale de deux cent cinquante mille mètres carrés, si l'on prend en considération le débord négatif que forme le socle en béton du bâtiment.

Ce socle constitue le rez-de-chaussée. Il abrite le hall, l'accueil, le complexe de distribution, le SAMU et la polyclinique. Des portes coulissantes en verre s'ouvrent devant le visiteur, d'autres devant le personnel, et d'autres encore s'effacent en haut de la rampe d'accès qu'empruntent les ambulances. Ce ne sont pas les mêmes, mais à elles toutes, elles isolent l'hôpital aussi hermétiquement que le sas d'un vaisseau spatial.

Une fois à l'intérieur, les nuages lourds qui rampent sur les champs noirs, la pluie et le ballet des phares ne sont plus qu'un spectacle irréel privé de son. Des voix agréables à la lenteur étudiée s'emparent de votre oreille, ponctuées comme dans les aéroports par de subtils carillons. La musique rôde par bouffées légères sur les surfaces laquées. On s'avance vers le vaste comptoir d'accueil en flottant. Des hôtesses peintes en bleu foncé, un badge ADMISSIONS posé sur le sein, tournent vers vous des visages ripolinés, au sourire captif.

On vous oriente vers l'un des seize services qui couvrent la totalité des malheurs humains. Bienvenue à l'hôpital, monsieur Debronkaert.

Huit cents médecins et chirurgiens y travaillent, ainsi que trois mille cinq cents panseuses, infirmières et infirmiers et deux mille deux cents aides soignantes. Mais on ne compte pas le personnel administratif, les magasiniers et les cuisiniers, les chauffeurs, les

garçons de laboratoire, et les gens du service entretien. À 8 heures du matin, ils investissent le centre hospitalier à la façon d'une ville qui verrait affluer tous ses habitants d'un coup. En sens inverse, au fur et à mesure que se font les prises de service, l'équipage de maintenance quitte le navire. Les néons s'allument à tous les étages, et jettent de grandes lueurs verdâtres sur la campagne alentour. Bientôt, le bâtiment tout entier s'illumine, tel un joyau posé sur la boue. Tout en haut, noyée dans le brouillard de l'aube, une coupole luit d'un éclat maléfique.

Il n'est pas interdit d'y voir le sommet d'un crâne dépassant d'un carton à chapeau. Ce dôme, formé d'une multitude de panneaux translucides, abrite en effet le centre décisionnaire et l'appareil administratif du centre hospitalier. Les bureaux s'organisent le long d'un nautille que dessine un étroit couloir surveillé par des caméras. Au centre du nautille, il y a une salle de conférences qu'on appelle le puits. Elle est hermétiquement close et ne reçoit sa lumière que du plus haut de la voûte. C'est là que se réunit chaque mois la commission médico-consultative, et c'est là que tout commence.

La commission médico-consultative est à un hôpital ce qu'est une réunion d'état-major à l'armée ou un saut à Rungis pour le marchand de poireaux : c'est là que tout se décide. Présidée par un médecin-chef élu par ses pairs, elle est composée des patrons de chaque service, d'un représentant des internes, d'un représentant du personnel et du directeur de l'hôpital qui, lui, est un pur gestionnaire.

À l'hôpital Nord, le directeur s'appelait Marcel Menjou, c'était un gros homme nerveux coulé dans un impeccable costume de tweed à chevrons, et il était en train de dire :

— Debronkaert. Qui est ce malade, Debronkaert ?

— Debronkaert ? fit en écho Raoul Sorin. Il présidait la commission et semblait effectivement le mieux placé pour le faire. Toute sa personne exsudait l'appétit du pouvoir, depuis l'œil charbonneux plissé par la défiance jusqu'au sourire avare dans un visage empâté en forme de Gervais-Danone. C'était un homme encore assez jeune dont une mobilisation de tout l'être avait chassé les dernières traces de sincérité. Il était du genre à regarder par-dessus votre épaule pour choisir l'endroit du couteau. Il répéta, un ton plus haut :

— Il est à qui, Debronkaert ?

— Debronkaert ? dit Bouix, médecin-chef de la stomatologie. Debronkaèèèèèèèèèè ?

Il tourna les pages de son agenda d'un doigt vif et marqua de l'ongle un nom :

— C'est à moi ; chambre 12. Ulcère au duodénum. Meurseau l'opère après-demain. Pourquoi ?

Menjou se redressa dans son fauteuil tournant :

— Parce que Lepape m'a appelé hier soir. Vous savez ce qu'il nous doit, votre ulcère ? 116 000 francs, et la Sécurité sociale n'a jamais entendu parler de lui ! 116 000 francs, messieurs ! Cela signifie que Debronkaert est un vieil habitué de nos services. Alors, je demande : qui l'a soigné depuis un an ? Et où est-il ?

— Je vous l'ai dit, répéta Bouix, un peu nerveux : Il est en stomato depuis huit jours, au dixième étage. Chambre 12.

Sorin vola à son secours (il était élu par les médecins pour ça) :

— Curieux. Ce nom ne me dit rien. Mais comment vos administratifs ont-ils pu l'admettre encore une fois ? Vous n'aviez pas donné de consignes à Croc ?

Désiré Croc était le chef de l'accueil. La comptabilité lui signalait tous les règlements litigieux.

— Si, bien sûr, dit Menjou. Je ne comprends pas comment Debronkaert a pu se faire réinscrire. De toute manière, c'est un habitué. D'autres que vous l'ont vu, forcément.

Les médecins s'entre-regardèrent, vaguement surpris. Angéline Vigo tourna ses beaux yeux grecs vers le fond de la salle et sembla chercher dans sa mémoire. Un pli charmant apparut entre les arcs impeccables de ses sourcils :

— Ça me dit quelque chose, Debronkaert...

— Cancer, laissa tomber le D^r Jésus, patron de l'urologie. Je le suis depuis trois mois. Une prostatite qui a dégénéré.

Sorin sentit que quelque chose n'allait pas. Il fit des yeux le tour de la table :

— Louis ?

Le D^r Louis March, patron de la cardiologie, hésita :

— Tu ne vas pas me croire...

— Oui ? dit Sorin avec impatience.

— Nous parlons bien de Debronkaert ? Un grand type blond, avec des petites moustaches ?

André Carriès eut un petit rire nerveux (c'était le patron de la rhumatologie, un quadragénaire très élégant, aux longues mains sèches).

— Blond ? Tu veux rire ? C'est un petit barbu avec du poil noir et des yeux de bouc. Il est quelque chose comme chercheur dans une université, je ne sais plus laquelle.

— Parce que, toi aussi, tu le soignes ? questionna Sorin. Sa voix avait dérapé malgré lui dans l'aigu.

— Rien de grave, mais il était temps. Je pensais justement l'envoyer chez Louis, pour contrôle. Les rhumatismes, ça peut remonter jusqu'au cœur.

— Je sais, je sais, le coupa Sorin avec impatience. Mais tu ne

l'avais pas encore fait ?

— Non.

— Louis, ce type est venu de son plein gré ?

March haussa les épaules :

— Je suppose. D'ailleurs, à ma connaissance, il n'a pas de rhumatismes. Une insuffisance aortique, avec...

— Je m'en fous ! tonna Sorin. Il respira profondément et posa ses mains bien à plat sur la table : Je vous prie de m'excuser. Ce Debronkaert me rend nerveux. Il ne PEUT PAS être à la fois chez Bouix et chez Jésus sans qu'on l'ait su.

— Mon Debronkaert à moi est brun, insista Carriès. Ce n'est sans doute pas le même homme. Debronkaert est un nom assez courant, et...

— Quel est son prénom ? demanda abruptement Sorin.

Carriès chaussa ses lunettes, mais Bouix et March répondirent d'une même voix :

— Lorimar.

— Lorimar ! laissa tomber Sorin.

Il sembla s'affaïsser dans son fauteuil et grimaça un sourire douloureux.

— Lorimar Debronkaert. On l'a dans le cul, si vous voulez mon avis. Il ne peut y avoir qu'un SEUL Lorimar Debronkaert dans la région. S'il y en avait deux, ils auraient déjà fait un syndicat.

Personne ne rit. C'était effectivement improbable. Roger Guilloton choisit ce moment-là pour dire d'une voix unie :

— Il est arrivé dans mon service mardi dernier. Intoxication par champignons. On l'a sauvé *in extremis*, n'est-ce pas, Meurseau ?

Le patron de la chirurgie digestive eut un geste qui pouvait passer pour un acquiescement. Sorin secoua la tête :

— Mais enfin, Philippe, tu n'as pas été frappé par la coïncidence ? Tu devais l'opérer après-demain, et tu le trouves en toxico, bourré d'amanites phalloïdes jusqu'aux amygdales !

Meurseau sourit froidement et répondit d'une voix placide :

— J'ai donné un coup de main pour le lavage d'estomac, mais c'est Roger qui s'en est occupé. Je ne savais même pas qui c'était...

Le Dr Sorokine était resté silencieux, mais il se pencha et ramassa son attaché-case qu'il posa sur la table. Il l'ouvrit avec des gestes mesurés et en tira son carnet de rendez-vous.

— Debronkaert Lorimar, né à Louvain en 1952. Marié, deux enfants, représentant en tissus d'ameublement. Tuberculose à quatorze ans, réapparition d'un foyer il y a trois mois. Je l'ai vu six fois...

Il regarda l'assistance par-dessus le fil d'or de ses lunettes :

— Lorimar Debronkaert, messieurs, est maigre, il est chauve, et il a

une cicatrice grande comme ma main, reste d'un pneumothorax...

Roger Guilloton éclata d'un rire strident :

— Impayable ! Ce n'est pas un malade, c'est un courant d'air ! Debronkaert est petit, d'accord avec André, mais il est glabre, avec une scoliose prononcée.

— Il aura rasé sa barbe, hasarda Carriès. Je n'avais pas remarqué sa scoliose. Il a bien des lunettes, non ?

Guilloton secoua la tête vigoureusement :

— Absolument pas.

— Si ! affirma Jésus.

— Non ! intervint Louis March. J'en suis bien certain, j'ai pris sa tension rétinienne, et...

Sorin leva le bras pour rétablir le calme, tout en jetant un regard rapide vers Marcel Menjou. Qu'allait-il penser de ce désordre ? Jusqu'ici, ils s'étaient bien entendus, mais Sorin voulait prendre la tête de liste centriste aux prochaines municipales, et le maire sortant – radical de droite – était un ami du directeur. Menjou pouvait créer beaucoup d'ennuis au président de la commission, s'il le désirait...

— Messieurs, messieurs ! Nous nous égarons. Quelqu'un a-t-il une photo de ce Debronkaert ?

— Non, dit Sorokine.

— Non, bien sûr, fit Guilloton.

— Non, firent Carriès et March.

Bouix écarta les mains, l'air navré, et Jésus haussa les épaules :

— On aurait dû ?

Il n'aimait pas Sorin, qui lui avait ravi la présidence, bien que personne ne l'aimât, ou justement pour cette raison.

— Moi, j'ai, fit soudain Gérard de Serf, le patron des maladies infectieuses et tropicales.

— QUOI ? rugit Menjou.

— Enfin, je ne pense pas que cela vous servira, s'excusa de Serf. Il me l'a envoyée du Gabon le mois dernier. Je dois l'avoir, là...

Il fouilla dans un dossier cartonné couvert de gribouillis, et choisit une photo grand format en noir et blanc. Il la fit glisser sur le plateau de la table vers Sorin :

— La lèpre.

Sorin ne jeta qu'un coup d'œil à l'horrible visage :

— Vous voulez dire qu'il est toujours là-bas ?

— Oui. Il voulait savoir si je pouvais faire quelque chose pour lui. C'est un ingénieur des pétroles, il croyait avoir attrapé une dermatose, ou une saloperie quelconque avec une négresse. Malheureusement, je crains qu'il ne soit trop tard...

— Et il s'appelle Lorimar ? gloussa Guilloton.

— Lorimar Debronkaert, oui. C'est écrit au dos.

— Bouix ? demanda Sorin.

— Non, rien.

Sorin lui lança un regard rageur. Tout le monde se défilait, comme à l'habitude.

— Si je comprends bien, Debronkaert est à la fois en cardiologie, en gastro, en urologie, en rhumato et en pneumologie. Il doit passer sur le billard dans deux jours et il a la lèpre. Il n'aurait pas un peu mal à la gorge, en plus ?

— Si, fit le D^r Hein d'une voix douce.

— Hein ?

Le patron de l'oto-rhino-laryngologie estimait avoir dépassé l'âge où l'on faisait des plaisanteries sur son nom. Il pinça les lèvres d'un air dédaigneux :

— Ce type a les amygdales comme des passoires. Je l'ai mis sous antibiotiques pendant cinq semaines. Des comme ça, j'en vois quarante par jour, c'est d'en parler autant qui m'a fait repenser à lui...

Sorin montra ses gencives dans ce qui pouvait passer pour un sourire patient :

— Et il est comment, ce Debronkaert ?

— Je ne m'en souviens pas, répondit Hein.

Sorin allongea le bras et saisit le téléphone comme un noyé agrippe sa bouée. Il composa un numéro. On aurait entendu une mouche tousser.

— Les admissions ? Sorin. Sortez-moi la fiche de Debronkaert. Lorimar Debronkaert. Première admission en... – il jeta un coup d'œil à Jésus – mars. Urologie. Je veux savoir où il est.

Quelques secondes passèrent.

— Oui ? Vous avez vérifié ? Bon.

Sorin raccrocha et regarda Estelle Renoir, patron de gériatrie :

— Il est chez vous, Estelle.

— Je le savais, s'excusa Estelle avec une grimace embarrassée. Je l'ai compris il y a cinq minutes. Je voulais...

— À quoi ressemble-t-il ?

— À une cafetière avec des roues à la place des oreilles, gloussa Joseph Reynal, le chef de la polyclinique. Je parie qu'Estelle ne l'a jamais vu.

— Touché, dit Estelle simplement. J'ai vu sa fiche, oui, mais c'est Angoulevant qui l'a reçu.

Angoulevant était par bonheur le délégué des internes. Il se leva, rougissant, cherchant dans ses souvenirs :

— Un petit vieux, avec une maladie de Parkinson. J'ai prescrit...

— On s'en fout, gronda Sorin. Bon, on ne va pas passer la matinée

sur Debronkaert. Bouix, je t'accompagne, puisque c'est toi qui l'as signalé le premier. Il doit être en bas, je suppose, puisqu'il passe sur le billard dans deux jours. La séance est levée.

— Sorin, j'aimerais que vous passiez me voir, dit aigrement le directeur de l'hôpital.

Sorin fit semblant de ne pas l'entendre.

Rose Duchaussoy était une femme d'une cinquantaine d'années, ronde et vernie comme une pomme de reinette des années 50, avec de grands yeux métalliques qui en avaient trop vu. Elle était surveillante en chef du dixième étage : urgences, stomatologie, urologie et chirurgie faciale. Elle voyait débarquer à longueur de journée des accidentés de la route, troués, saignants, disloqués, pleurant, et leur préférait les cancers de l'estomac et les petits vieux à prostate cahotante, plus recueillis et déjà comme éteints. Mais Rose étant une personne généreuse, elle ne manifestait jamais ses goûts et accueillait tout le monde du même sourire chaleureux. C'était probablement la seule personne de l'étage à n'avoir peur de rien, ni de personne. Des liens privilégiés l'attachaient aux grands patrons qui se partageaient son étage : les docteurs Bouix et Jésus, et le chirurgien Poupon.

D'où elle était, dans son bureau dont la porte ouverte lui permettait de surveiller les couloirs, elle reconnut la voix de Sorin.

— Seule la mathématique est sûre, Bouix ! Nous vivons dans un monde voué aux mathématiques, et nous en sommes les serviteurs. Je t'accorde qu'il faut un contre-pouvoir, et ce contre-pouvoir existe : c'est la psychologie. L'irrationnel contre la logique, le marais contre le savoir. Nous devons ramener Debronkaert dans le monde qui nous est cher. Crois-moi : ce type est quelque part, avec une abscisse et une ordonnée, un numéro de chambre et de lit. Et il doit 116 000 francs à l'hôpital. S'il nous doit quelque chose, c'est donc qu'il existe... Ah ! Rose, justement, nous vous cherchions...

Rose Duchaussoy chaussa ses lunettes à monture de fer et dévisagea le D^r Sorin sans aménité :

— Debronkaert ? Chambre 12. Opéré après-demain par Philippe Meurseau. Je vous accompagne ?

— Tu vois bien ! triompha Sorin. Non, Rose, une simple vérification.

Ils disparurent vers la gauche. Bouix marchait légèrement en arrière de Sorin, et cela agaça la surveillante en chef. Elle s'éloignait pour compter les draps qui venaient d'arriver par le monte-charge, quand Sorin et Bouix revinrent. Sorin avait l'air furieux. Bouix toussa et demanda :

— Vous avez votre carnet d'admissions, Rose ?

C'était la dernière chose à demander à une femme qui régentait son

étage depuis des années et connaît les arrivées et les départs par cœur. Rose se renfrogna :

— Qu'est-ce qui se passe, docteur ? Debronkaert a disparu ?

— Chambre 12, il y a un enfant et un lit vide, expliqua patiemment Sorin. Il ajouta, détachant ses mots comme s'il parlait à une attardée mentale : L'enfant s'appelle Méli Aldarrian, et le lit vide n'a pas de nom, Roooooooooo...

Méli Aldarrian fit un bond d'un mètre sur son matelas et planqua *Paris-Hollywood* sous son plateau à déjeuner quand Rose Duchaussoy fit irruption dans la chambre. La surveillante en chef était rouge de colère. Elle devint toute blanche en découvrant le lit vide aux draps bien tirés :

— Méli ? Le... l'homme, ton voisin... où est-il ?

Et comme le gosse ne comprenait pas, l'œil rond et la lèvre pendante, elle se rua sur lui et se mit à le secouer en criant :

— Debronkaert ! Où est-il ? L'ulcère ? L'ulcère à Debronkaert ?...

— Vous me faites mal, madame..., se mit à pleurnicher l'enfant.

— Calmez-vous, Rose.

C'était le D^r Bouix. Il décrocha un à un les doigts de Rose incrustés dans la chair de Méli.

— Excuse-la, Méli. Les nerfs. Ça va, ton boudin en moins ?

— Ça va, répondit l'enfant, à qui Bouix avait enlevé huit mètres d'intestins quatre jours plus tôt.

Rose sanglotait. Tout son système s'effondrait. Pas de Debronkaert ? Mais elle avait veillé personnellement à son installation !

— La ménopause..., chuchota méchamment Sorin, qui n'en ratait pas une.

— Et Méli était là ?

La surveillante en chef chercha dans ses souvenirs : « Non. Il était encore en chambre stérile. » Elle ajouta, glapissante : « Mais je suis sûre qu'il était là ! Un type d'une quarantaine d'années, toujours en train de plaisanter, avec une boucle d'oreille et un bouc ! »

Sorin et Bouix échangèrent un coup d'œil consterné.

— Il était comme ça, ton patient ?

— Non, chuchota Bouix. Non. Il... il avait bien soixante ans, avec une raie au milieu.

— Au milieu de quoi ?

— Mais des cheveux !

— Précise ! grogna Sorin, qui réfléchissait. Bon. Allons voir Jésus.

Ils y allèrent. Jésus était avec Carriès. Ils semblaient comploter. Ils se turent comme des écoliers pris en faute quand Sorin et Bouix débarquèrent en plein milieu du service.

Alors qu'ils se livraient à une brève mais violente altercation, March apparut et sembla surpris de les voir tous ensemble. Il bafouilla :

- Je... je passais. Rien de neuf ?
- Sur quoi ? jeta Sorin, hargneux.
- Ce type. Debronkaert.
- Introuvable, dit Jésus.
- Introuvable, dit Carriès en écho.
- Introuvable, dit piteusement Bouix.
- On le trouvera, siffla Sorin. Quelle heure est-il ?
- Midi.
- On le trouvera.

Mais les heures passèrent, et Debronkaert resta introuvable. Sorin expédia ses consultations, s'enferma dans son bureau, et se mit à persécuter l'hôpital en entier avec son téléphone.

L'hôpital réagit comme un organisme en proie à un stimulus minime mais insistant. Quand Sorin eut rappelé les mêmes services deux ou trois fois, chacun et chacune se mirent à vivre et à fonctionner comme si le téléphone allait sonner de nouveau. Un transfert subtil s'effectua des lieux où l'adrénaline du personnel hospitalier aurait dû le mieux s'exercer vers les interphones et les haut-parleurs. L'hôpital Nord n'écoutait plus que l'élancement diffus mais constant que lui imposait la disparition de Debronkaert.

Cet après-midi-là, Meurseau loupa une appendicectomie pourtant classique, le D^r Doux entra dans le bloc septique avec ses chaussures de ville, Franck Lem laissa se vider une bouteille d'oxygène et le D^r Sorokine annonça un cancer du poumon à une jeune fille atteinte d'une infection de la plèvre.

L'ascenseur des étages pairs resta bloqué trois heures, ce qui occasionna des cavalcades et des bouchons dans les cages d'escalier. Vers 6 heures du soir, les patrons des services concernés montèrent les uns après les autres aux nouvelles et, quand la nuit tomba, ils étaient réunis à douze dans le bureau du chef de la maternité.

Il y régnait une atmosphère lourde et nerveuse à la fois, comme si chacun s'attendait à une catastrophe. Dehors tombait la pluie, comme si elle ne faisait que ça depuis cent ans. La climatisation s'inversa une brève seconde, apportant l'odeur puissante des champs de betteraves éventrés par le soc des charrues, puis elle reprit son service, soufflant un air aseptique, tiède et sans saveur.

- Ça ne peut pas durer..., souffla le D^r Sorin, vaincu.

Son agressivité semblait l'avoir déserté d'un coup, le laissant aussi faible et désarmé qu'un nouveau-né.

— Il n'est nulle part, ce salaud, et on l'a vu partout. On ne PEUT pas le laisser circuler comme ça...

— Et pourquoi pas ? À cause de Menjou ? dit March du fond de la pièce. Lui aussi avait les traits tirés, et la barbe noire.

— Pas seulement, répondit Sorin. Appelons ça une question de principe. Nous ne pouvons pas laisser Debronkaert phagocyter l'hôpital. Ni lui ni un autre. C'est trop grave. Ça remet trop de choses en question, tu comprends ?

Ils comprenaient.

— Duchaussoy a demandé à rentrer chez elle, précisa Jésus d'une voix lasse. Ça fait dix ans que je suis là, elle n'a jamais été absente.

— La préposée aux admissions a donné sa démission, ajouta Berthelot, le directeur adjoint qui était monté aux nouvelles, dûment mandaté par Lepape. Il ajouta avec perfidie : Et le trou de 116 000 francs est toujours là.

Sorin le regarda comme s'il ne le voyait pas :

— Vous me faites chier, Berthelot.

— L'ordinateur, dit Guilloton.

— Quoi ? fit Sorin.

— L'ordinateur. Il a la réponse à ta question.

Sorin fixa Guilloton. Il n'aimait pas le patron de la toxico, qu'il trouvait porté à outrance sur les jeux de mots et les blagues. Lui, Sorin, se faisait une idée sorinienne de son importance et de son rôle. L'humour l'avait toujours effrayé, et il était surpris que Guilloton ait trouvé la solution avant lui :

— L'ordinateur ! Mais bien sûr ! L'ordinateur ! La mathématique, messieurs, la mathématique nous sauve une fois encore !

La psychiatre de l'hôpital s'était glissée dans la pièce, ayant flairé un beau cas d'hallucination collective. Elle eut le malheur de glousser. Sorin la repéra dans le groupe des blouses blanches :

— Qu'est-ce que vous faites là, Godman ? Laissez-nous entre rationalistes, voulez-vous ! Allons, messieurs, tous chez l'ordinateur !

— Tous chez l'ordinateur ! singea Zizou Godman comme ils sortaient en se bousculant. Ils lui demandent un entretien, et ça se dit rationaliste !

Furieuse, elle donna un coup de pied dans le bureau de Sorin.

L'hôpital Nord avait longtemps confié sa gestion à un service extérieur, se contentant d'une console reliée à l'Apple 7000 d'un centre de traitement situé en pleine ville. Depuis le début de l'année, il était équipé d'un ordinateur I.B.M.T. 23 pouvant traiter 25 000 opérations à la seconde. Le Dieu des calculs était logé sur la terrasse, dans un des alvéoles du nautilaire, entre la comptabilité fournisseurs et les services techniques.

Les grands patrons s'engouffrèrent dans l'ascenseur et celui-ci les déposa seize mètres plus haut.

Les employés venaient de partir, et il régnait sur les bureaux-paysages un souvenir de musc, de sueur et de tabac. Obscurément soulagés qu'on ne les vît pas se précipiter vers l'ordinateur, Sorin et ses confrères traversèrent les bureaux déserts et sonnèrent à la porte en verre armé au-dessus de laquelle clignotait un panneau lumineux :

SERVICE INFORMATIQUE. SONNER.
ENTRER. ATTENDRE.

Jean-Paul Obu vint leur ouvrir. C'était un garçon carré, un peu empâté, à l'air goguenard et revêche à la fois. Sa moustache tombante soulignait une bouche mince, prompte à la moquerie. Il avait lui-même fait le programme de l'ordinateur, quatre mois de travail forcené et, sans arrêt, il étendait le domaine d'application de la machine.

— Nous avons besoin de vous, dit Sorin d'un ton mielleux. C'était la première fois qu'il voyait le garçon.

— Tous ensemble ? s'étonna Obu.

— Ma foi..., mendia Sorin. Il tenait à ce que tout le monde fût mouillé dans ce déplacement un peu ridicule.

— Je ne sais pas s'IL voudra, fit évasivement l'ingénieur. Enfin, entrez. Chaussons pour tout le monde, et on ne fume pas, s'il vous plaît...

Les grands patrons ôtèrent leurs mocassins, leurs vernis et leurs chaussures à triple semelle de chez Raoul et mirent des chaussons de toile blanche serrés aux chevilles par des cordons. Cela fait, ils purent entrer dans le saint des saints.

L'I.B.M.T. 23 ressemblait tout au plus à une série d'armoires métalliques surmontées çà et là de chargeurs circulaires contenant les mémoires. Une console posée sur une table roulante était comme un œil noir au milieu de tant de blancheurs. Dans un coin, il y avait des câblages, une boîte à outils, un fer à souder et des mandarines. Mais il émanait de l'ensemble une sourde puissance, comme si les rares microbes qui s'étaient engouffrés avec les visiteurs étaient eux aussi de forme carrée, en tôle et laqués blanc.

— Je vous écoute, dit Jean-Paul Obu en posant une fesse sur la table roulante, près de la console à clavier. Puis, quand Sorin lui eut expliqué leur affaire en bafouillant : Je vois. Facile.

— Facile ?

— Facile.

— Facile ! souligna Sorin, l'air radieux, en se tournant vers ses collègues. Il croisa l'œil moqueur de Guilloton et se rembrunit : Facile, c'est vite dit.

— C'est vite fait, dit Jean-Paul Obu. Sans se retourner, de la main gauche, il nota un code d'entrée sur le clavier : Nom ?

— Debronkaert. Lorimar...

Il fallut cinq bonnes minutes pour venir à bout de toutes les informations collectées ce jour-là. Quand ce fut fini, l'ingénieur demanda :

— Et que voulez-vous savoir, précisément ?

Il y eut un moment de flottement. Sorin hasarda :

— Où il est.

— Si Lorimar Debronkaert est Dieu, proposa Philippe Meurseau. Partout et nulle part, c'est bien ça, non ?

— Si Dieu est Lorimar Debronkaert, plutôt ! lança Roger Guilloton.

On rit. Ils étaient comme des enfants qui, au moment d'arriver au but, se mettent à jouer devant la porte du mystère, sans oser la pousser. Sorin s'énerva :

— Trouvez-le !

— Facile, redit Jean-Paul Obu.

Un dixième de seconde plus tard, l'ordinateur cracha l'adresse du malade introuvable.

Le coup de téléphone du D^r Sorin alla chercher dans une ville de deux cent mille habitants un homme de quarante-trois ans en excellente santé, qui habitait un vieil immeuble des bords du fleuve et donnait des leçons de médiatrie verniculaire à l'université. Lorimar Debronkaert buvait modérément, mangeait de tout, digérait sans façon. Son sang circulait dans des artères lisses comme des tuyaux d'arrosage en plastique, pompé par un cœur pugnace et consciencieux. Ses poumons se déplissaient et se repliaient avec une belle ardeur et rejetant l'air du dehors, filtrant l'oxygène et recrachant le gaz carbonique. Le foie ronronnait, marquant tout juste un peu d'humeur après les profiteroles au chocolat ou une fondue trop arrosée. L'estomac était une merveille, sachant se faire oublier en toutes circonstances. Les muscles de Lorimar fonctionnaient, les nerfs transmettaient, les influx nerveux sillonnaient cette belle masse de chair et d'humeurs sans se tromper de chemin. Le cerveau, tout en haut, dans une tête petite mais bien faite, faisait de Lorimar Debronkaert un lecteur forcené de romans policiers, un joueur d'échecs passable et un dialecticien redoutable. Pas de problèmes du côté des reins. La main était habile, le geste vif, le coup d'œil incisif. Sa verge, engagée dans le ventre de Joëlle Asselin, venait de puiser quelques centimètres cubes d'un sperme excellent, odorant, et d'une blancheur remarquable, bourré de vibrions et de protéines. Lorimar était en excellente santé, et s'il s'agitait encore un peu comme un poisson qui se vide, c'était dans les ultimes sursauts du plaisir partagé.

— Téléphone, dit Joëlle Asselin.

— Merde, dit Lorimar.

— Tu as peut-être gagné au Loto, dit la jeune fille, qui respirait vite, l'œil vague.

— Peut-être, dit Lorimar. Il allongea la main et décrocha le combiné.

— Monsieur Lorimar Debronkaert ? Je suis le docteur Sorin, de l'hôpital Nord.

— ... ?

— Comment allez-vous, monsieur Debronkaert ?

— Bien. Je vais bien. Mais...

— Nous aimerions vous voir, monsieur Debronkaert, fit la voix mielleuse de Sorin. Seriez-vous libre tout à l'heure ?

Debronkaert détestait les médecins, la maladie, les hôpitaux. Joëlle gloussa contre son oreille :

— Hé, bébé, tu dégonfles ?

— Non, dit Debronkaert. Il répéta avec force : Non.

— Demain matin ? suggéra Sorin.

— Pourquoi ?

— Vous ne deviez pas être opéré après-demain ? Par le D^r Bouix ?

— Jamais de la vie.

Il y eut un silence. Debronkaert n'osait pas raccrocher et échangeait des mimiques interrogatives avec la jeune fille.

— Vous ne deviez pas voir un urologue ? insista Sorin.

— Non. Bon Dieu, je...

— Monsieur Debronkaert, le D^r Carriés...

— Je ne connais personne de ce nom-là.

Debronkaert boucha l'écouteur avec sa paume et cracha avec colère : « Ils sont dingues dans cet hosto ! On dirait qu'ils m'ont vu de la veille ! »

— Monsieur Debronkaert ! lança Sorin avec aigreur, vous ne pouvez pas ne pas être notre malade. Il est dans votre intérêt de régler cette histoire au plus vite...

— Quelle histoire ? jappa Debronkaert dans le téléphone. Il grimaça et porta la main à son flanc : De quoi voulez-vous parler, bon sang ? Je n'ai jamais mis les pieds chez vous !

— Ça m'étonnerait, répliqua Sorin avec froideur. Vous devez 116 000 francs à la comptabilité.

— Ah ! fit Debronkaert. Il chuchota : « Prépare-moi une aspirine, tu veux ? » Docteur Sorin ? Comment puis-je vous devoir quoi que ce soit quand je ne vous ai jamais vu ? Vous faites erreur et vous commencez à m'agacer... (il se crispa et sentit la sueur affleurer son front) Bonsoir, doc...

— UN INSTANT ! fit Sorin.

Un temps. Debronkaert haletait doucement, comme un chien au bout de sa laisse trop courte. Qu'est-ce que...

— Comment allez-vous ? redemanda Sorin doucement. Il répéta, presque en chuchotant : Comment allez-vous, Lorimar Debronkaert ?...

— Je..., fit Debronkaert.

— Tu es tout pâle, dit Joëlle Asselin. Toute nue, un verre d'eau à la main, elle le fixait avec stupeur.

— Vous êtes sûr que tout va bien ? insista Sorin avec une sorte d'inquiétude filiale dans la voix. Les reins...

— J'ai mal aux reins..., siffla Debronkaert.

— L'estomac ?

— Mal au ventre, geignit Debronkaert.

— La poitrine ?

— Fumier...

Au fond de Debronkaert naissait une blancheur diffuse, un vide glacial qui tirait après lui chaque nerf de son corps. La douleur s'étalait en ondes concentriques, gagnant les organes un à un, y faisant sa niche posément, puis gagnant l'organe suivant. Elle croissait comme l'onde d'un caillou dans l'eau plate, comme la toupie d'argent d'un sabre manié dans l'air.

— Vous allez bien ? cria la voix lointaine de Sorin. Vous allez bien ? Vous allez bien ? Vous allez bien ?...

Tout se mit à flamber.

La maladie entra dans Debronkaert comme une balle dum-dum dans un paquet de coton, ravageant les chairs, rompant les tendons comme des cordes de guitare, perforant les poumons pour surgir sous ses omoplates, entrant dans les reins pour ressortir par la vessie, traçant ses orbites incandescentes dans le chaos d'atomes qu'était Lorimar Debronkaert.

— Lorimar ! hurla Joëlle Asselin.

Des dents serrées de Lorimar Debronkaert filtra un cri d'abomination, un sifflement éperdu de révolte devant l'intensité du martyre qui lui était infligé. Puis il ouvrit grand les mâchoires et hurla, hurla à n'en plus finir.

— Il est à nous ! dit Sorin, radieux.

2.

Maladie d'amour

— Mademoiselle Tachan ? Florence Tachan ?

Elle sortait de son travail. Son travail n'était pas spécialement amusant, pas spécialement triste non plus : elle était mécanographe chez Mâchepieds-Boutons. Personne ne sait exactement ce que peut être un (ou une) mécanographe, sauf les mécanographes, bien entendu. Florence avait pu s'en rendre compte avec ses copines, ses copains, ses amants.

Ce jour-là il était 5 heures du soir, c'était un mardi, le Mardi gras. Elle sourit. Les deux masques qui venaient de l'aborder à peine son pied menu avait-il franchi le portail en fonte, datant de 1893, et ouvert en dedans, de l'entreprise Mâchepieds-Boutons (où l'on fabriquait aussi des fermetures imitation Éclair et des fermoirs adhésifs en plastique), étaient un pierrot et un arlequin. Dans la ville, le carnaval ne battait pas exactement son plein, mais quand même les lycéens et les étudiants s'étaient déguisés et couraient les artères en jetant sur les passants innocents du talc, de la lessive en poudre, de la sciure, mais aussi de la bière qui moussait, de l'encre qui tachait, et des pétards dont on entendait les éclatements sporadiques par-dessus la rumeur de la circulation.

Pierrot et arlequin étaient pareillement grands et sveltes, leur sveltesse se noyant un peu dans les plis de leur déguisement à dire vrai sommaire. Pierrot avait sur le crâne un simple cône blanc en papier à dessin, et son visage était couvert d'un masque blanc en plastique, sans aucun apprêt, sans la moindre petite étoile de peinture. En guise de sarrau, ou de ces combinaisons bouffantes à l'entrejambe comme en portent les pierrots pour dissimuler la bosse de leur sexe et paraître ainsi véritablement angéliques, celui-ci n'avait qu'une blouse blanche genre habit de travail, passée par-dessus un Levis noir. Arlequin était coiffé d'un chapeau de gendarme du siècle dernier, un bicorne sans doute authentique, et la moitié supérieure de son visage était masquée d'un loup noir. Pour le haut de son corps, il avait fait plus d'efforts que son compagnon car il était vêtu d'une tunique à losanges noirs, rouges, dorés et verts en papier crépon, déjà déchirée en plusieurs endroits, et par-dessous laquelle se devinait un blouson de cuir marron.

Florence Tachan élargit son sourire, rit tout à fait. Ses dents étaient saines et blanches, avec des canines de louve qui lui donnaient, selon les circonstances, un air enfantin, ou canaille, ou déluré. À cette occasion-là, elle avait les trois airs à la fois.

— Mais qui êtes-vous, tous les deux ? gloussa-t-elle au milieu de son rire.

Elle voulut attraper le bas du masque de Pierrot, dans le but de le décoller du visage de l'inconnu peut-être connu. Mais Pierrot esquiva, recula d'un pas, se courba en une révérence si appuyée que le cône de carton tomba sur le sol. Florence le ramassa d'une main leste, le planta au milieu du buisson doré de ses cheveux bouclés par Alexandre.

— François ? commença-t-elle, l'index en travers des lèvres. Sébastien ? Amédéo et Giancarlo ? J'y suis ! Vous êtes les frères Delacortta. Ou... Toi, tu es Martial Flandrin. Et toi... André Ayach...

La canine droite sortie derrière son doigt, Florence égrenait les connaissances, collègues de travail ou anciens amants, copains de quartier, vagues rencontres de fêtes et de bals. Mais la face blanche et la demi-face noire virevoltaient négativement, comme manœuvrées par la même ficelle. Pas Jean Debrosse ? Pas Bertrand Gros ? Pas Mustapha Zerbib ? Mais qui, alors ?

— Venez, Florence..., dit sous le plastique lisse la voix légèrement étouffée du pierrot. Nous vous avons réservé une surprise...

— Une surprise ? Je vous vois venir, dit Florence, mutine, brandissant son index à l'ongle laqué garance sous le nez lunaire moulé machine.

— Mais non, fit Arlequin, dont la bouche sous le loup était épaisse et sensuelle, un peu à la Terzieff. C'est vous qui allez venir. Nous ne sommes que des messagers. Nous sommes là pour vous conduire... auprès de quelqu'un d'autre. Le carrosse vous attend...

— Et si vous hésitez encore, repartit Pierrot, il va se transformer en citrouille.

— Et nous serons obligés de le manger, termina Arlequin, boudeur, ce qui allait bien à sa bouche et aux yeux bleu sombre qui pétillaient derrière les fentes du masque.

Le rire de Florence sonna encore, comme un réveil qu'on a remonté à fond. Qu'est-ce qu'elle risquait ? C'était carnaval, et elle n'avait rien de prévu pour la soirée. Et puis ils lui plaisaient bien, ces deux poireaux déguisés comme l'as de pique.

— D'accord, je vous suis ! lança-t-elle, décidée.

Les deux garçons l'avaient encadrée, elle leur prit le bras à chacun, elle leur arrivait à l'épaule tout juste. Le trio traversa la rue des Bonneteries (il n'y en avait plus depuis belle lurette), d'un pas de chasseur pour ce qui concernait les deux kidnappeurs, sautillant et se

balançant entre eux pour ce qui était de Florence, dont la veste de renard synthétique lançait des reflets roux presque pareils à ses cheveux, où le cône de carton, planté de guingois, finit par glisser encore, mais cette fois elle ne le ramassa pas.

Il avait fait beau toute la journée, presque chaud, et le ciel gardait encore dans sa transparence un peu du bleu limpide de l'après-midi. Les deux lurons et leur luronne tournèrent à gauche boulevard des Italiens – souvenir d'une guerre, d'une conquête, d'une occupation, on ne savait. Des explosions sèches mais pacifiques se faisaient encore entendre dans les profondeurs des vieux quartiers. Si les garnements persistaient dans leur chahut, avec les bris de vitrines toujours à craindre, la préfecture finirait par faire donner les pèlerines qui, avec les temps qui courent vite, sont hélas devenues bidules, matraques et lacrymos.

Une bande de quatrièmes et de cinquièmes, pas plus, et presque que des filles, bouscula le trio en courant sur des semelles de bois et des bottines renforcées qui claquaient entre les hauts murs sombres du boulevard, cachant vieilles usines ou vieux cimetières. Les deux masques et la renarde furent bombardés, mais seulement de confetti en papier journal. La bande disparut dans l'ombre, tout un monde joyeux où se mêlaient des punks, des momies en bande Velpeau, des cartes à jouer inspirées d'Alice au Pays des Merveilles, des assassinés sanglants qui avaient usé plusieurs flacons d'encre rouge, des Bunnies et des soubrettes, un Mickey dégingandé.

— Vous êtes rendue, marquise..., dit cérémonieusement le pierrot.

— Si vous voulez bien monter, duchesse, ajouta l'arlequin en ouvrant une portière.

Florence écarquilla les yeux, qu'elle aurait voulu verts mais qui n'étaient que très bleus. La voiture des deux ravisseurs était garée en partie sur le trottoir étroit, qu'elle avait escaladé de ses roues gauches. Ce n'était pas un carrosse, ni une limousine, ni même une de ces voitures de sport basses, aux allures de requin et peintes en couleur vive, qui font encore frémir le pelvis des jeunes filles que la vie n'a pas spécialement gâtées et qui échangent volontiers une virée contre ce qu'on devine... C'était une grosse automobile blanche et longue, dont le vitrage arrière était voilé par des rideaux bleus. Une large croix rouge s'étalait sur son flanc et, en rouge encore, les mots CENTRE HOSPITALIER NORD estampillaient la portière.

Mais Florence ne s'étonna qu'un moment. Son rire sonnait à nouveau quand elle se courba pour entrer dans l'ambulance.

Cette histoire, qui ne semble commencer drôlement que parce qu'elle va se terminer tragiquement, débuta pour Jean Lebucée et Jérôme Hussenot une semaine exactement avant les événements légers qui viennent d'être rapportés, alors qu'un malade venait d'être amené

par le SAMU et admis en urgence. C'était donc le mardi matin 8 février. Jean Lebucée et Jérôme Hussenot étaient internes au service neurologique, dont le médecin-chef, rarement visible, était le D^r Chic.

— Vous pouvez voir la chambre 1007, s'il vous plaît ?

La surveillante-chef du service des urgences, M^{me} Pélissier, était une charmante et ronde Eurasienne issue d'un croisement colonial. Elle s'était fait un nom métropolitain avec un pâtissier vite divorcé. Elle souriait tout le temps, et Lebucée et Hussenot se rendaient sans rechigner à son sourire, dans l'espoir peut-être d'accrocher un soir ce sourire à leur oreiller. Ils grimpèrent au dixième par l'ascenseur de service, car les urgences, par suite d'une aberration administrative, se trouvaient précisément à cet étage-là. La « chambre 1007 » était un homme jeune, de taille et de corpulence moyennes, aux cheveux roux foncé et aux yeux noisette, avec un teint pâle et des taches de son. Il était assis sur le lit qui n'avait pas été défait, les jambes en tailleur et les avant-bras reposant sur ses cuisses. Il ne bougeait pas, et ses yeux absents ne cillèrent pas lorsque Jérôme Hussenot fit machinalement osciller son index dans leur champ de vision.

— Il n'a subi aucun choc physique. Il n'a aucune lésion, mais il est comme ça depuis qu'on l'a réceptionné, prévint Francine Quelque-Chose, l'infirmière qui se trouvait de garde auprès de l'urgence. Elle haussa les épaules et releva sur son front bombé une mèche rougie au henné qui sortait de sous sa coiffe. Les deux internes la connaissaient en détail pour l'avoir tous deux, à intervalles rapprochés, sautée à l'amiable.

— Tu peux nous montrer sa fiche ? demanda Jean.

Elle la lui tendit en cambrant sa taille, ce qui fit enfler sa blouse vert pâle sur ses seins en pommes. Mais Jean et Jérôme revenaient rarement, pour ne pas dire jamais, où ils avaient musardé. Et c'est d'un ton très professionnel que le premier pria Francine Machin de bien vouloir nous laisser, maintenant, s'il te plaît.

La porte claquait rageusement alors que Lebucée, qui était blond avec des yeux gris, lisait à mi-voix la fiche que Jérôme, très brun avec des yeux bleu sombre, regardait par-dessus son épaule. *Roland Sorb... né le... vingt-six ans, tiens ! Ça lui fait le même âge que nous... Domicile... 138, galerie des Échevins, Ville-Neuve... Hum... Pas mal ! Profession, chercheur en biologie à Claude-Bernard... Hé ! presque un collègue. Diagnostic lors de la prise en charge... Anorexie et asthénie compliquées d'un état catatonique. Bien !*

— Rien que ça ! souffla Hussenot avec une moue perplexe.

— Ben, ça se voit, non ? Pas besoin d'aller chercher Mimi à 14 heures ! jeta Jean avec humeur.

Les deux internes se penchèrent de concert de part et d'autre du lit. Le catatonique restait assis dans sa position de bonze. Hussenot lui

pinça le biceps, fit la grimace.

— Contraction musculaire. Mauvais...

Lebucée fit claquer son pouce et son index devant le visage figé. L'âme ne revint pas pour si peu des gouffres intérieurs qu'elle visitait en silence.

— Il faudrait lui faire un fond de l'œil et un électro, pour y voir plus clair, dit sans humour Jean Lebucée. Mais *a priori*, ce gugusse n'a rien d'organique.

— C'est évident, approuva Hussenot. Il nous fait une mélancolie avec syndrome de repli, perte de conscience de l'environnement et tout le toutim.

— En somme, il va se laisser crever, acheva Lebucée d'un ton morne. Il s'assit sur le rebord du lit, secoua par l'épaule le dénommé Roland Sorb.

— Alors, mon gars, qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? Qu'est-ce qui t'a mis dans cet état ? Des ennuis de famille ? Le boulot ?

Quelque chose passa sur la figure cireuse, à l'épiderme tiré sur les os. Un frémissement, qui n'atteignit pas les yeux morts, mais se communiqua à la bouche, qui trembla. Les lèvres se décollèrent, s'ouvrirent.

— Je la veux tout entière...

Les mots étaient moins qu'un souffle, et à peine ce souffle eut-il franchi la bouche que celle-ci se referma. Mais ce souffle avait été entendu par Jean et Jérôme. Et ils avaient compris.

— De la famille ?

— Il vit seul et on n'a aucune adresse où joindre d'éventuels proches. Il a été trouvé par des voisins qui, voyant sa porte ouverte, sont entrés chez lui, l'ont découvert prostré, et ont alerté l'hôpital...

— Bien ! jeta le D^r Chic.

Il cogna ses poings fermés l'un contre l'autre, et son bras gauche battit la mesure avec discrétion. C'était un tic si familier au chef de service de neurologie que son entourage ne le remarquait même plus. Le D^r Chic, qui portait bien son nom, même s'il était tronqué par rapport à l'original (c'était la francisation *Chickenhaus*), semblait toujours habité par un orchestre de jazz New Orléans, dont le rythme aphone se communiquait par vagues spasmodiques à ses mâchoires, ses sourcils, ses bras, ses mains, son buste, ses hanches, ses longues jambes nerveuses.

— Je ne vois aucune raison de garder ce garçon chez nous. Il faut l'envoyer au Moulin.

— Au Moulin ?

Jean Lebucée et Jérôme Hussenot, qui accompagnaient le Patron dans sa visite matinale hebdomadaire, laquelle avait lieu le mercredi,

sursautèrent avec ensemble. Le Moulin, de sa dénomination générique complète Moulin-du-Noyer à cause d'une situation géographique remontant aux siècles passés, était l'établissement de soins psychiatriques dépendant du centre hospitalier Nord, encore qu'il se trouvât à deux kilomètres de celui-ci, vers la frange nord-est de la ville.

— Cela vous étonne ? chantonna le D^r Chic. Que voudriez-vous qu'on en fasse ici ? Les examens effectués hier n'ont rien décelé qui puisse ressortir au service. Il faut balancer cette mélancolie catatonique aux psys. C'est de leur ressort, pas du nôtre.

— C'est aussi mon avis, appuya Zizou Godman, la psychiatre attachée à l'hôpital Nord, et qu'on appelait parfois « l'œil du Moulin ».

Jean Lebucée, sans même la regarder, attaquait.

— Si je peux me permettre de donner mon avis, professeur, nous devrions garder ce malade quelques jours en observation. Il n'est pas exclu que nous puissions tenter quelque chose pour abattre ses blocages...

— C'est aussi ce que je pense, professeur, appuya Jérôme Hussenot. Ce cas nous intéresse, en fait. Nous en avons débattu, avec Lebucée, et nous pensons que les traitements... heu... traditionnels du Moulin ne sont pas appropriés à la mélancolie profonde dont souffre ce Roland Sorb. Nous sommes en présence de quelqu'un ayant éprouvé un traumatisme violent, qu'il a somatisé en se réfugiant dans la catatonie. Il suffirait peut-être d'un déclic...

— Blocage... Moulin... Mélancolie... Traumatisme... Déclic..., rythma le D^r Chic sur un tempo soutenu, interrompu par des breaks et porté par un inaudible solo de batterie.

Le chef de service sourit rêveusement. Il n'aimait pas les psys du Moulin-du-Noyer, qu'il considérait comme des charlatans aux méthodes rétrogrades. Ce que venaient de lui dire les deux internes trouva un écho favorable au sein de sa musique intérieure. Il les considéra pensivement pendant quelques secondes, ayant oublié leur nom, ou ne l'ayant jamais su. Il haussa une épaule, l'autre, esquissa deux pas de claquettes à la Gene Kelly, quand ce dernier est au bord du trottoir mouillé de *Chantons sous la pluie*.

— Pas de problème de chambre, madame Golo ?

La surveillante-chef du service fit semblant de consulter son livret. Il y avait douze lits vides. Le D^r Chic fit claquer ses lèvres d'une manière décisive, qui retint sur celles de Zizou Godman la protestation prête à éclore.

— Je vous le laisse une semaine.

Et il était déjà parti, sa suite sur ses talons, qui voletaient au-dessus de la moquette gris sombre.

Jean et Jérôme s'étaient envoyé un double clin d'œil de part et

d'autre du lit de Roland Sorb. Déplié par des mains expertes, le malade avait abandonné la position du lotus pour prendre plus classiquement celle de l'hospitalisé lambda, aux jambes allongées sous les draps, au buste redressé par l'oreiller. Enfoncé dans la plume, sa face large et sympathique avait gardé son impassibilité.

— Alors, on commence par quoi ?

Jean Lebucée et Jérôme Hussenot étaient adeptes de toutes ces thérapies qu'on dit nouvelles, ou anti. Ils avaient étudié Reich, les philosophies orientales, les chercheurs californiens. Ils y avaient trouvé les mamelles multiples où ils abreuyaient leur soif de futur. Passé la mécanique de la neurologie, ils voulaient révolutionner la psychothérapie par la synthèse des méthodes douces en cours depuis une dizaine d'années. Et ils avaient là, enfin, un cas croustillant à se mettre sous la dent creuse. Mais ils n'étaient pas de ces cyniques ni de ces arrivistes qui cherchent à se faire des gloires et un nom en tuant leurs malades au bénéfice d'une opération réussie. Roland Sorb, pour eux, était d'abord un homme à sauver. Ce catatonique aux doux yeux absents, il fallait le tirer de son puits, pour lui, pas pour la science.

— Il faudrait le faire respirer. Selon Lowen...

— Laisse Lowen où il est ! Tu penses peut-être à la respiration artificielle ? Et pourquoi pas le bouche-à-bouche, pendant que tu y es ? Il ne réagit à rien. Où voudrais-tu le mener ?

— Il ne s'agit pas de le mener quelque part. Il faut seulement qu'il y aille tout seul. Il faut donc induire mécaniquement un processus musculaire automatique de respiration profonde. Il s'oxygène à peine. Comment veux-tu qu'il pense ? C'est tout juste s'il peut encore rêver...

— Le rolfing, alors ? Je ne dis pas non, mais...

Pendant que les deux amis discouaient technique, un lent sourire sans joie s'était élargi sur la face de cire. Les lèvres sans couleur s'écartèrent avec peine.

— Je la veux tout entière..., souffla l'allongé.

Au cours des quatre jours qui suivirent, ils essayèrent tout, ou presque. Mais les muscles de Roland Sorb ne se détendaient pas plus sous le rude rolfing que sous les doux massages californiens, le patient léthargique n'atteignait pas à la respiration profonde qui lui eût permis peut-être de revivre son traumatisme initial selon les principes du re-birth, la bioénergie vécue passivement restait impuissante à formuler sur son corps rigide les positions de stress. Quant à lui faire sortir, avec ou sans le secours de Janov, le moindre cri, primal ou non, un travail effectué sur une carpe eût produit les mêmes résultats.

Le mélancolique restait assis (ou couché) dans la stase de sa mélancolie. Jean et Jérôme ne se décourageaient pas pour autant. Ils puisaient chaque soir, sous les jupes bleu foncé ou les blouses vert

pâle qui ne faisaient pas trop de manières pour se relever (quand le temps se comptait en minutes) ou tomber (quand il excédait la demi-heure), l'énergie libidinale de recommencer le matin suivant leurs médications hasardeuses avec le secours de l'Orient, de l'Allemagne et de la Californie. À tous ces efforts, Roland Sorb ne répondait que par :

— Je la veux tout entière...

Le dimanche soir, saisi par un soudain accès de découragement, Jean Lebucée lança tout à trac :

— Tu la veux ? Attends ! On va te la donner...

— La lui donner... Bon sang mais c'est bien sûr ! rugit Jérôme Hussenot en se claquant le front, puis l'épaule de son camarade.

— Quoi ? murmura l'autre qui, vu l'heure avancée, pensait déjà à la couleur de la jupe qu'il relèverait tout à l'heure, à la finesse pelucheuse de la culotte qu'il abaisserait d'un mouvement brusque sur des cuisses moites, à la texture plus ou moins rêche ou plus ou moins soyeuse du buisson qu'il fouillerait, à...

— Mais oui, connard ! Il faut soigner le mal par le mal. Homéopathie psychique ! La greluce qui l'a mis dans cet état... Il faut qu'on la retrouve. Lui ramener. Lui servir toute crue. Qui sait ? Le dé clic... C'est elle !

— Elle..., grogna Jean, un index dans la bouche et la canine sur un ongle. Facile à dire. Tu crois que je n'y ai pas pensé ? Mais comment savoir qui elle est ? Comment la retrouver ? Il n'y avait pas de lettres, pas d'adresse, pas de photo, dans les papiers qu'il avait sur lui...

Jérôme éclata de rire, se mit à chanter :

Tu m' demandes tes lettr's

Ta photographie

Ton éponge à cul

Ton bidet d'métal

Je m'en fous pas mal

Ingrate Sophie

Et j'te renvoie tout

Par colis postal...

— Tu te crois drôle ? protesta Lebucée en esquivant la main de Jérôme qui avait commencé à battre la mesure sur son occiput.

— Écoute, au lieu de faire ta mauvaise tête. Il n'y a qu'à faire une enquête. Demain. Son adresse à lui, on la connaît. Il a bien dû être vu avec cette fille. Il faut interroger ses voisins, les commerçants du quartier... On la retrouvera, je te dis !

— On la retrouvera ! appuya Jean, subitement remonté.

Le lendemain matin, après une nuit passée chacun avec des consentantes au long cours qui les bousculèrent à l'aube pour un

dernier petit câlin avant de reprendre le boulot, ils se mirent en chasse, peignés en arrière, l'haleine fraîche et rasés de même sous leurs yeux légèrement en berne, même s'ils n'étaient pas suisses. Roland Sorb habitait la Ville-Neuve, un quartier de la périphérie sud où le tissu humain avait des mailles serrées et où l'intelligentsia de gauche frayaient avec le travailleur immigré grâce à de savantes imbrications résidentielles. Il ne fallut pas plus de la journée aux deux compères pour trouver, parmi les commerçants et les oisifs des bistrots toujours pleins un lundi, des connaissances de Roland : un garçon timide, apprirent-ils à gauche et à droite, qui faisait peu de bruit mais avait effectivement été vu parfois, ces derniers mois, avec une petite rouquine potelée qui riait haut. Vers 22 heures, devant trois Mort Subite servies dans des flûtes aux *Marches de Belgique*, ils surent d'un chômeur qui avait fait science éco le nom de la coupable et son prénom et, à défaut de son adresse personnelle, du moins la raison sociale de son lieu de travail. Ce jour de moisson sherlockholmesienne étant un lundi, c'est donc le lendemain mardi que, profitant qu'il fût Gras, avec les licences que cela permettait, les deux détectives médicaux déguisés à la hâte allèrent cueillir la mécanographe à la sortie de l'usine à boutons. Et c'est là enfin, avec l'introduction de Florence Tachan dans l'ambulance Peugeot empruntée au SAMU, que le flash-back se termine et que l'histoire peut refermer sa bouche sur sa queue – mais n'y voyons pas malice.

— Ahhh ! ce type... Oui, ce type !

Le rire de Florence agita ses grelots dans le petit bureau gris clair où Jean et Jérôme avaient pris leurs quartiers de réflexion et parfois de débauche (comme on dit encore), et dont les murs étaient couverts moitié par des planches anatomiques détaillant les points d'acupuncture, les méridiens et les chakras du corps humain, moitié par des photos couleurs de filles cuisses ouvertes et machin aussi, mais sans méridiens visibles.

— C'est un malade, dit doucement Jérôme Hussenot qui, des deux internes, savait être le plus sérieux.

— Un malade, ça, on peut le dire ! lança la jeune fille en s'allumant sans façon une blonde.

Elle s'était laissé conduire sans protester au sixième étage de l'hôpital, croyant toujours à une farce qui, chez les carabins qu'elle avait fini par démasquer sous leurs défroques, sont souvent salées, quand elles ne sont pas pimentées. Mais que risquait-elle, sinon une aventure à deux ou à trois qu'elle n'aurait pas repoussée sans doute puisque de ce côté-là, depuis quelques semaines, c'était plutôt le creux. Florence avait commencé par déchanter quand les deux internes, après avoir ôté leur masque et leur semblant de costume,

s'étaient mis à lui parler de cette mélancolie profonde qui murait en lui-même un homme dont l'état ne serait pas étranger à sa personne. Elle s'était étonnée, s'était fait répéter le nom. Roland Sorb ? Et puis la double exclamation. *Ce type. Un malade.* Assise sur un angle du bureau débarrassé des paperasses, son cul bien rond en équilibre instable à cause de ses jambes croisées haut qui étaient gainées d'un collant noir à losanges, Florence expira une longue bouffée transparente, tandis que ses yeux si bleus faisaient visiblement à l'intérieur d'elle un retour sur son passé.

— Oui, bien sûr, je me souviens de lui, maintenant... On est sorti ensemble pendant un mois ou deux. Il me draguait... Je veux dire... non. Il ne me draguait pas. Pas la drague classique, en tout cas. Lui, il était plutôt gentil. Il m'apportait des fleurs et des bouquins. Mais les fleurs, elles allaient vite à la poubelle, et les bouquins... Si vous croyez que j'ai le temps de lire ! D'ailleurs moi, la lecture... Vous voyez, sans vouloir être méchante, il a vite fini par me casser les pieds. Il était du genre collant, si vous voyez ce que je veux dire. Et prévenant... vous pouvez pas savoir ! Mais trop, c'est trop... Tout le temps à me turlupiner pour des riens. Couvre-toi, si tu prends froid tes yeux vont rougir et ton joli petit nez va couler... Ne porte pas ce sac, il est trop lourd, ta colonne vertébrale va se mettre en S. Ne t'assieds pas comme ça, ton bassin est désaxé. Ne fume pas tant, tu as pensé au cancer du poumon ? Ne bois pas d'alcool, ou c'est la cirrhose du foie. Ne mets pas tout ce piment dans ton riz, tu risques l'ulcère et l'appendicite. Tu ne devrais pas porter des talons hauts, c'est mauvais pour ton assise... Tout le temps comme ça ! Vous voyez le topo ? Il avait toujours peur que je m'abîme le petit doigt ou le bout de l'oreille. Ce n'était pas supportable. Alors au bout du compte...

— Vous l'avez laissé tomber, acheva Jean Lebucée, qui lorgnait la rainure serrée séparant les deux cuisses galbées de noir scintillant.

— Laissez tomber, c'est vite dit ! Il aurait fallu qu'il y ait quelque chose entre nous... Mais on n'a jamais bais... Je veux dire que nos relations n'ont jamais dépassé le stade copains. J'ai jamais voulu autre chose. Il était d'un possessif ! Vous savez ce qu'il avait pris l'habitude de me dire, les derniers temps ?

— *Je te veux tout entière...*, firent d'une même voix les deux internes.

— Vous lisez dans les pensées, vous alors ! gloussa Florence en donnant une tape légère sur le bras de Jean, qui s'était approché d'elle à la toucher et dont le regard gris plongeait à la verticale de la jupe en skaï remontée au ras du bonbon fourré ployé dans le collant moiré.

La mécanographe décroisa les jambes et reposa ses pieds sur le sol, ses fesses rondes maintenant appuyées sur l'arête du bureau. Jean, qui avait senti dans sa nuque le regard froncé de son ami, se recula et

croisa les bras.

— On n'a pas ce pouvoir, hélas ! sourit Jérôme. Mais il se trouve que la seule phrase qu'on puisse tirer de votre Roland, c'est précisément celle-ci : *Je la veux tout entière...* Votre désaffection lui a fait un choc. Plus qu'un choc : un traumatisme. Il a somatisé, comme on dit dans notre jargon, et s'est réfugié dans un état de sommeil éveillé qui lui permet d'oublier totalement l'extérieur, et donc la cause de sa souffrance... Ne souriez pas, belle enfant. Il fait une psychose grave qui peut l'emmener à se laisser mourir, pas moins. Vous seule pouvez peut-être quelque chose pour lui.

Moi ? s'étonna Florence, une moue en forme de cœur d'agneau modelant sa bouche.

— Oui, toi. Mais il faut d'abord que tu le voies. Viens !

Charmée par le tutoiement intempestif de Jean, elle trotтина entre les deux internes qui la conduisirent au dixième, jusqu'à la chambre 1007. Jérôme souleva le judas sur la forme immobile de Roland Sorb, dont la face blanche auréolée de roux sombre reposait sur le carré vert pâle de l'oreiller. Le déclic du volet de plastique atteignit-il les épaisseurs molletonnées de son cerveau ? En tout cas les lèvres du malade s'écartèrent sur la phrase, que les trois espions entendirent très distinctement.

— *Je la veux tout entière...*

— Il a l'air bien touché, dit pensivement Florence une fois le volet refermé. Sur ses traits mobiles et naïfs, les deux internes purent lire la perplexité, la sympathie, et peut-être un chagrin naissant, tant les choses approchent ce que les mots gardent lointains. Ils se refirent un autre clin d'œil par-dessus la tignasse rousse et, l'heure étant arrivée de dîner, ils conduisirent la jeune fille au restaurant panoramique du personnel hospitalier qui, au vingtième étage de l'hôpital, ouvrait ses baies fumées sur les ombres brunes de la nuit d'hiver.

— Tu vois, dit Jean au dessert, il nous semble que Roland ne peut sortir de son état catatonique que s'il reçoit un choc contraire à celui qui l'y a plongé. Il te veut tout entière... C'est son obsession. Donne-toi tout entière !

— Mais dites donc ! s'étrangla la mécanographe. Qu'est-ce que vous croyez ? Vous me prenez pour qui ? Pour une p...

Jérôme, à travers la table en formica qui supportait les plateaux du self, étouffa le vilain mot d'une paume apaisante.

— Florence, comprends-nous. Tu es notre seul espoir de sauver Roland. Il t'est sympathique, j'en suis sûr. Vous auriez très bien pu faire l'amour, autrefois. Je crois que tu n'as pas cherché à le connaître mieux. Et c'est parce que tu l'as repoussé, sans doute un peu trop brutalement, qu'il est là où il est. Tu es responsable, même si cette responsabilité n'engage pas ton honnêteté. Seulement nous avons sur

les bras une personne en danger, à qui nous devons assistance. C'est un homme fermé sur lui-même. Il faut l'ouvrir. La clé, c'est toi.

Florence regarde tour à tour Jean, qui se tenait à sa gauche, et Jérôme en face d'elle. Elle passa une serviette en papier vert émeraude sur ses lèvres roses.

— Mais... quand..., hasarda-t-elle, prise entre l'indignation, qui refluit, et le fou rire, qui arrivait en trombe.

— Maintenant. Cette nuit ! appuya Jean. C'est le moment où jamais. Nous avons tout essayé. Et demain, Roland va être transféré chez les fous. Une fois en clinique psychiatrique...

Jean laissa la lourdeur de la menace imprécise se délayer dans le brouhaha ambiant. Au sein de la grande salle carrée, ça parlait fort, ça riait haut, des fourchettes cliquetaient comme des touches de machine à écrire sur le fond des assiettes. Les deux internes savaient que c'était gagné. La mécanographe avait un cœur gros comme ça et, à trente centimètres sous le cœur, un autre organe creux prompt à s'enflammer, pour les bonnes causes et même d'autres.

— Bon. C'est d'accord... Je veux bien, dit-elle yeux baissés, en mâchouillant sa dernière prune au sirop.

Les deux amis hochèrent la tête, sourirent, lui broyèrent ensemble le biceps. Ils se levèrent, elle demanda une minute pour aller faire pipi, puis ils retournèrent à la chambre 1007.

— On t'embrasse, dit Jean avant d'ouvrir la porte.

Ils le firent en même temps, sur chacune de ses joues rebondies, puis ils poussèrent Florence vers Roland et refermèrent la porte dans son dos.

— On regarde ? fit Jean, mi-figue, mi-raisin.

— Tu ne voudrais pas ? protesta Jérôme. C'est à eux seuls de jouer, maintenant. On verra bien demain ce qu'il en est. D'ailleurs j'ai confiance...

— D'accord, admit Jean en riant.

Une troupe bruyante arrivait dans le couloir. Elle stoppa devant eux.

— On cherche un malade qui aurait disparu. Un certain Debronkaert, jeta un médecin d'un ton las. Vous ne sauriez pas dans quel service il peut être ?

Les deux internes haussèrent les épaules. La troupe redémarra. Après trois secondes d'hésitation les deux amis la suivirent, car elle comprenait une aide-soignante malgache dont la croupe ondulait agréablement sous sa blouse.

Florence s'approche du lit, un pas, deux pas, trois pas. La moquette gris sombre mord le talon pointu de ses bottines, étouffant tout bruit. En face d'elle, le malade la fixe, le buste et la tête enfoncés dans

l'écrin vert pâle de l'oreiller. C'est bien lui. C'est bien Roland Sorb, ce galant à l'ancienne mode qui, pendant plus d'un mois, lui avait offert des fleurs et des livres, lui parlait des animaux qu'on massacre, lui payait des cafés, l'emmenait au restaurant, chinois ou crêperie, parfois au cinéma, et discutait chaque détail de son anatomie. Ne fronce pas les sourcils, tu vas te rider. Ne passe pas ta langue sur tes jolies lèvres, elles vont gercer. Il faut te masser le cou dès maintenant car, sinon, gare aux plis après trente ans ! Pourquoi caches-tu tes ongles nacrés sous cette vilaine couche de laque rouge ?... Avec la remontée des souvenirs, une houle d'émotion refait surface. Elle se morigène. Elle le trouvait collant ? C'est qu'elle n'a pas su voir sa gentillesse. Et elle l'aurait mis dans cet état larvaire ? Il est si pâle ! Et comme il a maigri...

Elle est maintenant au pied du lit, contre le bord métallique duquel elle appuie le bas de son ventre, juste où se trouve la courbe douce de son pubis renflé et à peine souligné de soies blondes.

— Roland... Roland ?

Dans la figure jusque-là inerte, des muscles jouent, l'épiderme taché de son frémit, comme la surface plane d'un étang que vient lécher une brise. Deux petites lunes surgissent dans le ciel éteint des yeux. La bouche s'étire, plissant les joues. Le buste, millimètre par millimètre, se courbe vers l'avant. Les bras se soulèvent, les mains paume ouverte palpent l'air, à la recherche de la forme tangible dont les vibrations bombardent le cortex qui se débloque.

— Roland... Tu me reconnais ? C'est Florence. Tu te souviens de moi ?

Une onde tiède et mouillée emplit la jeune fille. Devant elle, on se réveille. Mieux, on renaît. Et c'est elle, elle, qui est l'accoucheuse de cette renaissance, après avoir été le fourrier d'une presque mort. Elle est émerveillée. Elle se trouve tellement bonne, tellement importante, tellement indispensable, tout d'un coup. Un ange ! Et l'ange fond, l'ange n'a plus qu'une idée, achever de se dissoudre entre les bras de celui qu'elle a miraculé. Elle contourne le lit, se précipite, s'assied sur le bord du lit, contre la cuisse de Roland. Elle a joint ses mains entre ses seins, contre son cœur qui bat, qui bat...

— Florence..., articule l'éveillé.

Son visage émacié, où les taches de rousseur ressortent en reliefs bruns sur la peau blanche, est maintenant un visage vivant, un visage qui a retrouvé son âme, un visage habité, et qui parle.

— Florence... je te veux tout entière.

— Mais tu m'as... *Tu m'as !* éclate-t-elle.

Le faux renard tombe de ses épaules et s'enroule sur la moquette.

— Tes yeux... tes cheveux... ton nez retroussé... ta bouche tendre...

Le gilet en simili-daim gris clair est prestement déboutonné, il va rejoindre le renard.

— Tes oreilles en coquillage... tes joues... Ton menton avec sa fossette...

Elle déboucle la ceinture, grise aussi, qui lui mincit la taille par-dessus le pull bleu roi. La ceinture va fouetter le renard.

— Tes dents avec ta canine qui dépasse... ta langue... le goût de ta salive...

Le pull passe sur ses épaules dodues. Elle est en soutien-gorge. Elle se lève.

— Ton cou... tes salières... tes épaules avec le grain de beauté sur la gauche... l'odeur de tes aisselles...

Les mains derrière le dos, elle dégrafe l'attache du soutien-gorge à balconnets qu'elle hésite deux secondes à retirer de sa poitrine. Puis elle l'arrache d'un seul geste, et ses seins ronds, un peu lourds, à l'aréole rose foncé et large, se recomposent sur son buste.

— Tes seins... tes côtes en arceau... le V de ton diaphragme... l'œil de ton nombril...

Elle retire ses bottines, la droite d'abord, puis la gauche. Elle manque perdre l'équilibre, étouffe un rire. Elle se redresse, sa main droite cherche derrière ses reins la fermeture de sa courte jupe de skai noir.

— Tes pieds... ton tendon d'Achille... ta malléole péronière... tes rotules...

La jupe tombe. Elle est en collant. Ses pouces se glissent entre le coton et la peau, de part et d'autre de sa taille. Ses avant-bras s'abaissent d'un mouvement brusque.

— Ta ceinture scapulaire... tes grands adducteurs... ton nerf génito-crural... ta vessie... tes ovaires...

Le collant a glissé sur ses jambes. Il pend en travers des bottines. Florence n'est plus vêtue que de sa seule petite culotte jaune paille, un petit truc moussu à la transparence coquine et qui, roulé en boule, pourrait tenir dans le poing d'un enfant de deux ans. Une fine boucle de poils blonds émerge du milieu de l'élastique qui ferme le ventre galbé. Florence ne quitte pas sa culotte. Elle n'en a pas le temps. Roland a effectué un demi-tour sur lui-même, ses jambes sont sorties de sous les draps, ses genoux cognent les cuisses de Florence, ses bras se referment derrière la taille de Florence, son visage se cache entre les seins de Florence.

Florence sent les dents de Roland mordre sa peau. Elle sent les doigts forts de Roland s'enfoncer dans son dos, sous ses côtes. Il la serre, la serre, à l'étouffer.

— Tout entière... tout entière, halète-t-il encore.

Défaillante de bonheur, Florence renverse la tête en arrière et se

laisse emporter par la tempête qui gonfle dans son ventre et va s'épanouir en aigrettes de lumière violente aux quatre points cardinaux de son corps.

Le lendemain matin, à 9 heures pile, Jean Lebucée et Jérôme Hussenot allaient toquer à la porte de la chambre 1007. Ils avaient les traits marqués d'une nuit passée l'un à essayer vainement de tirer une plainte d'une fille de salle ardéchoise, l'autre à s'être épuisé à répondre aux exigences énormes d'une aide-soignante d'origine italienne. Mais l'expérience avec le mélancolique était la seule chose qui comptât pour eux.

— Entrez, entrez !

À travers le battant, ils ne reconnurent pas la voix de Roland Sorb. Mais ses sonorités ne pouvaient signifier qu'une chose : ils avaient gagné. Ils poussèrent la porte. Jean reçut le premier l'accolade gluante.

— Merci... merci... ne cessait de bredouiller le biologiste en serrant à son tour Jérôme dans ses bras. Merci... Vous m'avez sauvé... Vous m'avez donné Florence... Je l'ai eue... tout entière, tout entière... Maintenant ça va... Je n'en veux plus... Je n'en veux plus... Je vous la rends !

Jean et Jérôme refirent en sens inverse les deux pas qu'ils avaient lancés en avant dans la chambre. D'une main qui tremblait, ils essuyaient sur leurs joues les traces humides que la double embrassade y avait laissée. Roland Sorb, le malade tiré de sa catatonie, était couvert de sang de la tête aux pieds. L'intérieur de la chambre 1007 était des murs au plafond décorée de zébrures et de plaques rouges qui y dessinaient la géographie de continents saccagés par un désastre cosmique.

Roland Sorb avait eu Florence Tachan. Tout entière, en effet. Il avait eu la nuit, la nuit entière pour l'avoir tout entière, pour enfin la posséder en totalité, pour voir et toucher, pour humer et goûter tout ce qui était elle. L'épiderme de la jeune fille, délicatement détaché des muscles, était étalé sur la moquette, comme un de ces découpages enfantins représentant une forme humaine dédoublée, l'avant, et l'arrière. Scalpée, la chevelure rousse auréolait la lampe de chevet. L'ossature du crâne, où quelques tendons adhéraient encore, avait été déposée au pied du lit et riait de toutes ses dents, dont les canines de loup donnaient plus que jamais au sourire un air canaille, déluré, juvénile à la fois. Dans le placard aux vêtements, ouvert, on voyait les poumons, avachis, pendus à un portemanteau métallique. En bas du placard, dans un coin sombre, les intestins étaient enroulés à la manière d'un tuyau d'arrosage. Le foie et l'estomac paraient sur le rebord de la fenêtre. Les globes oculaires, iris bleu tourné vers le

plafond, reposaient sur la langue – deux billes blanches sur un triangle rose grumeleux, installés sur le dessus vert sombre d'une chaise. Les longs filaments blancs des nerfs et les minces tuyaux bleus des veines faisaient un écheveau compliqué, tressé à la façon d'un scoubidou, entre le plafonnier et le dossier de la chaise. La cage thoracique, adossée au mur de gauche, avait été bourrée d'un magma rouge et blanc de muscles et de graisse tassés. Les os longs des bras et des jambes formaient une grecque sommaire au-dessus de la plinthe du mur de droite. Phalanges, phalangines et phalangettes, assemblées à la queue leu leu, dessinaient un labyrinthe sur la tablette à repas. À l'intérieur du labyrinthe, l'appendice et les amygdales semblaient se poursuivre en cherchant vainement la sortie. Les os du bassin trônaient sur le dessus de lit, supportant comme un casque mou la masse ondulée de l'encéphale. Sur le revers du drap, à la tête du lit, le cœur baignait dans la mare rouge qu'il avait dégorgée. Et, au centre de l'oreiller, la fine tête cornue de l'utérus, des trompes et des ovaires semblait un collier en maillechort serti de perles roses.

Jean cherchait derrière son dos le bec-de-cane de la porte. Il sentait dans le gras de son bras s'enfoncer les ongles de Jérôme. Il put ouvrir. Ils sortirent à reculons, le sourire épanoui de Roland planté au fond de leurs yeux. La porte claqua. Dans le couloir, un martèlement de semelles pressées enflait. C'était le D^r Chic et sa suite, qui faisaient au pas de charge la tournée du mercredi matin. Jean et Jérôme calèrent leur dos contre le battant. La troupe s'arrêta devant eux.

— Alors, cette mélancolie ? jeta le D^r Chic.

— Guérie ! soufflèrent d'une même voix les deux internes.

3.

Le noyé du casier 71

Le D^r Yves Duprèze revint à la morgue de l'hôpital Nord aux environs de 22 h 30. Yves Duprèze, anatomopathologiste, était le patron de ce qu'en langage hospitalier on appelait le boulevard des Allongés, ce lieu humide, froid, aseptique où étaient entreposés pour quelques heures ou quelques jours les hôtes de l'hôpital qui passaient de l'état de malades à celui de cadavres, entre dix et quinze chaque jour, un nombre auquel il fallait ajouter les corps en instance d'identification ramassés dans les lieux publics, et dont s'occupaient mollement les autorités médico-légales et la police.

Yves Duprèze était un petit homme de quarante-cinq ans, doux et peu communicatif, qui passait plutôt inaperçu et bornait ses rapports humains, au sein de l'hôpital, à des contacts purement professionnels. Il avait le visage rond et aimable, portait des lunettes à monture métallique et une mince moustache blonde, et cachait sa calvitie sous un classique chapeau mou qui ne quittait pas souvent son crâne.

Son retour à l'hôpital à cette heure tardive n'avait pas eu d'autre témoin que le gardien de nuit de la morgue, Hervé Brocque, un vieil homme au seuil de la retraite, qui venait de la S.N.C.F. Le D^r Duprèze était passé par la porte des admissions extérieures, qu'on désignait plus simplement par le terme « porte de derrière », et qui s'ouvrait sur le soubassement ouest de l'hôpital, pas très loin des garages du SAMU. Il avait ouvert et refermé la porte avec sa clé personnelle, était descendu au cinquième sous-sol par l'ascenseur, et avait tout de suite gagné le cagibi en verre du veilleur de nuit, sans rencontrer personne. Les garçons morgueurs, les baigneuses, les découpeuses, et même le gardien-chef, Fernand Bachelard, terminaient leur service à 9 heures. Il fallait attendre l'aube, et la première tournée des chambres à partir de 6 heures et demie, pour que la morgue retrouve son animation consécutive à un nouvel approvisionnement avec les morts de la nuit.

Hervé Brocque, assis sur son lit de camp, un journal de sport dans les mains et une tasse de café froid près de lui sur sa table, ne prit conscience de la venue du D^r Duprèze que lorsque celui-ci claqua intentionnellement la porte du cagibi. Le veilleur oscillait sur son séant, et ses yeux se fermaient par intermittence. Il s'endormait visiblement, et le patron de la morgue savait bien, pour l'avoir observé

à plusieurs reprises, que sa prétendue veille se résolvait à un sommeil lourd entrecoupé de quelques sursauts éphémères. Mais en général, les morts ne se sauvaient pas en pleine nuit.

— Oh ! monsieur le Professeur..., bredouilla Hervé Brocque en tentant de se lever.

La main d'Yves Duprèze, appuyée sur son épaule, le maintint sur son lit.

— Laissez, laissez, Brocque, dit-il de sa voix unie. Je suis juste venu mettre à jour quelques paperasses en retard. J'en ai pour deux petites heures. Alors je voulais vous dire que si vous aviez envie de vous allonger un instant pendant que je suis là, ne vous gênez pas...

Yves Duprèze sourit sous l'accent circonflexe de sa moustache à l'anglaise. Le père Brocque se garda bien de protester. Il reprit une position plus confortable sur le matelas et, avant qu'il ait pu trouver un mot de remerciement, le professeur avait déjà quitté le cagibi. Brocque soupira de contentement, s'étendit carrément sur le lit.

Duprèze n'avait jamais eu l'intention d'aller dans son bureau. Il se rendit droit au dépôt, où les morts en souffrance reposaient dans les caissons réfrigérés à -4°. L'odeur familière de javel, de créosote, de désinfectant chimique l'accueillit, mêlée au doux parfum de la mort, cette odeur tenace de viande blette, qui résiste à tout. Duprèze frotta pensivement ses paumes l'une contre l'autre tandis que ses pâles yeux gris-vert parcouraient l'alignement des tiroirs qui s'étagaient par rangs superposés de deux unités, aussi bien à droite qu'à gauche de la grande salle longitudinale. Le médecin savait parfaitement qui habitait les compartiments.

Tout de suite en entrant, il y avait les morts provenant directement de l'hôpital. Aujourd'hui, leur nombre se montait à onze. Quatre cancéreux, tous âgés, deux infarctus qui avaient mal tourné, une leucémie – un garçonnet de neuf ans, une misère, un brûlé au troisième degré qui avait succombé après un coma de trois jours, un autre coma, vieux celui-là de trois mois, et que le D^r Lem avait fini par débrancher, une hépatite virale compliquée et soignée trop tard, plus un cas douteux, un décès en salle d'opération, quasiment une bavure, due naturellement à ce boucher de D^r Fasquel.

Un des tiroirs attira cependant l'attention de l'anatomopathologiste. Une étiquette d'admission pendait de la poignée nickelée, mais il suffisait d'un coup d'œil à travers le regard de verre pour se rendre compte que le casier était vide. Le nom porté sur l'étiquette était *Lorimar Debronkaert*. Duprèze haussa les épaules, arracha l'étiquette de papier cartonné beige, qu'il froissa dans sa main. Une erreur, probablement.

Il fit une vingtaine de pas dans le dépôt. Son pied heurta un seau en plastique rouge qui se renversa et roula, répandant sur le sol

carrelé un liquide rougeâtre et nauséabond. Duprèze fit claquer sa langue contre son palais, mais ce fut son seul signe de contrariété. Il arrivait devant les tiroirs contenant les corps extérieurs à l'hôpital, ces morts suspects qui doivent subir les outrages longs et compliqués des médecins légistes avant d'être rendus à leurs proches, puis à la terre. Là encore, il connaissait sur le bout des doigts le profil signalétique des vingt-neuf cadavres qui croupissaient dans le froid, certains depuis des mois, tous charcutés jusqu'à l'os, et beaucoup dans un état de décomposition avancée.

Il y avait cette prostituée grasse et blonde, à la chair déjà verte, qu'un probable maquereau avait égorgée avec un tesson de bouteille qu'on avait retrouvé dans son vagin. Il y avait ce bébé de quatre jours à la colonne vertébrale rompue par une mère maladroite ou infanticide. Il y avait ce couple de petits vieux de la veille, asphyxiés par les émanations d'un poêle mais présentant néanmoins des hématomes pas clairs, il y avait cette jeune fille d'une surprenante beauté dont on ne cessait depuis une semaine d'éplucher l'estomac, le foie, la vésicule, le côlon et les intestins pour y retrouver les traces des vingt ou trente sortes de barbituriques qu'elle avait ingérés avec du whisky – et bien d'autres cas encore, tout un échantillonnage de violences sourdes ou aiguës, subies ou faites à soi-même, tout un concentré de misère humaine.

Yves Duprèze avait maintenant atteint l'extrémité du dépôt. Il quitta son manteau poil de chameau qu'il accrocha au portemanteau d'un placard métallique, et son feutre, qu'il posa sur une chaise. Son crâne, où se hérissaient quelques rares mèches blondes, brillait sous la lumière cruelle des rampes de néon. Les derniers casiers étaient réservés aux « Classés X », les morts sans papiers, les inconnus en cours d'identification, mais qu'on n'identifiait pratiquement jamais et qui finissaient en amphi de dissection, au bénéfice des quatrième années, avant de goûter à la cuve d'acide chlorhydrique ou à la morsure du crématoire.

En ce jour, il n'y avait à la morgue que trois « Classés X » : un Arabe lardé de coups de rasoir découvert dans une décharge, un homme pulvérisé par le T.G.V. de Paris et dont les morceaux étaient entassés dans le tiroir 68, enfin le noyé du casier 71.

Aucun de ces trois cas n'avait véritablement intéressé la police. L'Arabe ? Un règlement de comptes entre basanés présents irrégulièrement sur le territoire. L'homme fragmenté ? Un vieux clochard qui se promenait ivre sur la voie. Le noyé ? Apparemment un étranger, sans doute un Nordique, faisant partie de ces routards sans profession ni domicile qui naviguent dans la zone, vivent d'expédients et sont petits consommateurs de drogues. Il n'y avait rien à faire pour le clochard, mais l'Arabe et le noyé avaient fait l'objet d'une carte

ostéométrique et d'un moulage dentaire. Ce n'était là qu'opérations de routine : tout portait à croire que l'enquête ferait long feu et que l'inspecteur Lazure, avec qui Yves Duprèze entretenait des rapports courtois, ne reviendrait jamais fourrer son nez sous celui des cadavres en question.

C'était précisément ce qu'escomptait le patron des allongés. Il venait de quitter son veston et d'enfiler une blouse vert pâle usagée, de celles qui finissent à la morgue après avoir fait leur temps en salles d'opération. Une paire de gants de caoutchouc de même provenance complétait la tenue. Équipé, Yves Duprèze tourna la tête vers l'autre bout du dépôt. Mais rien ne bougeait, le vieux Brocque devait depuis longtemps dormir du sommeil du juste. Duprèze tira un chariot devant le tiroir 71, et fit glisser le casier jusqu'à ce que celui-ci fût entièrement dégagé et vînt reposer sur le dessus du chariot. L'occupant du 71 était un homme de taille impressionnante, presque un géant. Il mesurait 2 mètres et pesait approximativement 125 kilos, un poids sujet à caution à cause de l'immersion subie par l'individu. Bizarrement, le visage du noyé possédait une sorte de beauté classique que l'empreinte de la mort, en la figeant, rendait malfaisante, presque obscène. La figure était rectangulaire, le nez droit, les yeux bleu vif. Les cheveux étaient blond-roux, bouclés, longs dans la nuque. Une barbe et une moustache de même aspect achevaient de donner au noyé l'apparence d'un dieu grec, Poséidon de préférence.

Le corps était admirablement façonné, avec des épaules larges, des pectoraux puissants et glabres, une taille mince, mais des muscles abdominaux noueux et une arcade crurale nettement marquée depuis les épines iliaques, comme sur les statues antiques. Bras et jambes étaient en proportion, et le pénis, bien que flasque et reposant entre les cuisses, paraissait gigantesque. Le regard de Duprèze l'effleura, et ses lèvres se plissèrent, de dégoût ou de fureur.

Le noyé avait été amené à la morgue quarante-huit heures auparavant. Son corps avait été découvert à une vingtaine de kilomètres en aval de la ville, par des membres d'un club d'aviron. Sous la pression des gaz, le noyé était remonté à la surface et flottait dans le courant. Il n'avait pas séjourné dans l'eau plus de trois jours et il était pratiquement intact. Seule sa couleur, cireuse, avec des marbrures vertes et violacées sur le bas de l'abdomen, le désignait comme un homme ayant séjourné dans le royaume de la mort. Et le visage, au nez pincé, aux yeux ouverts, fixes et éteints, à la bouche béante sur un rictus féroce, rendait ce dieu mouillé à la condition du commun des mortels, surpris par un trépas inattendu et douloureux.

Duprèze poussa le chariot hors du dépôt et, courbé en avant par l'effort, le roula jusqu'à une des salles de dissection. Au centre de la salle, la table de dissection, qu'on appelle la « paillasse » mais qui est

en réalité faite en pierre très dure (il en existait jadis en marbre), évoquait, avec ses deux rigoles parallèles et ses souillures de sang séché, quelque autel païen attendant le sacrifice. Le médecin attacha le corps aux attelles spéciales qui pendaient des glissières du plafond. Sans ce système, il lui eût été naturellement impossible de manipuler seul le géant. Mais ainsi, il put sans difficulté le déposer au centre de la paillasse. La salle était à température normale, et Duprèze dut essuyer d'un revers de manche la sueur qui commençait à lui emperler le visage. Sur la table, le cadavre gouttait lentement en se réchauffant, et son sourire, perdant sa cruauté glacée, devenait plus doux avec l'amollissement des lèvres violacées. Les mains aux doigts raidis se décrispaient, s'ouvraient paumes offertes, dans un bruit de linge mouillé qui glisse sur une planche savonneuse. En même temps, l'odeur de viande faisandée devenait plus forte.

Duprèze se détourna, alla chercher dans un placard une caisse d'outils brillants qui auraient pu appartenir à un charpentier (couteaux diversement galbés, scies, sécateur, marteau, burin, pinces, écarteurs à ressorts, louche), qu'il déposa à côté du corps. Sur le chariot, il aligna une dizaine de bocaux aux trois quarts remplis d'un liquide brun clair qui était du formol. Il poussa du pied, sous la paillasse, un grand bac en plastique orange. Il choisit dans la boîte à outils un couteau à lame pointue qu'il fit miroiter un court instant dans la lumière blanche qui tombait du plafond puis, d'un seul geste rapide et précis, il fendit en droite ligne l'épiderme du noyé du menton au pubis. La chair s'ouvrit avec un doux chuintement sur une crevasse rouge sombre qui ne suinta pas. Duprèze fit deux autres incisions en trapèze du menton à l'extrémité des clavicules et, en glissant sa lame sous la peau, rabattit le manteau épidermique des deux côtés. Il termina en découpant un « plastron » en haut des cuisses. La peau rabattue sur le tissu musculéux avait environ deux centimètres d'épaisseur, avec un sous-derme veinulé et gras.

Duprèze prit le sécateur et entreprit de cisailer le grillage costal. Les côtes étaient une à une, avec un bruit de branches mortes qu'on casse. Quand le thorax fut entièrement dégagé, le médecin recula et alla prendre dans le placard un tampon septique qu'il appliqua sur le bas de son visage en nouant le ruban derrière sa nuque. L'odeur était maintenant difficilement supportable. Il s'épongea encore le front avec sa manche et s'attaqua aux organes. Il enleva les deux sacs pulmonaires et le cœur, extirpant en même temps, sous le menton, le larynx et la thyroïde, qui entraînaient la langue avec eux. Puis ce fut le tour de la rate, du pancréas, du foie, de l'estomac, des reins, du gros côlon, du nœud putride des intestins grêles, de la vessie, du système génital. Les organes présentaient toute une gamme de couleurs allant du gris ambré de l'estomac au vert noirâtre des viscères, en passant

par le rouge carminé du cœur et le brun chaud du foie.

Avec une pince coupante, Duprèze prélevait sur chaque organe qu'il enlevait un échantillon biologique qu'il plaçait dans les bocaux. Les morceaux de viande humaine flottaient dans le formol, comme des poissons léthargiques qui auraient refusé de faire le tour de leur nouveau domaine. Chaque bocal était rebouché avec un gros bouchon de liège. Le reste des organes allait dans le bac de plastique orange.

Quand il eut terminé, le médecin quitta masque, gants, blouse, et se frotta les paupières après avoir enlevé ses lunettes. Puis il s'alluma une cigarette, une blonde, qu'il fuma à petites bouffées régulières, assis sur le rebord de la paillasse, le regard de ses yeux gris-vert perdu dans le vide. L'odeur sucrée de la cigarette chassait un peu le remugle prenant de la carcasse évidée. La cigarette terminée, Duprèze sortit un stylo de la poche de son veston posé sur le dossier d'une chaise, et inscrivit sur l'étiquette beige de chacun des bocaux la désignation de l'échantillon prélevé. Il avait une écriture appliquée, ronde, un peu enfantine. Il alla ranger les bocaux dans une armoire, puis il saisit le bac et alla en déverser le contenu dans une des cuves d'acide chlorhydrique qui attendaient sous les veilleuses orange de la réserve d'à côté. La surface de l'acide bouillonna, et une légère fumée piquante s'éleva : dans dix minutes, il ne resterait plus rien des vestiges organiques.

Le professeur revint dans la salle de dissection, remit sa veste et son chapeau. Le cadavre du géant riait du menton au pubis sous la lumière blanche du néon, comme s'il avait été son propre sarcophage en attente. Duprèze le considéra d'un œil critique, puis consulta sa montre-bracelet. Il était un peu plus de 11 heures et demie, il avait bien travaillé. Mais son travail n'était pas terminé. Le plus important restait à faire...

Yves Duprèze regagna le hall de réception de la morgue, pour s'assurer que le veilleur de nuit dormait toujours. Brocque ronflait dans son cagibi, son journal de sport déployé sur sa tête. Duprèze pénétra dans la cabine de l'ascenseur et retourna au rez-de-chaussée. Il sortit, et se mit à attendre dans la nuit fraîche, adossé à la porte de derrière qu'il avait repoussée sans la fermer. Yves Duprèze était satisfait de la bonne marche de son plan. Il était certain que personne ne s'occuperait plus du noyé du casier 71, dont il s'était réservé l'autopsie auprès de ses subordonnés – ce qui n'avait en soi rien d'anormal. Dans le noir, invisible contre la porte métallique peinte en vert sombre, il souriait. Pour lui, l'occupant du tiroir 71 n'était pas un inconnu. Il savait qu'il s'agissait d'un Norvégien nommé Arthus Hallberg. Il savait aussi que l'homme n'était pas mort noyé (ce qu'un examen fait par un autre que lui eût immédiatement révélé), mais qu'il avait été foudroyé avant de tomber dans la rivière par une

injection de deux centimètres cubes de strychnine derrière l'oreille gauche.

Yves Duprèze connaissait tous ces faits pour une raison extrêmement simple. C'est lui qui avait tué Hallberg.

Il était un peu plus de 11 heures et demie. À la lueur blême de l'écran, Claudette avait pu regarder l'heure à sa montre-bracelet. Heureusement, le film se terminait. Le dernier truand venait d'être abattu par Alain Delon, et maintenant le héros prenait sa partenaire dans ses bras, pour le baiser final. C'était une brune mince dont Claudette ne connaissait pas le nom. D'ailleurs elle s'en fichait, et elle n'avait pas aimé le film, qu'elle avait suivi la tête ailleurs. D'une manière générale, elle n'aimait pas les policiers. Ce soir-là, elle s'était enfilée dans le premier cinéma venu, pour passer le temps en attendant minuit.

La lumière revint dans la salle, tandis que la musique tonitruante du générique de fin enflait dans les haut-parleurs. Claudette se leva, passa son manteau de daim gris perle, qu'elle avait posé sur le siège libre à côté d'elle pendant le film, avec son sac grenat, pour ne pas être importunée par un dragueur. Mais il y avait peu de monde dans la petite salle du complexe Le Colysée, juste une trentaine de personnes, surtout des couples et des jeunes en groupes.

Claudette se retrouva dans la rue froide. Le quartier aux rues piétonnes était encore brillamment illuminé mais, à part les gens qui étaient sortis en même temps qu'elle du cinéma et s'égaillaient sans s'attarder, il n'y avait personne en vue. Elle regarda à droite, à gauche, soupira. Elle retroussa la manche de son manteau, consulta une nouvelle fois sa montre. Minuit moins un quart. Il fallait qu'elle y aille. Elle n'avait pas le temps de courir à nouveau dans le quartier de la place Saint-Sulpice, pour explorer les trois ou quatre bistrots qui étaient encore ouverts à cette heure. D'ailleurs elle ne pensait pas qu'elle y trouverait celui qu'elle avait déjà vainement essayé d'atteindre plus tôt dans la soirée, avant d'aller au Colysée.

Elle soupira à nouveau, et son souffle excédé forma devant sa bouche un nuage de buée. Elle devait se dépêcher, maintenant. Ses talons aiguilles claquaient sur le pavé des rues désertes, alors qu'elle parcourait rapidement la distance qui la séparait de son Alpine Renault, garée sur un trottoir de la rue des Mathurins. Elle y fut en moins de cinq minutes, s'installa derrière le volant, fouilla dans son sac à la recherche de ses clés, mit le contact, fit tourner son moteur dix secondes, démarra.

Claudette Duprèze était une très jolie femme, avec son fin visage de poupée au nez coquinement retroussé, aux grands yeux très bleus, à la bouche pleine avec des lèvres bien rouges, aux cheveux blonds

lumineux, coupés court et ondulés. Oui, c'était une très jolie femme, un beau pastel vivant, malgré sa petite taille et sa fragilité apparente. Claudette mesurait 1,52 m et pesait 46 kilos mais, pour beaucoup de ses relations, ce format minimal faisait aussi partie de son charme, quand il n'en était pas l'essentiel.

En abordant le sombre boulevard des Italiens, coincé entre le vieux cimetière et des usines désaffectées, Claudette fit craquer sa boîte de vitesses et sa bouche étouffa un juron. Cinq cents mètres plus tôt, elle avait brûlé un feu rouge par pure provocation. Mais, à minuit, les villes de province sont désertes et son acte d'humeur n'avait eu aucune conséquence. Claudette Duprèze avait trente et un ans, quatorze de moins que son mari, qu'elle avait épousé dix ans auparavant alors qu'elle commençait des études de pharmacie vite interrompues. Si jeune, elle n'avait pas du tout considéré ce mariage comme une fin mais, innocemment, comme un commencement. Au cours des ans, elle avait pu mesurer son désenchantement avec une règle de plus en plus longue. Yves Duprèze se préoccupait plus de la pathologie des morts que de son corps vivant, et le couple n'avait toujours pas d'enfant. Elle avait pourtant joué du mieux qu'elle avait pu son rôle d'épouse fidèle, aussi bien socialement qu'au sein de son foyer. Et puis arrive le jour où l'on cesse de jouer.

Pour elle, c'était arrivé bien peu de temps dans le passé, à peine plus de deux mois. Mais ces deux mois avaient comblé les années perdues au-delà de ses espérances...

L'Alpine Renault, émergeant du lacs de hauts immeubles modernes qui ceinturent les vieux quartiers, arrivait en vue de l'hôpital Nord, dont le bloc cubique pointillé de lumières sourdes surgissait comme un titan cubiste des terrains vagues où il avait poussé. La voiture prit une petite rue en arc de cercle, qui allait lui permettre d'aborder l'hôpital par sa face ouest.

Plus tôt dans la soirée, vers 8 heures, alors que les époux Duprèze finissaient leur repas, le médecin avait dit à sa femme :

— Au fait, je dois retourner à la morgue, tout à l'heure, pour finir de remplir quelques papiers. Tu sais que ma voiture est en panne, mais je vais me faire conduire par Treymollens, qui doit y aller aussi. Par contre, si tu pouvais venir me chercher aux environs de minuit, ça m'arrangerait...

Claudette, un peu surprise, avait fixé son mari dont les rares mèches d'un blond terne, soulevées par l'électricité statique, voltigeaient au-dessus de son crâne.

— Mais... tu ne peux pas t'arranger autrement ? Ça va me faire veiller jusqu'à minuit, moi !

— Eh bien... pourquoi n'irais-tu pas au cinéma ? Ça te sortirait, et ça te mènerait à l'heure qu'il faut. Alors je compte sur toi pour

minuit ? Tu passes par la porte de derrière, hein ! Je la laisserai ouverte. Comme ça, tu n'auras personne à déranger.

Yves Duprèze s'était presque aussitôt levé de table pour passer dans son bureau, et Claudette n'avait pas cherché à protester davantage, surtout que, réflexion faite, cette sortie imprévue ne lui déplaisait pas. Finalement, c'est elle qui avait quitté la maison la première, en lançant seulement entre deux portes :

— Je vais au cinéma. À minuit, mon chéri !

En réalité, elle n'était pas allée tout de suite au cinéma, mais avait fait tous les cafés de la place Saint-Sulpice et des environs, espérant y rencontrer celui qui depuis deux mois avait pris une place si importante dans sa vie. Seulement elle ne l'avait pas trouvé. Furieuse, mais aussi inquiète au plus profond de son ventre, car déjà trois jours auparavant elle n'avait pas pu joindre son amant, elle avait laissé filer le temps devant ce film sans intérêt. Elle repensait à tout cela en garant sa Renault sur le bas-côté de la chaussée qui longe l'hôpital. Elle se leva du siège, sourcils froncés, et claqua derrière elle la portière de la voiture.

— Tu es bien nerveuse, ma chérie !

La voix, douce et familière pourtant, lui arracha une exclamation de surprise. Elle comprima du poing sa poitrine, où son cœur battait violemment. Toute à ses méditations, elle n'avait pas vu son mari, qui se tenait dans l'ombre, adossé à la porte de service de la morgue.

— Seigneur ! Tu m'as fait une de ces peurs...

Yves Duprèze s'avança de quelques pas, passa la main droite sous le bras de son épouse.

— Excuse-moi. Mais j'ai fini un peu plus tôt que prévu, et je préférerais t'attendre dehors.

— Bon, on rentre tout de suite, alors ?

— Heu... On va y aller, mais si tu veux bien j'aimerais que tu redescendes un instant avec moi. J'ai quelque chose à te montrer.

La pression sous l'aisselle de Claudette se fit plus ferme. Duprèze entraînait sa femme vers la porte. Elle tourna un visage étonné vers le petit mètre soixante-cinq du professeur.

— Quelque chose à me montrer ? Là en dessous ? Mais tu sais bien que j'ai horreur de cet endroit ! Si c'est une blague...

Yves Duprèze ne savait pas vraiment rire. À son habitude, il gloussa.

— Mais non, qu'est-ce que tu vas chercher ! Ce n'est pas une blague et ça n'a rien à voir avec ce que tu n'aimes pas. C'est seulement un truc curieux que je voulais te faire voir. Allons ! On en a pour cinq minutes...

Claudette leva les yeux vers le ciel bouché. Comme toujours, elle capitula. D'ailleurs le couple avait passé la porte et entraînait dans la

cabine de l'ascenseur. Au cinquième sous-sol, le médecin lâcha le bras de sa femme au seuil d'une pièce obscure d'où s'échappait une désagréable et fade odeur de pourriture organique. Claudette grimaça. Elle avait la chair de poule. Sans qu'elle sût pourquoi, elle aurait voulu s'enfuir en courant. Sans savoir pourquoi, elle avait peur. Mais il était trop tard.

— Regarde ! lança Duprèze.

Il alluma. La bouche de Claudette s'ouvrit, mais aucun cri n'en sortit. Sa bouche était devenue un bloc de glace. Puis l'irréelle horreur que ses yeux lui transmettaient fut à son tour touchée par la glace, qui en estompa les contours, en même temps que ceux du monde. Tout se mit à tourner, elle tomba sans conscience dans les bras de son mari qui souriait.

Yves Duprèze était un homme effacé, mais cette apparence de calme ensommeillé cachait un observateur d'autant plus efficace qu'on n'en soupçonnait pas l'existence sous cette enveloppe de neutralité. Il avait deviné presque tout de suite que sa femme le trompait. Car il est des signes qui, eux, ne trompent pas : une nervosité nouvelle dans les gestes quotidiens, des rires un peu trop marqués, ou au contraire des rêveries éveillées pendant lesquelles il voyait Claudette s'absenter en elle-même à la recherche de souvenirs qu'elle ne lui faisait pas partager. Et puis des faits palpables, des évidences : la voiture de son épouse qui n'était pas garée le soir à la même place que le matin alors qu'elle prétendait n'être pas sortie de chez elle, ou encore trouver la jeune femme en train de prendre un bain à cinq heures de l'après-midi alors que la chose lui était jusqu'alors tout à fait inhabituelle...

Yves Duprèze n'avait rien dit, n'avait en rien modifié son comportement vis-à-vis de Claudette. Mais, un après-midi, au lieu de se rendre à l'hôpital, il avait guetté sa femme de sa Citroën de fonction cachée à l'angle d'une rue. La faction n'avait pas été vaine : il avait vu Claudette sortir, monter dans sa propre voiture et démarrer. Il la suivit. Ce fut une filature du genre de celles qu'on décrit dans les romans policiers américains, mais Duprèze s'en tira parfaitement bien. Il vit l'Alpine Renault s'arrêter sur un des côtés de la place Saint-Sulpice, un lieu où se retrouvent étudiants, lycéens et zonards. Il vit Claudette entrer dans une brasserie et en ressortir presque aussitôt avec un jeune homme dont la taille et le physique le stupéfièrent : c'était un homme immense, blond et barbu, une sorte de hippy en jean effrangé et veste à carreaux rouges et verts. Claudette lui arrivait tout juste à la poitrine. Les deux amants montèrent dans la voiture de la jeune femme. Le mari reprit sa discrète filature, jusqu'à un hôtel minable de la proche banlieue. Il en savait assez pour ce jour. Mais il se retrouvait désorienté. Comme cette situation imprévue était

humiliante ! Passe encore que Claudette s'octroie une fantaisie sexuelle... Ces « choses-là » ne l'intéressaient plus guère, et il aurait pu comprendre que sa femme ait fini par éprouver un certain manque. Mais alors, qu'elle ait eu le bon goût de choisir quelqu'un de leur monde – et pourquoi pas un de ses jeunes collègues, qu'il invitait parfois chez lui. Mais ce type ! Un traîne-savates, un minable...

Duprèze réitéra plusieurs fois sa filature. Claudette rencontrait le géant deux ou trois après-midi par semaine, elle le récupérait dans un des bistrots du quartier Saint-Sulpice et l'entraînait dans un hôtel de la banlieue – jamais le même. Le médecin entreprit d'en savoir plus sur son rival. Le hippy restait des heures vautré sur une table de bistrot, à boire de la bière et à fumer des cigarettes qui ne contenaient certainement pas que du tabac. Il ne faisait rien de ses journées, à part les épisodes avec Claudette et parfois la manche, qu'il pratiquait assis en tailleur devant le parvis de l'église, où il récoltait quelques pièces de gens pressés qui ne le regardaient pas.

Plus Duprèze observait le géant, moins il comprenait ce que sa femme pouvait bien trouver à cet être larvaire, qui ne bredouillait que quelques mots de français, n'avait aucun ami ou connaissance et qui, il s'en rendit compte en affinant un peu son enquête, dormait dans un entrepôt désaffecté. Voilà qui dépassait les bornes ! L'humiliation, se doublant d'incompréhension, n'en devint que plus aiguë. La situation tourna à l'insupportable.

Duprèze résolut de se venger.

Claudette Duprèze sortit d'un seul coup des brumes blanches de l'inconscience. D'abord elle ne comprit pas ce qui lui était arrivé, ni même où elle se trouvait. Elle avait seulement mal au cœur, elle se sentait prête à vomir, et elle souffrait d'une crampe qui lui sciait les épaules, les bras, le dos et les reins.

— Yves ?

Ce fut la silhouette de son mari, debout devant elle, son chapeau ridicule vissé sur son crâne, qui la rejeta dans la réalité. D'un seul coup, elle se souvint. Alors le cri qui était resté prisonnier au fond de sa gorge s'échappa enfin, se prolongea, se répercuta en échos diffractés sur les murs carrelés de la salle de dissection. L'image, l'image terrible était tapie dans son cerveau, et elle n'avait pas besoin de regarder à nouveau pour savoir. À bout de souffle, elle se tordit sur elle-même, essaya de se lever, de griffer, de mordre. Ses efforts restèrent vains : ses bras étaient attachés derrière son dos au dossier de la chaise où elle était assise, et ses chevilles étaient pareillement liées aux pieds du siège.

Claudette regarda son mari comme si elle le voyait pour la première fois. Yves Duprèze lui rendit son regard. Il était plus calme

que jamais. Ses yeux gris-vert brillaient derrière les verres de ses lunettes, et il lissa du pouce et de l'index ses maigres moustaches retroussées par son sourire.

— Monstre..., tu es un monstre, souffla la prisonnière.

Malgré sa volonté, elle sentit les muscles de son cou orienter sa tête vers la gauche, là où sur la table de dissection humide d'eau et d'humeurs figées était étendu...

— Monstre ! Assassin ! Assassin ! hurla-t-elle.

Mais les sanglots étouffèrent les mots, et les larmes prirent le relais des sanglots.

— Comment as-tu fait pour..., murmura-t-elle quand les larmes furent taries.

— Pour deviner ? Pour tout découvrir ? Pour le retrouver ? Rien de plus facile, ma chère. Un peu de jugeote et c'est tout. Quant à la suite, il m'a suffi de contacter ce joli monsieur et de lui proposer un petit travail contre rémunération. Il m'a suivi comme un mouton. Ah ! oui... Il ne parlait peut-être pas français, ton Arthus, mais il savait l'allemand, et moi aussi. Il y a cinq jours, en fin d'après-midi, je l'ai embarqué discrètement dans ma voiture et je l'ai conduit en dehors de la ville, près de la rivière, sur une voie sur berge déserte. Là, je l'ai supprimé avec une injection de strychnine. C'est extrêmement rapide, tu sais, ma chérie. On souffre l'enfer sur l'instant, mais en dix secondes tout est terminé... Après, je n'ai plus eu qu'à faire rouler son corps dans l'eau, ce qui n'a pas été sans mal, tu peux me croire. Et comme je l'avais prévu, trois jours après, il m'est revenu.

— Tu es fou ! Tu es complètement fou. Tu l'as assassiné ! Tu es un assassin ! On va te...

— Me quoi, ma chère ? Personne ne connaissait ce garçon. Personne ne savait et ne sait son nom. Personne ne nous a remarqués ensemble avant sa mort. On ne l'a pas identifié, ton Norvégien. Car tu penses bien que j'ai subtilisé ses papiers avant de le flanquer à la flotte. Et maintenant... Je suis le patron, ici. Les morts, j'en fais ce que j'en veux. Demain, il n'existera même plus, ce monsieur Hallberg.

— Salaud... salaud..., bredouilla Claudette, à travers les larmes qui revenaient.

— Enfin, ma chérie ! gronda doucereusement le médecin. Tu ne vas pas me faire croire que tu étais attachée à ce type ? Un inculte, un routard, un drogué...

Yves Duprèze passa la paume de sa main sur sa figure rose luisante de sueur. Et, le vieux carabin refaisant surface, il ajouta :

— Un bon coup de bite une fois en passant, par hasard, je ne dis pas. Mais une relation régulière !...

À travers les larmes, les yeux de Claudette brillaient. Le désespoir leur donnait plus que jamais la couleur du myosotis, et dans sa rage,

qui émergeait au milieu du désespoir, elle était plus jolie que jamais.

— Oui, si tu veux le savoir ! Un bon coup de bite, comme tu dis ! Et pas qu'un ! Arthus m'a donné plus de plaisir en deux mois que tu ne m'en as jamais donné en dix ans. Il m'a fait jouir comme je n'aurais jamais cru que ce soit possible... Et il n'y avait pas que ça. C'était peut-être un routard, mais au moins il était vivant. Il était vivant, lui, et il était gentil, et il était tendre, avec moi... Je ne l'aurais jamais quitté tant qu'il aurait voulu de moi. Et je... je l'aimais. Oui, je l'aimais. Je l'aimais à la folie. Et lui aussi m'aimait. Je l'ai aimé la première fois que je l'ai vu, avant même de sentir le poids de son corps sur moi... Mais ça ne se passera pas comme ça. Tu imagines peut-être que je vais me taire parce que tu es mon mari ? Que tu es une sommité médicale ? Tu as brisé ma vie ! Dès que je sors d'ici je cours à la police et je...

Mais les mots moururent sur les lèvres de Claudette Duprèze. En face d'elle, le visage de son mari se plissait hideusement dans un grand rire silencieux. Claudette comprit, et en même temps elle ne voulait pas comprendre. De sa bouche grande ouverte, les mots à nouveau refusaient de sourdre.

— Parce que tu imagines que je t'ai attirée ici pour te laisser repartir ? prononça tout bas Duprèze. Mais non... Tu vas rester ici, ma chérie. Avec ton amant. Puisque tu sembles l'aimer autant, tu devrais être ravie de partager son sort. Unis dans la mort... n'est-ce pas un destin digne des grandes passions romantiques ?

Yves Duprèze s'était approché de la chaise. Ses jambes touchaient les genoux de Claudette. Il posa sa main gauche, doucement, presque tendrement, sur l'épaule de sa femme. Dans la main droite, il tenait une seringue dont le cylindre était rempli d'un liquide incolore.

— Au secours ! Au secours ! put enfin hurler la malheureuse.

Les yeux exorbités, elle vit la mince aiguille s'approcher de son cou. Elle hurlait, elle hurlait.

— Calme-toi, voyons, gronda Duprèze. Nous sommes seuls, ici, à part ce vieil imbécile de Brocque qui ronfle à l'autre bout de la morgue. Personne ne peut t'entendre. Et puis souviens-toi de ce que je t'ai dit sur la strychnine : c'est tout de suite fini.

Claudette hurlait encore lorsque l'aiguille perfora sa chair à la base de son cou, elle hurlait toujours en sentant le liquide froid se répandre sous sa peau. Puis la froidure se transforma instantanément en fournaise, et elle cessa de hurler. *On souffre l'enfer sur l'instant*, avait précisé Duprèze. Elle se retrouva en enfer pour une brève éternité de douleur, ses poumons dégorgeaient du feu, ses muscles étaient pris dans un étau chauffé à blanc, son cœur se liquéfiait dans le chaudron qu'était devenue sa poitrine. Son corps s'arqua en arrière, sa langue sortit de ses lèvres roses, ses yeux myosotis lui mangeaient le visage.

Elle était déjà morte avant même de retomber mollement sur le côté.

Le P^r Duprèze contemplait son travail avec la satisfaction de l'artisan qui vient de mener à bien une tâche difficile – le sabotier devant le sabot qui fait surface sous les copeaux, l'horloger devant un coucou qui se remet à chanter. Il venait de recoudre Arthur Hallberg du menton au pubis. L'incision ne se présentait plus que comme un trait marron, barré tous les centimètres par le cordon des points de suture. Le géant, hormis cette cicatrice sèche, avait retrouvé sa stature granitique de dieu endormi, pectoraux gonflés, cage thoracique évasée, ventre musclé et plat auquel ne manquaient que les parties génitales.

Duprèze hocha la tête, se lissa la moustache, s'essuya le visage avec son mouchoir. Il regarda sa montre. Il était 2 heures moins 10. La morgue était toujours silencieuse, petit univers froid et fermé sur lui-même, monade souterraine imperméable aux influences extérieures. Duprèze sortit une étiquette beige du placard où il avait remis les outils de dissection, et y inscrivit ces simples mots : à *incinérer*. Il signa et data la fiche, et l'attacha au poignet du mort. Dans quelques heures, quand les premiers garçons morgueurs prendraient leur service, le noyé du casier 71 serait enfourné dans le crématoire. Les flammes le caresseraient, le pénétreraient, le dissoudraient. En une demi-heure, il serait transformé en impalpable cendre.

Duprèze se demanda un moment s'il allait réveiller le père Brocque. Finalement il y renonça : autant laisser le vieux dormir tout son soûl. Il enfila son pardessus, ramassa le grand sac en plastique où il avait fourré les vêtements de sa femme, éteignit les lumières et gagna la cabine de l'ascenseur, dont il referma sur lui la porte coulissante. L'ascenseur démarra, le propulsa vers le rez-de-chaussée dans un murmure huilé.

Dans le silence de la salle de dissection, le corps gigantesque du noyé reposait, obscure masse horizontale fondue à l'obscurité. Sur la paillasse, quelque chose craqua. Une articulation qui se rétractait, un cartilage qui jouait dans sa gangue de chair ? Un léger tapotement succéda au craquement, du genre de celui que peuvent provoquer des doigts battant faiblement sur une surface dure. Quelle alchimie mystérieuse jouait à l'intérieur du corps martyrisé ? Un frottement insistant montait maintenant dans la nuit, relayé par un souffle irrégulier et rocailleux, qui gagnait en puissance à chaque rejet d'air.

Couché sur sa pierre, le mort respirait.

Yves Duprèze sortit le trousseau de clés du sac de sa femme et ouvrit la portière de l'Alpine Renault. Il jeta le sac de plastique sur la banquette avant. Il avait entièrement dévêtu Claudette avant de la

glisser en position fœtale à l'intérieur du buste évidé du noyé, qu'elle remplissait parfaitement, sa tête inclinée à l'emplacement du cœur, ses pieds reposant contre le bas de l'arc iliaque. Il n'avait plus eu ensuite qu'à recoudre l'épiderme de l'amant sur le corps de son amante.

C'était un plan dont l'anatomopathologiste était extrêmement fier : un beau coup double, un double crime parfait, dont on ne retrouverait jamais ni les victimes ni l'ordonnateur. Maintenant Duprèze allait conduire la Renault à une dizaine de kilomètres de la ville, où il l'abandonnerait dans un coin caché, en prenant bien soin de n'y laisser aucune empreinte autre que celles de sa femme. Puis il rentrerait à pied chez lui, juste avant l'aube. Là, il se débarrasserait des vêtements et du sac de son épouse en les brûlant dans sa cheminée. Après quoi il signalerait à la police la disparition de Claudette. Lorsque la voiture vide serait retrouvée, on conclurait à une fugue, à un enlèvement, à un crime – peu importait...

Il ne serait jamais soupçonné. N'était-ce pas là le summum de l'organisation rationnelle ? Duprèze souriait encore de contentement au doux murmure de son intelligence, quand un bruit sonore de ferraille heurtée retentit dans son dos. Il se retourna. La porte de service de la morgue, qu'il avait verrouillée en quittant l'hôpital, venait d'être arrachée de son chambranle. Le panneau métallique se rabattit avec violence contre le mur, une silhouette géante s'encadra dans le rectangle obscur.

Yves Duprèze se sentit devenir aussi rigide que tous ces cadavres qu'il manipulait à longueur d'année. La silhouette fit un pas, deux pas en avant. On dit souvent, dans le langage populaire, que l'amour est plus fort que la mort. Le médecin en avait la preuve devant les yeux. Sa belle construction s'écroulait, son plan se retournait contre lui. À avoir voulu amalgamer les corps de deux morts qui s'étaient aimés, il en avait fait un vivant.

Et le vivant sorti de l'ombre continuait d'avancer vers lui, nu, gigantesque, blanc sous la lune qui venait d'apparaître dans une déchirure des nuages poussés par le vent. Yves Duprèze ne pouvait toujours pas bouger, et il ne bougeait pas davantage quand la grande main du noyé du casier 71 se referma sur ses tempes et, d'une seule pression des phalanges, lui fit éclater le crâne. Mais sans doute comprit-il au moment suprême que par les doigts du géant, c'était aussi la volonté de Claudette qui agissait.

Yves Duprèze tomba sur le bord de la route et y resta, un rictus de souffrance étonné découvrant ses dents face à la lune. Là-bas, les deux amants s'éloignaient, l'un à l'autre, l'un dans l'autre, à jamais.

4.

Il faut opérer !

— Il faut opérer ! lance le D^r Fasquel.

Un sourire franc et bonhomme éclaire sa grosse figure de saindoux. Ses lèvres minces remontent vers la double parenthèse creusée sous ses joues pleines et blanches. Il passe sur son front large, qu'étend une calvitie naissante, sa large main blanche et soignée, aux doigts forts, aux ongles nets, coupés au carré. La paume ratisse un semis de gouttes de sueur grasses, laisse sur son passage un luisant sillage séborrhéique.

— Vraiment ? balbutie Martin Delaclenche.

Il est devenu aussi blanc que Fasquel. Sa bouche s'arque en sens inverse de celle du chirurgien-chef, les fanons plissés de son cou tremblotent sous son menton pointu. Sa main longue, aux phalanges poilues, se glisse sous sa veste grise, appuie sur le pull bordeaux, sur la chemise bleu pâle qui est sous le pull, sur le maillot de coton qui est sous la chemise, sur la peau frémissante qui est sous le maillot, sur cette douleur imprécise qui palpite là... là... ou là, quelque part sur son flanc droit.

— Certainement, reprend le D^r Fasquel, il faut opérer.

Son sourire s'accentue, de nouvelles gouttes de sueur ont éclos sur son front, petits œufs de lumière qui luisent sous l'éclairage blanc de la chambre 2722. Les papiers qu'il tient dans sa main gauche volent devant son buste épais comme un pilier de cathédrale, et le mouvement de son bras est trop vif pour que Martin Delaclenche, qui se penche sur le rebord du lit où il est assis, puisse lire les lignes serrées et menaçantes qui y sont tapées.

— Mais ne vous en faites surtout pas, dit le chirurgien. C'est une intervention sans gravité. On vous enlèvera juste... hum... un petit morceau de vésicule et... hum... un tout petit bout de foie. Moins que rien, n'est-ce pas !

Fasquel sourit toujours. Ses lèvres minces dévoilent de grandes dents très blanches, régulières, carrées.

— Vous croyez vraiment que je..., tente encore Delaclenche. Son cerveau est mou. Il est entré à l'hôpital l'avant-veille, pour un examen de routine. Il s'est décidé au bout de plusieurs semaines, poussé par sa femme inquiète de ce point au côté droit dont se plaignait son époux. Un examen de routine... Et maintenant le verdict redouté, celui qu'on

veut ignorer jusqu'au bout : *l'opération*. Les mots prononcés par le chirurgien tournent dans sa tête. *Un petit morceau de vésicule... Un tout petit bout de foie...* Mon Dieu ! Mon Dieu ! C'est de sa chair, sa chair à lui, dont parlait ce gros bonhomme blême. Il relève les yeux vers l'imposante silhouette qui le surplombe, vers ces yeux gris pâle, froids, dont le regard perçant dément insidieusement la bienveillance figée du sourire.

— Non seulement je crois, mais j'en suis sûr, mon cher monsieur ! gronde Fasquel. Seulement vous ne vous apercevrez de rien, je vous assure. Qu'est-ce qu'une opération, de nos jours ? Et ensuite, vous vous sentirez plus léger d'une livre ou deux, voilà tout...

Encore le rire, énorme et silencieux. *Plus léger d'une livre ou deux !* Comme il y va ! Ce n'est pas à lui qu'on va les enlever, quand même... Martin Delaclenche se sent mal. Il cherche à avaler la salive qui obstrue le fond de sa gorge, sa main droite remue toujours sous son veston, à la recherche de la douleur fuyante, à l'affût de l'endroit où le bistouri...

— Mais... dites-moi..., se force-t-il à articuler. Quand devrais-je revenir, pour...

— Revenir ?

Le D^r Fasquel rit encore, et cette fois son rire éclate en un grondement sonore trop longtemps retenu, un tonnerre lointain qui a couvé trop longtemps dans les cavernes du ciel. Toute sa carcasse solidement enveloppée de muscles, de viande rouge, de graisse compacte, en tressaute sous la blouse professionnelle vert pâle. Son assistant, le distingué D^r Ambériorz, les trois internes et les deux infirmières qui l'accompagnent dans sa tournée matinale et se tiennent rangés en demi-cercle à deux pas derrière lui, sont gagnés par cette énorme hilarité. La figure étroite et bronzée d'Ambériorz frémit discrètement, Lagrange et Béranger font mouvoir avec ensemble leurs masséters et leurs zygomatiques, Masségué éclaire sa face noire d'une scintillation de dents limées, Claudette Poussauvent glousse en minaudant, la grosse Olivia Ferrugini fait tressauter ses épaules dodues et sa bedaine pousive, que des frissons intérieurs parcourent de haut en bas.

— Mais qui vous parle de revenir ! rugit Fasquel entre deux hoquets. Le bloc opératoire vous attend. *Je* vous attends, mon cher ami... Dans deux heures de temps vous vous endormirez comme un loir, cinq minutes après clic-clac, et dans quatre heures vous vous réveillerez ici même, comme neuf !

La bonne humeur gargantuesque du D^r Fasquel ne se communique pas à Martin Delaclenche. Au contraire, il se tasse sur le rebord de son lit, il se fait tout petit, il voudrait disparaître à l'intérieur de ses vêtements, devenir invisible, être loin, loin de ce gros chirurgien

pétant de bonne santé et éructant de vie, loin de cette chambre où une horde de loups en vert pâle le cerne, loin de cet hôpital où il n'aurait jamais, jamais dû mettre les pieds...

— Vous savez..., poursuit Fasquel subitement sérieux, et plusieurs tons plus bas, presque en confidence, vous savez, un bobo insignifiant comme celui que vous avez, il vaut mieux l'éradiquer dès que possible. Si on attend trop, hein !... Qui sait ce qui peut arriver ? Vous me comprenez ?

Delaclenche comprend, mais...

— Ma femme, ma famille ? hasarde-t-il encore.

— L'admission s'est chargée de prévenir à votre domicile, dit Fasquel. Ne vous inquiétez pas. Deux jours de repos, et vous serez chez vous. Eh bien, tout est dit. À très bientôt pour notre petit rendez-vous, monsieur Delaclenche.

Tout est dit ? Mais est-ce que je n'aurais pas quelque chose à dire, moi ? Les mots, fiévreux, naissent dans la tête du futur opéré sans pouvoir franchir ses lèvres. Son cœur bat la chamade, il respire mal, sa tête tourne, ses jambes sont en coton, son flanc palpite, énorme, il a grandi à la dimension de son corps. *Un bout de vésicule... un petit morceau de foie.*

Le D^r Fasquel s'est détourné, son staff s'est refermé autour de lui au fond de la chambre. Il n'y a plus que des dos offerts au regard traqué du malade. La voix de Fasquel lui parvient encore, elle est devenue sèche, coupante – *coupante*, comme la lame du bistouri qui, bientôt...

— Ambériorz, vous me préparez le bloc 28 pour midi 40. Lagrange, vous vous occupez de l'équipe anesthésie et réanimation. Voyez Chansaure, par exemple. Béranger, vous venez avec moi. Masségué, je vous charge de me préparer ce flanc droit. Au trot !

La porte de la chambre s'est ouverte et refermée. Il ne reste plus à l'intérieur que le D^r Masségué, immense et noir, qui avance vers le lit, qui avance et qui sourit de toutes ses dents limées, des dents de requin, cruelles et affamées.

— Si vous voulez bien vous lever et me suivre, monsieur..., dit Masségué d'une voix très douce.

Martin Delaclenche ne peut pas, ne veut pas bouger. Il est enraciné sur le lit, il pèse plus lourd qu'une montagne, personne ne le forcera à se lever, surtout pas ce nègre. Mais la grande main noire du D^r Masségué s'est posée sur son bras, lui serre le biceps, le tire vers le haut.

Olga Bornan marque un temps d'arrêt avant de poser son pied bottiné sur le terre-plein dallé de gris anthracite qui sépare la majestueuse montée d'escalier de la série de portes vitrées coulissantes par lesquelles on peut accéder au rez-de-chaussée de l'hôpital Nord. À

chacune des vingt marches elle a senti l'hésitation de ses muscles, une hésitation inconsciente qui l'a forcée à ralentir le pas de manière de plus en plus sensible à mesure qu'elle approchait du seuil. *Tu ne vas pas jouer les petites filles effrayées, quand même ? Pour une douleur de rien du tout dans la jambe...* Olga Bornan, trente et un ans, grande, mince, belle, bronzée, vêtue avec plus d'éclat que son salaire de secrétaire n'aurait pu en principe le permettre, force sa jambe droite rétive à poursuivre son mouvement.

Sa jambe droite... C'est là, justement, que se cache cette douleur verticale, mince et irritante comme un petit serpent de feu, qui descend de son aine pour aller se perdre quelque part à l'intérieur de son mollet galbé par la pratique quotidienne de l'aérobic. Une sciatique ? C'est ce qu'elle croit, en tout cas. Et c'est ce qui l'a poussée à se rendre à la consultation hospitalière, la semaine d'avant. Pas question qu'elle se retrouve éclopée pour le premier week-end de ski, dont la date approche. Ses talons frappent le dallage gris sombre où son ombre s'étale, plaquée sous sa jupe longue par le grand et beau soleil de 11 heures et demie de cette dernière semaine d'octobre, la porte vitrée s'écarte devant elle sur ses glissières huilées. Voilà : elle est dans l'hôpital.

Le hall d'accueil est plein de monde. Il lui semble à nouveau aussi vaste, aussi bruyant qu'un hall de gare. Au milieu de ce vaste espace découpé de colonnes carrées et noires, il y a un quadrilatère bas, au socle en fausses briques laquées, d'où émergent les bustes des hôtessees vêtues en bleu foncé, style aéroport. Olga s'approche en boitillant : assoupie depuis plusieurs heures la douleur est revenue, comme si le fait d'être entrée dans l'hôpital lui avait donné un coup de fouet. Les petites dents pointues du serpent lui mordent le nerf, elle a l'impression que sa cuisse est cinglée de l'intérieur par un fouet électrique.

Olga s'accoude à la tablette de l'accueil, à côté d'une grosse femme en noir qui sent la sueur, le poireau, le grailon. Le coude de la femme lui heurte le bras, qu'elle rétracte d'un mouvement convulsif. Elle fouille dans son sac de cuir rouge. Des lunettes de soleil, les tampons, le porte-monnaie, quelques lettres, stylo, briquet, cigarettes... Ah ! voilà le papier de l'hôpital.

— Mademoiselle... mademoiselle, s'il vous plaît !

Une fille maigre et rousse, dont le tailleur bleu marine est croisé sur sa poitrine plate, daigne enfin lever les yeux vers Olga.

— J'ai une convocation pour les résultats d'un examen. C'est pour midi moins un quart. Si vous pouviez me dire...

L'hôtesse lui arrache impatiemment des mains la circulaire ronéotée où quelques indications en écriture penchée, bleue, aiguë, illisible, ont été ajoutées dans les espaces réservés. Quelque chose

cogne Olga par-derrrière, au creux de l'articulation de la jambe gauche, peut-être un angle de valise. Elle se retourne, mais son agresseur a déjà disparu dans la cohue. Avec ça, elle n'a pas compris les indications délivrées par la rousse. Elle soupire, se fait répéter.

— Neurochirurgie. Sixième étage. Le service du D^r Mendelssohn.

Olga Bornan en reste la bouche ouverte. Neurochirurgie ? Pour une sciatique ? Ce n'est pas possible. Il doit y avoir une erreur. Elle veut protester, mais la rousse à la poitrine plate est aux prises avec un autre patient, ou un autre visiteur, un grand Arabe soucieux qui ne comprend manifestement rien à ce qu'on lui dit. Elle soupire. Elle verra bien ce qu'il en est quand elle sera en présence de ce docteur... Mendelssohn. Drôle de nom, en plus, pour un toubib. Un charcuteur ! Olga parvient à trouver place dans un ascenseur bondé. On se croirait dans celui qui monte à l'étage lingerie du Mammouth, un samedi à 6 heures ! Dans sa cuisse droite, le serpent de métal mâchouille son nerf sciatique avec une régularité de montre à quartz. Elle essaye de l'ignorer. Elle ne peut pas. Il mord, le salaud ! *Neurochirurgie*. Allons donc. Et puis quoi encore ? La cabine atteint enfin le sixième, crache Olga au milieu d'une cohue qui évoque pour elle une mêlée de rugby. Un groupe pressé de médecins s'évase autour d'elle. Elle entend l'un d'eux dire : « Je vous jure que nous allons le trouver, ce Debronkaert ! » Ils s'éloignent en gesticulant, elle doit demander son chemin trois fois avant de trouver la neurochirurgie. Finalement une secrétaire lui prend sa convocation et la fait entrer dans une salle d'attente aux murs jaune bouton d'or. Il y a au moins une dizaine de personnes qui patientent. Une vieille en noir aux yeux larmoyants, style ne-passera-pas-l'hiver, une autre femme, élégante, entre deux âges, comme on dit poliment, accompagnée d'un garçonnet d'une dizaine d'années qui a enfoncé son index dans sa narine jusqu'à la dernière phalange, un type grand et gros, avec des verres de lunettes épais comme des culs de bouteille, une...

Oh ! Et puis merde... À quoi bon s'intéresser à tous ces *malades* ? Est-ce que je vais poireauter longtemps pour me faire entendre dire qu'on s'est trompé et que je dois aller consulter ailleurs ? Olga reprend à une heure et demie. Si elle n'a même pas le temps d'aller manger une salade au snack du K-Store ! Elle hésite, fouille dans son sac, tire une cigarette de son paquet de Peter, l'allume avec son briquet plaqué or cadeau d'un amant oublié, avale et recrache une longue et voluptueuse première bouffée. Elle aurait tort de se gêner, il y a déjà un type qui fume, près de la baie vitrée. Elle en est à sa troisième Peter quand une secrétaire lui effleure l'épaule d'une main.

— Mademoiselle Bornan ? Si vous voulez bien me suivre...

Olga avance d'un pas presque ferme derrière la jeune fille en bleu foncé. Il y avait encore quelques patients avant elle, mais elle ne va

surtout pas chercher à se plaindre ! Elle pénètre dans une pièce tendue d'un revêtement synthétique vert olive. La secrétaire l'y abandonne. Elle reste un moment incertaine, debout devant le grand bureau de la même couleur que les murs, porte le poids de son corps sur sa bonne jambe. Une porte s'ouvre. Un médecin vêtu d'une blouse vert pâle pénètre dans la pièce. Il sourit, fait signe à Olga de s'asseoir. Elle obéit. Lui reste debout derrière son bureau. Sans cesser de sourire, il compulse rapidement une liasse de feuilles empilées dans une chemise cartonnée orange qu'il vient d'ouvrir. *Mon dossier ?* Ça a l'air bien épais...

— Heu... docteur Mendelssohn ? fait Olga à mi-voix.

Le docteur reporte son regard sur elle. Il a des yeux gris-bleu, froids et absents, qui démentent la bonhomie de son sourire figé. C'est un grand et gros homme, au teint cireux, au front luisant de sueur.

— Je ne suis pas le D^r Mendelssohn, dit-il. Le D^r Mendelssohn est débordé, voyez-vous. Je suis le D^r Fasquel. Je me suis permis d'étudier votre dossier, pour décharger mon confrère. Je vais vous prendre en main, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. D'ailleurs votre affaire est toute simple, mademoiselle...

— Ah ! souffle Olga Bornan. Le poids qui pesait sur sa poitrine vient miraculeusement de s'envoler. Le plomb s'est transformé en plume, elle sourit à son tour, pour la première fois depuis qu'elle est entrée dans l'hôpital.

— Alors c'était bien une erreur..., commence-t-elle.

— Simple comme bonjour, mademoiselle ! répète le D^r Fasquel.

Il sourit plus largement, plante ses yeux d'eau morte dans les yeux marron d'Olga. D'une voix forte et rayonnante, il ajoute :

— Il faut opérer !

L'opéré gît sur la table, couvert du drap vert émeraude du menton aux talons. Des tuyaux sortent de son nez, de la saignée de son bras, reliant sa vie à tout un complexe électronique qui grésille. Une dizaine d'hommes et de femmes en vert pâle tournent autour du corps allongé, aux yeux clos, qui semblent pourtant regarder la batterie des scialytiques dont la luminosité a été réduite des deux tiers. L'opération s'est bien déroulée. La tension est normale, l'écran du moniteur cardiaque montre des pulsations ralenties mais régulières, avec les angles aigus des systoles qui défilent.

Le chirurgien tend ses mains gantées, tachées de sang, à une assistante qui lui retire la fine peau de caoutchouc. Puis il défait son masque et ôte son calot. Son front large et blême, qu'un début de calvitie fait paraître plus grand encore, est pointillé de gouttes de sueur, qu'il balaie d'un revers de main. Il respire fort, avec application, se masse un moment le côté gauche de la poitrine, comme

s'il éprouvait une gêne passagère à cet endroit.

Son premier assistant, qui vient de quitter sa blouse et l'a jetée dans un des seaux de plastique jaune qui environnent la table d'opération, s'approche du chirurgien. Il désigne d'un mouvement du menton le flanc du malade, à nu et blanc sous les lampes, visible par la lucarne opératoire qui se découpe dans le drap vert. La zone ouverte et recousue forme sur l'épiderme lisse un tracé semblable aux limites d'un champ entouré de barbelés.

— Vous n'y êtes pas allé de main morte..., dit à voix basse l'assistant, un sourire mi-figue mi-raisin plissant son visage bronzé.

— J'ai fait ce qu'il fallait faire ! prononce sèchement le chirurgien.

Un grand sourire innocent contredit le ton de sa voix.

— Quand même, le foie..., poursuit le D^r Ambériorz. Il va être handicapé à vie, maintenant. Je persiste à croire que vous avez beaucoup coupé...

— Et alors ? jette le D^r Fasquel. Quand il faut couper, il faut couper.

Un grand rire enfle dans son cou de taureau, déboule de sa bouche caverneuse, se répand en avalanche dans la salle.

La voiture s'est rangée le long du trottoir dans un dernier raclement de moteur. Les phares s'éteignent, rendant aux ténèbres huileuses les papiers journaux, les sacs de plastique éventrés, les boîtes de bière vides et toutes les autres saloperies que le vent du nord entasse dans le creux du caniveau. La banlieue dort dans le soir, respirant de son bruyant souffle asthmatique.

La portière de la voiture claque. L'automobiliste est sorti du véhicule. C'est un homme enveloppé d'un grand manteau, un chapeau élégant est enfoncé sur son crâne. Il avance d'un pas d'abord hésitant, comme si, avant de s'y lancer, il avait voulu éprouver de la pointe de la semelle la surface traîtresse du trottoir encombré de détritrus. Puis son pas se fait plus assuré alors qu'il longe une palissade gondolée, tapissée d'un lambrissage épais d'affiches collées les unes par-dessus les autres, et protégeant un terrain en friche. L'homme tourne à gauche, s'engage dans une ruelle qu'éclairent de rares lampadaires penchés qu'on dirait sortis d'un film des années 30. Mais c'est simplement la ruelle elle-même qui date de ces années-là.

L'homme a maintenant dans son dos le grand cube de margarine de l'hôpital Nord, planté de l'autre côté de l'autoroute où les phares s'entrecroisent, lances de lumière d'une joute nocturne au plus fort des rencontres belliqueuses. Sur la façade de l'hôpital, de part et d'autre des bras rouges de la croix gigantesque, les centaines de fenêtres aux vitres fumées reluisent d'une douce lumière beige sur le fond rosâtre de la brume mouillée en suspension, que les lumières sourdes de la

ville illuminent. Mais le passant n'a cure de l'hôpital. Au bout de la ruelle qu'encadrent de vieilles maisons à deux ou trois étages, presque toutes abandonnées pour insalubrité, ou livrées aux squatteurs et à quelques clochards, une enseigne lumineuse rouge vif palpite dans la nuit. C'est la zone, mais dans cette zone un magasin est ouvert.

Le pas du promeneur se fait plus lesté encore, ses semelles de cuir fin frappent le ciment fendillé du trottoir avec une force martiale, écrasant dédaigneusement les cosses de cacahuètes, les fragments de bouteilles en plastique, les Kleenex roulés sur leur morve et les mégots sucés jusqu'à l'os. Est-ce la proximité du magasin qui lui a fait pousser des ailes aux talons ? Il court presque sur les derniers mètres, comme un papillon qu'attire la flamme mortelle d'une bougie.

Le passant pressé entre dans la nappe sanglante de l'enseigne. La boutique est imbriquée dans une muraille lépreuse mais, curieusement, sa façade de larges carreaux de céramique blanche est flambant neuve. L'homme balance son corps, fait un classique demi-tour à gauche, tend le bras. *Cling !* La porte de verre s'ouvre devant lui, il entre dans la boucherie.

Olga Bornan ouvre les yeux. Ou alors c'est d'abord son esprit qui s'est ouvert, elle ne sait pas trop. Elle ne sait pas si l'ouverture automatique de ses yeux a déclenché le remue-ménage de son cerveau, ou si c'est la remise en route de son cerveau qui lui a fait ouvrir les yeux.

Qu'importe : yeux, cerveau, tout est brouillé en elle, tout baigne dans une soupe épaisse, à l'odeur de choux, de poireaux, de navets. Olga a beau ciller, elle ne perçoit la pièce où elle se trouve (une chambre ?) que sous la forme d'un volume incertain, aux arêtes tremblotantes, qu'une pâle lumière bleue rend plus cotonneuse encore. Olga a beau essayer de faire redémarrer le mécanisme de sa mémoire, elle ne parvient pas à en tirer des images éclairantes.

Voyons... Ne devait-elle pas aller skier samedi avec Josiane, Francine et Jacques ? Ou alors c'était samedi dernier ? Tiens ! Elle a mal à la jambe droite. Elle aurait fait une chute ? Mais elle ne se souvient toujours de rien. Et Jacques ? Toujours à lui tourner autour. Est-ce qu'elle l'a envoyé balader une bonne fois pour toutes ? Elle ne sait pas.

Elle tente de se redresser sur sa couche, pour élargir son champ de vision. Et puis cela allégera son cerveau bourbeux. Mais elle n'y arrive pas. Sa tête tourne, elle se sent écoeurée, il lui semble qu'elle va vomir. C'est à cause de cette odeur de soupe rance qui stagne dans la chambre. Mais pourquoi y aurait-il une odeur de soupe, ici, dans cette pièce bleue qui tangué ? *C'est le choc post-opératoire. Il paraît que l'anesthésie provoque souvent des illusions olfactives et des nausées...*

L'idée s'est imposée à son esprit, d'un seul coup, lumineuse. Mais bien sûr ! Elle a subi une opération, elle est passée sur le billard pour sa sciatique, aujourd'hui même, au milieu de l'après-midi. Ou hier ? Elle ne sait pas combien de temps elle est restée inconsciente. Mais elle se souvient de tout, maintenant. Elle revoit les yeux pâles du chirurgien, ce D^r Fasquel, briller au-dessus d'elle entre le masque et le calot, on lui applique un groin de caoutchouc sur le nez, elle respire un gaz piquant, elle bascule en arrière dans un gouffre qui l'aspire, et la silhouette vert clair devient petite, petite, elle se noie dans le soleil intense des scialytiques, et puis... plus rien.

Donc ça y est. Elle a été charcutée. *Une toute petite intervention sans gravité.* Bon. N'empêche, sa jambe lui fait toujours mal. Elle sent la morsure des petites dents froides du serpent, qui l'attaquent depuis l'aine pour aller cisailer sa jambe jusqu'au bas du mollet. Qu'est-ce qu'on lui a fait, au juste ? Est-ce qu'elle va garder une cicatrice ? Elle tente à nouveau de hisser son buste contre l'oreiller, y parvient, mais manque de basculer vers la droite. Elle se retient au montant du lit. Elle a failli crier tellement la douleur a été forte – un coup de fouet brûlant, dont la décharge s'est répercutée jusqu'à l'extrémité de ses orteils.

Olga ferme les yeux, respire fortement et régulièrement pendant une demi-minute. Elle rouvre les yeux. Elle voit son corps allongé, qui forme un bosselage irrégulier sous la couverture. Sa jambe gauche est comme un long pain légèrement cassé par l'angle du genou. Sa jambe droite...

La bouche d'Olga s'ouvre, s'ouvre, mais le cri qui gonfle en elle est si énorme que sa bouche est impuissante à l'expulser.

La grosse femme s'appelle Désirée Debêche. Elle est énorme et grise, et la partie la plus énorme d'elle lui pèse sur l'estomac : ce sont ses seins, emprisonnés dans un soutien-gorge spécial dont les bretelles renforcées lui scient le dos et les côtes. Ses seins... passe encore leur poids, s'ils n'étaient pas si douloureux. Comme si elle avait une montée de lait, à son âge ! C'est cette douleur diffuse, périphérique, qui l'a poussée à aller consulter. Pas qu'elle soit vraiment inquiète, non, mais...

Derrière son bureau, le médecin fait voler des feuilles qu'il semble à peine effleurer de l'œil. C'est un homme grand, gros, blême, avec un début de calvitie. Désirée Debêche a dû se racler la gorge, ou bien remuer un peu bruyamment son gros derrière sur sa chaise, car le docteur relève brusquement les yeux vers elle. Il la regarde de la tête aux pieds, comme s'il la soupesait à distance. Désirée voit un grand sourire se former peu à peu sur le visage du médecin, y faire fondre les aplats de graisse, étirer les joues pâles qui se plissent jusqu'au-

dessous des yeux. Les petits yeux clairs sont maintenant fixés sur ses seins. La langue du médecin apparaît entre les lèvres minces, s'y promène, les humectant d'une trace luisante de salive.

— Il faut opérer ! lance-t-il avec jovialité.

Le client hume l'atmosphère comme un chien excité. L'odeur fade mais prenante de la viande fraîche et rouge, étalée sur la table ou pendue aux crochets contre le mur aux carreaux de faïence, stagne à l'intérieur de la boucherie, épaisse, prenante.

— Qu'est-ce que vous avez de bon à me proposer, ce soir ? interroge l'homme à mi-voix.

Le boucher rit.

— De bon ? Mais tout est bon, ici, cher monsieur !

Le rire du boucher s'élargit, enfle, se transforme en une grande cascade sonore qui n'en finit plus de couler. Sa main large, épaisse, aux ongles carrés, s'abat sur la grosse planche de bois dur de la table de préparation. La planche vibre sous le choc, communiquant son tremblement aux couteaux à dépecer aiguisés comme des rasoirs qui cliquettent dans leur logement de métal.

— Bien sûr... bien sûr, se reprend le client en clignant de l'œil.

C'est un homme distingué, la cinquantaine, moustaches et cheveux gris, un discret trait rouge à la boutonnière de son veston de serge bleu sombre. Il se penche sur l'égal. Son nez aristocratique frémit, à dix centimètres d'un ciseau à la tranche bien rouge, où la section blanche de l'os fémoral semble un œil voilé d'une taie moelleuse.

— Une tranche de ce gigot ne me déplairait pas, je crois...

Le rire du boucher résonne à nouveau.

— Il vient d'arriver ! lance-t-il en hochant la tête.

Il saisit un hachoir court dans sa main droite, referme la gauche sur l'extrémité la plus étroite du gigot, lève l'instrument brillant au-dessus de sa tête, et *ghan* ! l'abat avec une force à couper un chêne.

L'homme s'arrête devant la vitrine brillamment éclairée de la BOUCHERIE DU CENTRE. Son regard morose s'attarde à peine quelques secondes sur les morceaux exposés dans le bac frigorifique ouvert au ras de la vitre, puis le passant reprend sa marche hâtive dans la ruelle ventée où la bise aigre de la première semaine de novembre trompette, faisant claquer de vieux volets, soulevant de vieux journaux cassés par le soleil et lavés par la pluie, remuant de vieilles palissades cachant des ruines debout que l'obscurité de la nuit enveloppe.

La BOUCHERIE DU CENTRE n'est au centre de rien. Elle est au contraire déjetée dans le plus mité de la zone, à l'endroit le plus ajouré du tissu urbain, dans ce puzzle croulant où ne survit plus

qu'une humanité chez qui le SMIG représente une grande richesse. Le nez cassé contre le verre de la porte du magasin, le boucher suit d'un œil méchant le passant qui s'éloigne. Encore un qui est passé sans s'arrêter. Encore un qui n'a pas poussé la porte, encore un client potentiel qui a foutu le camp pour aller... Toute la figure du boucher s'écrase maintenant contre la vitre, lui dessinant à même la peau une affreuse grimace de haine en deux dimensions. Le nom du boucher, *Roger Legros*, peint en lettres cursives et noires sur le verre, se trouve exactement au niveau de sa lèvre supérieure, lui plaquant au-dessus de la bouche une moustache noire tombante qui rend la grimace plus féroce encore.

Roger Legros, qui est en réalité un petit homme sec et nerveux, au teint sombre, aux yeux charbonneux et aux cheveux d'hidalgo, avec les rouflaquettes, ouvre brutalement la porte de son magasin, sort, fait quelques pas saccadés sur le trottoir, dans la direction prise par le passant. Le vent fait voler les pans de son tablier taché de sang, passé par-dessus sa blouse et son pantalon bleu pâle. Là-bas, loin vers le bout de la ruelle, la silhouette de l'homme se glisse dans le cercle jaune d'un réverbère, tourne à l'angle d'une maison aux fenêtres aveugles, disparaît dans la rue perpendiculaire. Les maxillaires du boucher se soudent de rage. Bien sûr ! Lui aussi se rend chez la concurrence... Lui aussi va s'approvisionner à cette nouvelle boucherie qui a ouvert depuis peu à moins de cinq cents mètres de son commerce, cette boucherie dont l'enseigne lumineuse rouge nimbe les proches façades d'un halo rougeâtre qui se voit d'ici, dans le créneau des toits.

La nouvelle boucherie est une sangsue. Elle pompe inexorablement les clients de Roger Legros. En deux mois, sa clientèle a fondu comme du beurre dans un four. Plus personne ne vient chez lui, désormais. Ça ne peut pas continuer. Il faut qu'il réagisse, qu'il fasse quelque chose.

Debout devant la façade blanche de son magasin délaissé, le petit homme serre et desserre les poings. *Attends un peu*, crache-t-il intérieurement à l'adresse de son ennemi. *Attends un peu !*

Le D^r Fasquel se dresse, énorme, derrière son bureau vert olive. Ses yeux à peine visibles entre les plis boudinés de ses paupières sont dardés sur Léon Perrin. Sa voix gronde.

— Il faut opérer !

La lame mince et plus tranchante que le plus tranchant des rasoirs hésite un moment au-dessus de la peau nue et tirée. La lumière vive et blanche enveloppe d'éclairs le triangle de métal que la grande main forte tient légèrement, presque gracieusement par le manche de bois noir, entre le pouce, l'index et le majeur. La pointe s'abaisse

brusquement et fend la peau tendue en un arc de cercle parfait. La peau s'écarte avec un imperceptible chuintement de soie déchirée, la chair apparaît, bien rouge, suintante du sang qui affleure. Le couteau tranche maintenant à l'intérieur du tissu musculaire, élargissant le champ jusqu'à l'os, sur lequel la lame vient buter avec un petit claquement de bec. Artistement, le couteau dégage le cylindre jaunâtre de sa gangue. C'est maintenant le tour de la scie, dont les dents minuscules raclent l'ivoire, l'entament, le mordent jusqu'à la moelle dans un discret écoulement de fine pulpe. L'os casse comme une branche. Toute la pièce se détache après un cisaillement du dernier tendon.

La large main du boucher la rafle sur la planche, la jette sur le plateau de la balance où attend un carré de papier sulfurisé déployé.

— 860 grammes, 107 francs 60 ! clame sa grosse voix.

Driing ! La porte vient de s'ouvrir, un nouveau client pénètre dans la boucherie.

Les affaires marchent. Fasquel ne chôme pas. Fasquel est toujours au charbon, du matin au soir, du soir au matin. Fasquel a beaucoup de patients, beaucoup de clients. Il faut tous les satisfaire, tous. Fasquel fatigue, son cœur cogne, cogne, cogne entre ses côtes. Il l'ignore. Le travail passe avant tout.

— Vous avez une sale mine, mon vieux, vous devriez vous ménager un peu, lui dit un jour Sorin, au sortir de la réunion médico-consultative hebdomadaire.

Une sale mine ? Le D^r Fasquel s'examine dans un miroir. C'est vrai qu'il n'a pas l'air au mieux de sa forme. Il est plus que jamais en sueur au moindre effort, sa peau déjà pâle au naturel est carrément blême, il a le souffle court, son cœur s'emballe pour un rien, et puis il y a cette douleur pointue, à gauche, là, entre la cinquième et la sixième côte. *Je ne vais pas faire un infarctus, quand même !* Le sourire de Fasquel s'élargit dans le miroir, se fige, se transforme en une moue perplexe. Sa large main aux ongles carrés comprime son diaphragme. Son cœur cogne, cogne.

Une semaine plus tard, comme les palpitations, l'essoufflement, la douleur, persistent, comme en plus ses mains ont tendance à trembler, ce qui est tout à fait préjudiciable à la pratique de son art, le D^r Fasquel se décide à se faire faire un électrocardiogramme. Il se rend au service du D^r March. C'est au sous-sol. Fasquel n'aime pas cet endroit, où l'on entend bourdonner les machines.

— Repassez dans deux jours, docteur, lui dit l'assistant qui a procédé à son examen.

Et rebelote le boulot.

Deux jours plus tard, il redescend en cardiologie. Le D^r March, qui

l'avait confraternellement reçu la première fois, n'est pas là, pas plus que l'assistant qui lui avait fait passer les tests. Une secrétaire le prie de se rendre un étage plus bas, au deuxième sous-sol. Fasquel, pestant contre cette perte de temps et soufflant comme un phoque, descend au deuxième sous-sol. Il doit patienter près d'une demi-heure avant de voir enfin arriver le cardiologue qui a pris son dossier en main. Le médecin feuillette rapidement les pages qu'il a tirées d'une chemise cartonnée rouge vif. Fasquel comprime son diaphragme, où la douleur cardiaque lui poinçonne le muscle. Le dossier vient d'être refermé d'une main ferme. Le médecin croise les mains. C'est un petit homme maigre et brun, que Fasquel ne connaît pas. Ses yeux sombres fixent intensément le D^r Fasquel. Un sourire impitoyable étire les coins de sa bouche.

— Il faut opérer, dit posément le D^r Roger Legros.

5.

La mise en abîme de Gabriel Chadenas

Par-dessus le crâne baissé du médecin, Gabriel Chadenas contemplait le ciel, si bleu, si calme. C'était par un beau matin de printemps, mais il était dans la disposition d'esprit d'un homme guettant la foudre avec un chapeau de tôle sur la tête.

— Rien de grave, dit le D^r Cutter en se redressant, et tout le sang qui lui était monté à la tête redescendit dans son corps, à la façon des vases communicants.

Il se tourna vers l'aréopage des chefs de clinique, des internes et des externes, qui se tenait en demi-cercle, à distance respectueuse :

— *Primosis Naevus*, messieurs. L'endoderme est touché, mais nous devrions pouvoir circonscrire cela très vite.

— *Qu'est-ce qu'il me cache ?*

Cutter posa sur Gabriel Chadenas ses yeux de lémurien pensif et répéta : « Rien de grave. » Un vague sourire tremblant erra sur ses lèvres sans couleur, et il ajouta :

— Mais il faut intervenir, très vite.

Chadenas surprit le regard qu'échangeaient les deux assistants du grand patron, les Drs Bouffanay et Roudeau. J'en étais sûr, pensa-t-il. Il n'avait pas mal, mais la tache grandissait de jour en jour.

— Mon médecin traitant...

— A très bien fait de vous adresser à moi, coupa le grand patron du service dermatologie-syphiligraphie. Je m'occupe personnellement de vous à partir de cet instant, monsieur Chadenas.

Chadenas sentit la panique germer tout au fond de lui. Vite, l'écraser sous une plaisanterie, un appel au secours, n'importe quoi...

— Je suis navré, docteur. Tout ceci est si ridicule...

Cutter le regarda attentivement, comme s'il avait proféré une incongruité :

— Qu'est-ce qui est ridicule, monsieur Chadenas ?

— Ça, bafouilla le malade. Cette tache de rien du tout. Ça vient sans doute d'un chardon, d'une écharde, mais ça n'a pas cessé de... de grandir.

— Il n'y a rien de ridicule dans votre cas, énonça le grand patron d'une voix lente. Si cela était, je serais grotesque de m'intéresser à

vous. Me trouvez-vous grotesque, monsieur Chadenas ?

— Bien sûr que non, docteur. Excusez-moi.

Le médecin attendait, regardant AU TRAVERS de lui.

— Ça me rend nerveux. Je veux dire : ça.

— Raison de plus pour opérer, souligna Cutter. Roudeau, voyez avec Jeandot quand nous pouvons prendre notre ami. Demandez-lui 6 heures.

— 6 heures ? s'étonna le premier assistant.

— 6 heures, répéta Cutter. Dans le visage granitique, la colère alluma une étincelle vite éteinte. Allez, mon vieux, nous attendons la réponse.

Roudeau quitta le demi-cercle muet des médecins et se dirigea vers un téléphone mural. Chadenas le suivit des yeux. « Ils m'ont eu », se disait-il. Il ne savait pas comment, mais il venait de se faire avoir. Pour lui, comme pour beaucoup de gens, les médecins étaient essentiellement des types qui se trouvaient du bon côté de la barrière, un peu comme ces gosses qui passent leur temps à compter les 2 CV vertes, dans l'espoir informulé que le monde ne compte plus bientôt que des 2 CV vertes et se range ainsi à quelque ordre souverain auquel leur esprit aspire. Les médecins, pour Gabriel Chadenas, opéraient pour ne pas être opérés à leur tour. D'ailleurs, avait-on jamais entendu parler d'un médecin malade ?

— Puisqu'il le faut, concéda-t-il. Non pas qu'il crût vraiment à la réalité de son mal – une tache indolore, incolore, à peine chaude, mais qui bougeait –, seulement une curiosité un peu malsaine lui venait de ce qu'allait dire et faire le D^r Cutter.

Roudeau revint :

— Demain. 12 à 18.

— C'est que..., commença le malade. Et il se tut. Tout le reste pouvait bien attendre : l'anniversaire de la petite, la partie de chasse avec les copains du club de boules, le fusible sauté de la salle de bains, les Grands Pisciniers de Champagne qui espéraient sa venue avec le nouveau matériel. Demain. Demain serait une journée à lui. Il n'avait jamais pensé réellement qu'« ils » le laisseraient partir.

— Demain, accepta-t-il.

— Il vaut mieux faire vite, répéta le grand patron.

— Vous... vous en êtes sûr ? bégaya Roudeau.

Cutter le fixa durement. Il avait depuis longtemps décidé que Roudeau lui succéderait à la tête du service, de préférence à Bouffanay, mais Bouffanay tenait mieux le coup, protégé qu'il était par son égoïsme naturel.

— Nous en avons parlé durant tout le congrès de Pasadena. Je ne sais pas comment il l'a attrapé, mais il l'a bel et bien.

— Le virus d'Ivry..., murmura Roudeau, en agitant la tête. Quatre cas de par le monde, et nous en avons un, ici, à l'hôpital Nord !

— Dieu vienne en aide à ce malheureux ! dit soudain le D^r Bouffanay. Et il se mit à regarder ses pieds.

Le lendemain en fin de matinée, Gabriel Chadenas franchit le sas du bloc opératoire 4, au deuxième sous-sol de l'hôpital.

Il était allongé sur un chariot et ne portait qu'une chemise d'hôpital attachée derrière le cou et qui s'arrêtait à mi-cuisses. Un bavoir, se disait-il, ils m'ont mis un bavoir. Il avait le sentiment de plus en plus net d'être l'objet d'une farce affreuse, et que ce long trajet sur la civière nickelée, cette tenue humiliante et l'indifférence affectée du personnel n'avaient d'autre but que de l'amener, aussi nu et pitoyable qu'un poulet plumé sur le transbordeur d'un élevage industriel, devant un amphithéâtre d'étudiants hilares et de laborantins ricaneurs. En plus, il crevait de faim, n'ayant eu droit en tout et pour tout depuis la veille qu'à un bouillon et de l'eau.

Au lieu de cela, l'infirmière anesthésiste lui fit des injections préanesthésiques, puis le laissa seul.

De longues minutes passèrent. Gabriel Chadenas entendait le brouhaha affairé des salles d'opération contiguës, le grincement des chariots qui venaient déverser et reprendre leur cargaison de corps, des cliquètements d'acier et le ronflement irrégulier d'un climatiseur, quelque part derrière lui. Il passa par des phases de colère et d'accablement avant de sombrer dans une torpeur humide et chaude. Il transpirait, mais lever la main pour s'essuyer les yeux et le front était au-dessus de ses forces.

— Ça va ?

Il tourna la tête avec effort. Des yeux le fixaient dans la meurtrière aménagée entre la calotte et le masque stérile :

— Je suis Gloria Lamorosso, assistante du D^r Lem. Le D^r Lem est le médecin anesthésiste.

— Enchanté, fit mécaniquement Gabriel. Il avait encore très peur, mais le mélange Phénergan-Demerol agissait, dénouant un à un ses nerfs tendus à se rompre. Au bout d'un moment, il put examiner calmement l'infirmière qui branchait les appareils. La machine était reliée aux bouteilles d'air comprimé, à celles de protoxyde d'azote et d'oxygène par des tuyaux noirs, et le tout ressemblait à une hydre au repos.

— Ce sont des électrodes, pour suivre votre rythme cardiaque, chuchota Gloria Lamorosso en relevant sa chemise, et Gabriel sentit l'air froid sur son corps nu. En rentrant le menton, il vit qu'elle lui badigeonnait la poitrine d'une gelée orange. Puis elle plaça les petites pastilles et remonta le drap.

Le D^r Lem entra. C'était un tout jeune homme aux yeux las qui perdait déjà ses cheveux, mais son air compétent rassura Gabriel.

— Je vais vous faire une intraveineuse, dit Lem, et avant que Gabriel ait pu se rendre compte de quelque chose, il sentit une brûlure à la main. Le garrot claqua en se dénouant.

— Bonne nuit, fit la voix chaude de l'infirmière. Quand vous vous réveillerez, tout sera terminé.

Le D^r Lem s'affaira devant ses manomètres, brancha le masque de caoutchouc sur le tube et s'approcha de Gabriel.

— Qui est le chirurgien ? demanda le patient.

— C'est le D^r Fasquel, mais Cutter sera là.

Lem plaça le masque de caoutchouc sur le visage de Gabriel et fixa la seringue de penthotal sur la valve de la tubulure d'intraveineuse. Les robinets chuintèrent en s'ouvrant, et Gabriel entama une longue et douce chute rythmée par le bip-bip du moniteur cardiaque.

La dernière chose qu'il vit fut le visage du D^r Lem qui s'approchait, s'approchait et grandissait jusqu'à envahir tout son champ de vision. Sans transition, il fut remplacé par le D^r Cutter : on aurait dit le masque de pierre tendu de voiles d'une idole de granite. Sous l'auvent broussailleux des sourcils poivre et sel, les yeux du patron de la dermatologie semblaient soucieux.

Puis ce fut le noir total, l'obscurité bienheureuse où se dissolut l'angoisse de Gabriel Chadenas.

Quand il revint à lui, une gigantesque machine s'était emparée de son corps. Il était emmaillotté dans les sondes, les goutte-à-goutte et les palpeurs comme une mouche dans les rets d'une araignée. Sur une chaise, Gloria Lamorosso attendait son réveil. Il la reconnut à ses yeux.

— Il y a un problème, dit Gabriel.

Ce n'était pas une question. Il SAVAIT qu'il y avait un problème.

Gloria jeta un regard désespéré autour d'elle. Il était trop tard pour quitter la chambre et aller chercher le D^r Cutter. Elle se mordit les lèvres mais ne répondit pas.

— Quel problème ? reprit Chadenas. Vous feriez mieux de me le dire tout de suite. Cutter ne sera peut-être pas là avant longtemps.

— Je vais vous montrer le problème, dit la jeune femme avec une sorte de colère rentrée.

Elle était d'une force étonnante. En moins d'une minute, elle l'avait redressé, avait tapoté ses oreillers, tiré sur le drap et arrangé ses couvertures. Quand il fut assis, il comprit ce qu'ils lui avaient fait.

Le lit était plat devant lui.

Gabriel Chadenas sentit un froid de glace descendre dans ses veines, repoussant le sang qui y battait furieusement, transformant ce

qui avait été son corps en un amas de muscles muets, aussi froids et cartonueux qu'un mannequin d'amphithéâtre. Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine, comme un moteur envahi par la boue, et un grand silence se fit dans sa tête.

— Ils ont coupé mes jambes ?

— Jusqu'à la taille.

— Jusqu'à la taille ?

— On vous a fait des extemporanées pendant l'opération. Elles ont révélé que le mal avait gagné tout le bassin. Le chirurgien a décidé de vous amputer.

— C'est pourquoi vous êtes vivant, dit le D^r Cutter.

Il avait poussé la porte de la chambre et contemplait pensivement la courbe de température.

— Fasquel a fait un remarquable travail. Désolé, mon vieux, c'était nécessaire.

Gabriel Chadenas allongea une main et saisit le drap. Gloria Lamorosso se pencha pour l'en empêcher, mais Cutter dit :

— Laissez-le, mon petit. Il en a le droit.

Quand Gabriel Chadenas vit ce qu'ils lui avaient laissé, il se mit à hurler interminablement. Son cri était le cri d'un animal égorgé au fond des bois, d'un homme éventré dans un trou d'obus et que guettent les rats, d'un rat prisonnier d'une nasse que guettent les hommes, et comme eux, pareillement, tournant vers le ciel blanc des yeux opacifiés par l'horreur. Il hurla, poussant ce cri dément hors de lui de toute la force de ses tendons, cassant une à une ses cordes vocales, avec une telle force que le sang et le sérum se mirent à bouillonner dans les sacs de plastique. Il hurlait encore quand le D^r Cutter lui fit une piqûre de penthotal. Il hurlait toujours en dormant, et quand il cessa enfin de hurler, tous les malades de l'hôpital se mirent à crier et à sangloter.

Bien plus tard, quand il eut trouvé la force de se passer de neuroleptiques, Gabriel Chadenas se fit expliquer son opération. Elle avait duré huit heures, et Cutter était content des résultats : la cicatrisation était en bonne voie et le transit avait repris dans le mètre d'intestin qu'on avait pu lui laisser. Bien sûr, Gabriel Chadenas ne pouvait plus absorber de nourritures liquides, mais ça n'avait guère d'importance puisqu'il n'avait plus que la moitié de son estomac. Le mal avait corrompu ses jambes, son bassin, le bas de sa moelle épinière et son système génito-urinaire. Le laboratoire d'analyses finissait d'étudier les prélèvements.

Depuis huit jours, Gabriel Chadenas vivait dans un état comateux qui affectait sa sensibilité mais n'avait en rien entamé ses facultés de raisonnement. Il écouta attentivement les explications de Cutter, et il

posa la seule question que celui-ci redoutait vraiment :

— Et qu'est-ce que c'était ?

— Les prélèvements...

— Sont en cours d'étude, je sais. Mais vous m'avez coupé en deux sur la foi des premiers résultats. Vous en avez donc une petite idée.

Et parce que Chadenas n'avait plus peur de Cutter et de l'hôpital, il martela :

— Accouchez, mon vieux. Je veux savoir. Qu'est-ce que c'est ? Un nouveau cancer ?

Cutter se leva et alla s'adosser à la fenêtre. Il avait de l'estime pour son patient, et il avait besoin de lui.

— Vous me jurez de garder ça pour vous, Chadenas ?

— Pourquoi ? C'est tellement honteux ?

— Ça n'a rien de honteux, mais c'est une maladie terrible, qu'il faut taire au public jusqu'à ce que nous ayons trouvé le moyen de la prévenir.

— Il me semble que c'est fait, non ?

— Non. Pour le moment, nous l'éliminons, avec les parties atteintes. Elles... elles passent à l'incinérateur.

Gabriel Chadenas devint gris. Ce n'est guère facile d'apprendre que la moitié de votre corps a été brûlée en votre absence.

— Vous avez ma parole. Heureusement que vous m'avez laissé ma langue.

Cutter sourit tristement :

— Le virus aurait pu vous attaquer par là. Eh bien, voici : c'est le mal d'Ivry. Nous ne connaissons que quatre cas dans le monde. C'est une nouvelle maladie.

— Une nouvelle maladie ?

— Elle vient du cosmos.

— Je ne comprends pas.

Cutter s'assit au bord du lit, posa sa main machinalement là où auraient dû se trouver les jambes de Chadenas et la retira vivement :

— Il y a quatre ans, les Américains ont expédié une sonde spatiale vers Pluton, aller et retour, et ils ont eu la fâcheuse idée de la récupérer avec une navette spatiale. Les trois hommes d'équipage sont morts dix minutes après, et l'on a fait rentrer la navette en pilotage automatique. Vous êtes philatéliste, Chadenas ?

— Oui. Mais je ne vois pas le rapport.

— J'y viens. Comme pour beaucoup d'expéditions spatiales, les cosmonautes avaient emporté des timbres spécialement frappés à cette occasion. La NASA les vend au retour de la mission, ils atteignent des prix astronomiques. Ha ha ha !... Bien... (Cutter examina ses ongles avec attention.) Naturellement, la navette spatiale a été mise en

quarantaine. Mais quand on a vu ce qu'il restait des astronautes, on l'a démontée entièrement, et on a brûlé tout. On ne l'a pas dit, mais c'est ce qu'on a fait. Une navette de deux millions de dollars, la sonde qui en valait trois cent mille, et les coûts afférents au lancement, bon, les Américains ont brûlé pour trois millions de dollars de matériel. Mais ils ont oublié un timbre à cinquante cents.

— Je ne comprends pas, redit Gabriel Chadenas. Mais c'était comme s'il avait lu une lettre à l'envers, en reconnaissant quelques mots au passage : brûler, par exemple. Brûler était revenu plusieurs fois dans la bouche du D^r Cutter.

— La seule chose qui ait échappé à la... décontamination, c'est un des timbres commémoratifs dont je vous ai parlé. Un joli timbre représentant la navette spatiale, en blanc sur fond bleu, et l'insigne de la NASA en haut à gauche. En bas à droite, il y avait le prix, cinquante cents, et il était oblitéré. C'était tout l'intérêt de l'expédition, Chadenas : un timbre revêtu de sa flamme vaut plus cher. C'est ce qu'a dû penser un des mécaniciens de cap Kennedy. Il l'a gardé pour lui.

— J'ai vu ce timbre, dit Chadenas. C'était devenu soudain évident, ça crevait les yeux : il avait vu ce timbre. Et il l'avait touché.

— Au marché aux timbres du rond-point des Champs-Élysées, dit Cutter, comme si ça allait de soi. Le mécanicien l'a envoyé au correspondant français de son fils, à Livry-Gargan, et le gamin est venu le vendre avec son père. La quatrième personne qui a été atteinte par le virus d'Ivry était votre marchand de timbres, M. Boulou.

— Le père Boulou..., murmura Gabriel Chadenas. Bien sûr. L'Américain, le gosse, son père, le marchand, et moi. Mais je ne l'ai pas acheté, Cutter ! Boulou en voulait cent mille francs, vous vous rendez compte ?

— Il y aurait eu des centaines de cas si les limiers de l'O.M.S. n'étaient pas arrivés juste après vous. Ils ont embarqué le marchand et le timbre.

— Je m'en souviens, maintenant, dit lentement Gabriel Chadenas. C'était à l'ouverture, tôt le matin... Je l'ai aidé à ouvrir son stand. Le timbre était dans une enveloppe en cellophane... Oh ! merde !

— On vous a sauvé, dit Cutter. Les quatre autres sont morts, mais on vous a sauvé.

Il n'avait pas dit : on a tué le virus, pensa plus tard Gabriel Chadenas.

On fut très gentil avec Gabriel Chadenas. Ce fut comme si l'humanité s'était soudain rendu compte qu'il existait, et il ne se passait pas une heure sans que quelqu'un entre dans sa chambre et lui demande si ça allait, s'il avait besoin de quelque chose ou si quelque

chose lui ferait plaisir. Un jour, il s'enhardit et répondit à Gloria Lamorosso :

— Oui. Toucher vos seins.

Elle était penchée sur lui et tendait ses draps. Elle dit simplement :

— Touchez.

Il glissa sa main sous la blouse de nylon et les seins étaient là, lourdes outres fraîches gonflées de promesse, oscillant doucement dans le vide. Bien sûr, ça ne lui fit rien. Il n'avait plus de baromètre au bas du ventre pour lui confirmer la montée de son désir. Il n'avait plus d'autre désir que des idées dans la tête, mais ce qu'il avait vaguement soupçonné était vrai : cela suffisait.

Fort heureusement, il avait souscrit de bonnes assurances, et sa femme était tranquille de ce côté-là. Il la poussa néanmoins à prendre un emploi, plus pour l'occuper que par nécessité réelle. La bonne surprise vint des enfants : ils se comportèrent exactement comme si leur père relevait d'une opération, certes sérieuse, mais qui ne serait plus qu'un mauvais souvenir dès qu'il sortirait de l'hôpital. Mais il ne pesait plus que la moitié de son poids, et jamais plus il ne mettrait de pantalon, se disait Gabriel avec désespoir quand les gamins étaient repartis. Quelle horreur m'est-il donc arrivé ? Là-dessus entraient le D^r Cutter, ou le chirurgien Fasquel, ou quelqu'un des innombrables patrons de l'hôpital Nord. Tous, ils semblaient s'être donné le mot pour ne pas le laisser seul plus de dix minutes.

C'est le D^r Fallet – appelez-moi Léo, Gabriel – médecin-chef de la chirurgie thoracique, qui découvrit la tache sur le flanc droit, entre la quatrième et cinquième côte, à l'aplomb du téton. Il appela Fasquel et Cutter, mais quand ils arrivèrent dans la chambre, Gabriel Chadenas avait déjà compris et grelottait avec la violence d'un réveille-matin.

Ils l'opérèrent le jour même. Cette fois-ci, Gabriel Chadenas ne retrouva pas sa chambre individuelle au troisième étage de l'hôpital Nord, mais on le posa (on *le posa* ?) sur un lit dans un bloc stérile, au premier sous-sol, domaine du D^r Doux. Il reprit connaissance le lendemain matin vers 8 heures et rencontra le regard de Lem, responsable de l'anesthésie et de la réanimation. Le regard de Lem s'éclaira, et Gabriel entendit une voix chaude qui disait :

— Vous avez très bien supporté le choc opératoire.

Gloria Lamorosso était là, le visage bouffi de larmes et les cils collés. On ne la faisait plus à Chadenas, et il dit tout de suite :

— Qu'est-ce qu'ils m'ont coupé, Gloria ?

La pièce était posée sur une de ses faces, et les quatre hommes en blouse blanche, ainsi que l'infirmière, étaient à l'horizontale. Il n'arrivait pas à se redresser. Ses nerfs engourdis pulsaient dans le vide des flux électriques inutiles. Posée sur l'oreiller, devant lui, il vit une

main. Sa main. Bouge, ordonna-t-il. Elle bougea. Au moins, ils ne lui avaient pas pris ça.

— Nous... je veux dire, le chirurgien, a prélevé toutes les parties malades. Il vous reste ce bras, et... euh, un poumon, le cœur... la tête (sa voix n'était plus qu'un murmure). Vous respirez et vous pensez, Gabriel, le virus a été battu...

Elle se tut et de grosses larmes noires (le rimmel) apparurent au coin de ses beaux yeux bleus. Une blouse blanche avançait. C'était Cutter.

— Nous avons incisé suivant une ligne médiano-pulmonaire, mais en ménageant l'attache du bras gauche. Vous n'avez plus qu'une demi-capacité respiratoire, mais elle est bien suffisante, car votre organisme est moins gourmand d'oxygène. Votre cœur aura également moins de travail, et il bat moins vite. Vous êtes parti pour vivre cent ans, mon vieux, acheva-t-il avec un gros rire.

— Relevez-moi, chuchota Gabriel. Relevez-moi, bon Dieu !

Ils échangèrent des regards gênés, puis l'un d'eux se pencha et le saisit à bras-le-corps. Il cala Chadenas entre deux oreillers, comme une potiche entre deux sacs de sciure, et se recula promptement. Le drap retomba mollement, et Gabriel Chadenas vit ce qu'ils lui avaient laissé.

Il ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit. Et pourtant, les quatre médecins, l'infirmière et des dizaines de personnes dans l'hôpital Nord portèrent leurs mains à leurs oreilles et se mirent à grimacer.

— Cutter ? Davidson. Alors ?

— On l'a opéré de nouveau il y a trois jours. Le virus était toujours là, sur le côté droit.

— Oh ! God ! Vous lui avez tout enlevé ?

— Tout le côté. Il y avait des excroissances jusque dans la plèvre, le foie était contaminé, et le poumon... C'est affolant, Bill, affolant. Je n'ai jamais vu ça.

— Vous avez pris les mesures d'urgence ?

— Le malade est isolé dans un bloc septique, au premier sous-sol ; isolation absolue. Il n'y a que l'infirmière et moi qui l'approchons, maintenant. Et nos chirurgiens, bien sûr. Nous utilisons vos combinaisons N.B.C. du dernier modèle. Zernrisky et Kilroy sont arrivés hier soir avec une équipe du C.D.C., mais que voulez-vous qu'ils fassent de plus ?

— Rien, évidemment. Cutter, il ne faut pas que cette histoire se propage.

— Mais oui. Ne vous inquiétez pas : on les fait passer pour des forestiers congolais atteints de la fièvre Ebola. Et vous, à Atlanta ?

— Rien. Nos cultures sur tissu ont atteint le stade de développement maximal. Ça ressemble à des monstres. Ils résistent à des doses d'antibiotiques effarantes. On va les brûler.

— Pas d'espoir ?

— Le seul espoir, c'est que le dernier malade disparaisse, Cutter. Qu'il soit réduit en poussière. Je ne vois pas d'autre solution. De toute manière, nous n'irons plus jamais vers Pluton. Et, euh, Cutter...

— Oui ?

— Nous avons pris des accords avec le gouvernement de votre pays. La famille de Chadenas est sous surveillance renforcée. Ça durera toute leur vie.

— Et les familles, de votre côté, elles ne se doutent de rien ?

— De rien. On les a inondées de pognon. Ça nous coûte un maximum, cette histoire.

— Et nous donc ! L'hôpital Nord a demandé une subvention au ministère de la Santé. Chadenas immobilise à lui tout seul un foie artificiel, une aide-respiratoire, un moniteur cardiaque et un scanner.

— Comment va-t-il ?

— Je crains d'être obligé de recommencer. Il a un point sur la poitrine.

— Bullshit !

— On lui laissera sa tête. C'est un type bien, Bill.

— Pas de pitié, Louis. Ne laissez pas une chance au virus d'Ivry.

Il y eut un long silence peuplé de crépitements et d'ondes porteuses errantes. Et la voix lointaine de Bill Davidson, épidémiologiste au *Center for Disease Control* d'Atlanta, murmura :

— Nous prions pour lui.

Cutter s'assit au chevet de Gabriel Chadenas. Gabriel Chadenas n'était plus qu'un demi-buste portant la tête droite, une tête amaigrie, d'une étonnante beauté. La souffrance et la fréquentation quotidienne de la folie avaient gommé tout un long passé de bœuf en daube, de cafés arrosés, de coups de soleil et de lotions après-rasage. Au fond des orbites les yeux semblaient des clous noirs, obstinément fixés sur la signature lumineuse du moniteur cardiaque. Le bras restant était posé sur les draps blancs.

La bouche aux lèvres pâles remua, et Chadenas dit :

— Eh bien, toubib ?

— « Il » est revenu, mon vieux.

— Je m'en doutais, toubib. Où est-il ?

— La poitrine. (La langue de Cutter était devenue une valise de carton bouilli. Il déglutit avec difficulté.)

— Vous ne pourrez pas me laisser mon bras, cette fois-ci, dit Chadenas avec un calme effrayant. Il grimaça, puis son bras quitta le

drap et se leva lentement, amenant la main devant son visage. Et si vous l'y laissiez ?

— Je ne peux pas, mon vieux, dit Cutter avec lassitude. Il vous envahirait en moins de deux jours.

— Et alors ? Plutôt crever de cette façon, non ?

Comme Cutter ne répondait pas, Chadenas eut un petit croassement :

— Vous vous en foutez, n'est-ce pas ? Ce n'est pas pour cela que vous voulez m'opérer. C'est pour voir où Ivry va s'arrêter...

Il acheva d'un ton uni :

— Vous êtes tous les mêmes, vous autres les bien portants.

Ce fut Cutter lui-même qui procéda à la décapitation de Gabriel Chadenas. La seule chose qui lui permit de ne pas basculer dans la folie fut qu'à l'inverse du bourreau, il ne le faisait pas pour infliger la mort, mais pour rendre la vie. Ce combat, expliqua-t-il à Chadenas, dépassait leurs personnes, et l'atrocité des mesures qu'il était amené à prendre était justifiée par la barbarie de l'agresseur. L'Humanité était avec eux, contre le virus extra-terrestre. Je voudrais un verre de mirabelle, demanda Chadenas.

On le lui donna, puis on l'endormit. L'opération dura huit heures. Elle fut longue mais relativement aisée. Depuis plusieurs semaines, des laboratoires américains préparaient la prothèse dont Gabriel Chadenas aurait désormais besoin.

Cutter sectionna la colonne vertébrale entre la quatrième et la cinquième vertèbre, et il cautérisa la moelle épinière au laser. Puis il coupa les muscles du cou, ligatura les artères et les veines en établissant un circuit court, branché sur du goutte-à-goutte. Il raccorda la trachée artère à un respirateur artificiel miniature logé dans le socle de la prothèse américaine. Celle-ci avait la forme d'un tronc de colonne haut de neuf centimètres, en bakélite noire. Elle contenait, outre le respirateur, une pompe cardiaque branchée sur une pile Wonder, un humidificateur, des analyseurs d'air, des arrivées d'eau et d'électricité et un petit haut-parleur Hitachi incorporé. Pendant que Cutter branchait le cœur artificiel sur le circuit sanguin de Chadenas, son assistant posa les électrodes de contrôle sur les tempes et les jugulaires. Puis la tête fut installée sur son socle et cousue solidement avec du catgut passé dans les trous minuscules percés tout autour de la couronne. L'œsophage, ne servant plus à rien, recevait l'axe du socle, indispensable à la bonne tenue de la tête.

Quand tout cela fut fait, les deux médecins américains entrèrent dans le bloc stérile, portant une caisse de bois d'où ils retirèrent un globe de verre, en tout point semblable à un bocal à poissons rouges. L'épaisseur de l'opercule recevait un pas de vis autobloquant, avec des

filtres biologiques et des senseurs. L'ensemble tête-socle fut délicatement introduit dans la bulle stérile, vissé solidement, et l'on administra au malade les produits destinés à combattre l'anesthésie.

Le reste du corps – demi-poitrine, épaule, bras – fut catapulté vers la bouche rugissante de l'incinérateur.

Cutter, son assistant, Gloria Lamorosso, Zernriski et Kilroy passèrent en salle de décontamination et arrachèrent leurs masques et leurs combinaisons N.B.C. Les gants, aussi, furent jetés dans l'incinérateur, ainsi que les pantoufles, les compresses, les pansements, les draps qui avaient délimité le champ opératoire, et jusqu'aux enveloppes stériles des scalpels et des écarteurs. Les chirurgiens et l'infirmière se ruèrent sous la douche désinfectante, puis sous le faisceau de micro ondes, et chacun se coupa les ongles des pieds et des mains, se rasa la tête, les aisselles et les poils pubiens et se frotta longuement avec une brosse dure et du savon noir. Certains même allèrent jusqu'à s'introduire un doigt enduit d'un antiseptique très puissant dans l'anus. La vision de la tête aux yeux clos dans sa bulle de verre les obsédait tous. Jamais, jamais ils n'auraient le courage d'endurer ce qu'ils venaient de faire subir à Gabriel Chadenas.

Un peu plus tard, la tête ouvrit les yeux et pleura.

On dit à sa femme et à ses enfants que Gabriel Chadenas était mort du choc opératoire.

On vint du monde entier pour la voir. La tête trônait dans la chambre d'isolement, posée sur un chariot, tournée vers le soleil qu'une caméra vidéo filmait en continu, à la surface du sol, et retransmettait à un écran mural. Ç'avait été la seule exigence du malade. La nuit, on magnétoscopait la bande.

On pouvait lui parler, et elle pouvait répondre, mais Chadenas ne parlait qu'à Cutter et à l'infirmière. Il parlait avec une courtoisie extrême, lentement, de tout et de rien, sans quitter l'écran des yeux. Mais la nuit, quand il ne restait que l'infirmière, alors la tête tournait lentement sur elle-même, la bouche s'ouvrait toute grande et Gabriel Chadenas se tenait des discours d'une obscénité et d'une violence incommensurables. Gloria Lamorosso, recroquevillée sur son lit de camp dans la pièce à côté, se bouchait les oreilles avec les mains pour ne pas l'entendre.

Tous les jours, Cutter descendait de son service, dévissait le socle et lavait la tête. Il l'essuyait doucement, frottait les dents et nettoyait les oreilles, et il en profitait pour faire des prélèvements discrets sur des lamelles de verre. Il installait le goutte-à-goutte qui nourrissait les chairs racornies, tendues sur les os du visage comme une peau de tambour sur un rince-bouteilles. Quand Cutter pensa que Chadenas s'était habitué à sa nouvelle condition, il prit l'avion pour Pasadena,

laissant le malade à Gloria Lamorosso.

Après quinze jours passés aux États-Unis dans un symposium consacré au virus d'Ivry, Cutter atterrit à l'aéroport vers une heure du matin. Il était resté en contact téléphonique avec son infirmière, mais il brûlait de revoir Chadenas, Chadenas qui lui avait apporté une gloire soudaine, et les avantages s'y rapportant. Il prit un taxi et se fit déposer au portail de l'immense cube frappé des quatre croix vermeilles. Quinze minutes plus tard, après avoir bavardé avec l'interne de garde (on cherchait partout un certain Debronkaert), il enfilait le long couloir obscur du troisième sous-sol, ouvrant et refermant derrière lui des portes à combinaison au moyen de son passe spécial. Le tapis de caoutchouc étouffant le bruit de ses pas, il poussa le double vantail du bloc stérile, passa dans la pièce de veille et se pencha sur la vitre épaisse qui le séparait de la chambre d'isolation maximale.

Ce qu'il vit le laissa pantois.

Gloria Lamorosso tenait la bulle contre sa poitrine. Elle avait ouvert sa blouse et ses seins s'écrasaient doucement contre le verre. De l'autre côté, la tête pressait sa joue contre la chaleur diffusée par la chair féminine. Les yeux clos, les dents découvertes par un léger rictus, tout disait sa félicité.

Quand Cutter entra dans la chambre, Gloria Lamorosso devint pivoine. Elle posa la tête sur le chariot et referma promptement les pans de sa blouse. Cutter ne pouvait détacher ses yeux du tissu tendu par les globes orgueilleux. Il se racla la gorge et sourit avec difficulté :

— Il dort ?

— Oui. (Ils chuchotaient l'un et l'autre.) Il n'y a que comme ça que j'arrive à l'endormir, dit la jeune femme.

— Depuis longtemps ?

Elle soutint son regard :

— Depuis une heure.

Cutter se baissa et regarda le visage décharné sur lequel le repos étendait une ombre immatérielle, très douce.

— C'est bien. Suivez-moi, voulez-vous.

Gloria se leva et passa dans la pièce à côté. Elle n'avait pas plus tôt refermé la porte que le médecin ouvrait sauvagement sa blouse de nylon et s'emparait de ses seins. Elle se défendit mollement :

— Docteur, qu'est-ce que...

— Si tu les lui montres, tu peux bien me les montrer, à moi... jeta Cutter en haletant.

— Ça ne regarde que moi. Je vous en prie, lâchez-moi...

Mais Cutter pétrissait les globes de chair avec fureur, effleurant et griffant, enfonçant ses doigts dans la pâte élastique pour effacer d'une

caresse torturante la douleur délicieuse un instant dispensée. Son trouble et son avidité étaient tels qu'ils se déversaient dans l'esprit en déroute de l'infirmière à la manière d'un torrent. Elle le laissa prendre ses poignets dans une seule de ses grandes mains, abandonna sa bouche, gémit quand il arracha le slip arachnéen. Cutter sut qu'il avait gagné. Il se libéra d'un geste brusque, tâtonna un instant, et allait s'enfoncer dans le compas moite dont Gloria lui livrait l'ouverture, quand un bruit sourd les figea sur place.

Puis il y eut un autre bruit, *un bruit de balle de bowling*, et un choc. Une voix plaintive s'éleva de l'autre côté de la porte :

— Ouvrez-moi, docteur.

Gloria et Cutter échangèrent un regard horrifié. *Chadenas* ? La jeune femme se baissa et ramassa son slip. Elle tremblait tellement que Cutter dut l'aider à reboutonner sa blouse. Cela fait, il se rajusta. La voix plaintive répétait toujours.

— Ouvrez-moi, ouvrez-moi...

Cutter allait pour pousser la porte quand l'infirmière le devança, et une boule argentée passa entre eux comme un éclair, alla heurter un fauteuil et rebondit avant de s'immobiliser. La tête terrible était légèrement de guingois. Elle les regardait, et son absence d'expression était effroyable.

— Je vous prie de m'excuser, dit Gabriel Chadenas d'une voix sarcastique. Je vous dérange...

— Pas... pas du tout, balbutia Gloria Lamorosso.

— Vous arrivez à vous déplacer ? demanda Cutter, foudroyé de surprise.

— Je roule, dit Chadenas.

— Mais comment ?

— Comme ça.

Et Chadenas se remit à rouler. Une légère torsion de la nuque suffisait à déplacer le centre de gravité de la bulle.

— Arrêtez ! supplia l'infirmière.

Elle courut après la tête, la ramassa, et la serra contre elle comme si Cutter allait la lui arracher.

— Arrêtez, vous vous faites mal.

La tête était à l'envers et pendait dans le vide, l'air toujours aussi sarcastique :

— Vous voyez, docteur, j'ai gardé toute ma séduction. Alors, vous voilà revenu... Qu'avez-vous appris à Pasadena, docteur ?

— Rien, balbutia Cutter. Le... le virus est... inattaquable.

— Il est immortel, dit Chadenas.

Cutter suivit la direction de ses yeux. Ce que lui montrait la tête, c'était une tache minuscule sur la pommette gauche.

Ils l'opérèrent le lendemain soir. Ils lui laissèrent les yeux, mais ils enlevèrent tout ce qu'il avait dessous : les deux pommettes, le nez, la bouche, les oreilles, les mâchoires. La voix. Ils lui enlevèrent la voix. Chadenas devint sourd et muet.

Mais il voyait encore. Il les regardait, et c'était terrible. On l'avait posé sur un socle semblable au précédent, mais plus simple. Ce n'était plus qu'une calotte crânienne creusée de deux orbites où vivaient des volcans froids. Les yeux vous suivaient où que vous alliez, raconta Cutter aux Américains.

— On a brûlé nos souches, dirent les Américains d'Atlanta. On vous envoie les photos, si jamais il vous venait l'idée d'avoir pitié de lui.

Primosis Naevus avait dit Cutter, trois mois plus tôt. Le chapeau de tôle sur la tête.

À la rentrée, Cutter confia son service à Bouffanay et ne se consacra plus qu'à Gabriel Chadenas. Gloria Lamorosso devint son assistante et le suivit au premier sous-sol, où le D^r Doux se vit proprement éjecté de son service. Entre eux et le crâne, de curieuses relations ne tardèrent pas à se nouer. Ils lui parlaient en écrivant sur des bouts de papier, et le crâne disait oui ou disait non en ouvrant ou en fermant les paupières. Il y avait de l'amour entre eux, de la compassion, de la pitié et de la haine. Dans le monde scientifique, on parlait à mi-mot du « cas Cutter », et Cutter n'en était pas peu fier.

Gloria endormait toujours Chadenas en le berçant contre elle, mais elle se laissait prendre par Cutter sur la paillasse du laboratoire. Tandis qu'elle grinçait des dents sous les coups de boutoir du soc masculin, il lui arrivait de croiser le regard impavide du crâne posé sur son socle, de l'autre côté de la vitre. Il était réveillé et regardait ces animaux rose et blanc qui se contorsionnaient dans la pénombre étouffante, à des jeux dont la signification s'estompait dans sa mémoire. Que se passait-il derrière le regard délavé de Gabriel Chadenas, quelles émotions inimaginables, quelle paix ou quelles souffrances sans limites ? Quand Gloria jouissait, le crâne clignait de l'œil. Elle finit par s'apercevoir qu'elle jouissait *quand* il clignait de l'œil. Elle n'en dit rien à Cutter.

Le crâne circulait librement dans le bloc, roulant sur lui-même comme ces boules pour touristes : quand on les retourne, on voit la neige tomber sur la tour Eiffel. Le jour où arrivèrent les photos de la souche américaine, Cutter les lui montra tout naturellement.

Gabriel Chadenas vit ce qu'il serait devenu si Cutter ne l'avait pas découpé morceau par morceau, implacablement. Cutter avait épinglé les photos 24 × 30 le long de la plinthe et le crâne alla de l'une à l'autre pendant de longs instants, s'attardant devant chacune, revenant

à la précédente avec une curiosité scrupuleuse, presque détachée. Gloria Lamorosso et Cutter, allongés sur le parquet, avaient du mal à cacher leur répulsion.

En trois mois, le prélèvement effectué sur le premier malade contaminé par le virus d'Ivry était devenu une chose d'une trentaine de tonnes, hallucinante de laideur. Deux membres cartonneux, repliés tant bien que mal, encadraient un corps taillé dans ce qui semblait être une sorte de pierre ponce, grisâtre, hérissée de pustules et d'écailles. Deux grosses protubérances opaques figuraient les yeux, mais la créature n'avait sans doute pas d'yeux. Elle se servait essentiellement d'antennes immenses, couvertes de poils fins. Elle se nourrissait de tout, avec une furieuse voracité, et à chaque nouvelle injection d'antibiotiques semblait mourir pour renaître le lendemain, plus énorme encore, griffue, obscène.

— Ça ressemble à...

Gloria Lamorosso ne trouvait pas ses mots. Dire que *cela* vivait au fin fond du système solaire, dans les immensités glacées !

— À une sauterelle, dit Cutter.

— Peut-être.

Pour la détruire, les Américains avaient dû construire de toute pièce un gigantesque crématorium qui englobait jusqu'au laboratoire dans lequel on l'avait placé.

À la longue, le crâne de Gabriel Chadenas se désintéressa des photos. Quand Cutter lui apprit qu'il avait une tache grande comme une pièce de deux francs sur la tempe gauche, les paupières s'abaissèrent en signe d'acquiescement.

— Oui, tuez-moi ça.

Quand Menjou, Berthelot, Sorin, Jorgenssen et les autres firent sauter la porte du bloc septique, ils trouvèrent Cutter et son infirmière assis de part et d'autre de la paillasse du laboratoire, vêtu l'un et l'autre de blouses propres, de chaussons immaculés et de calottes bien repassées. Leurs cheveux avaient un peu repoussé, leur restituant une apparence humaine. Le bloc dans son entier avait été récuré, lavé, balayé, les carreaux de céramique brillaient, l'acier des instruments étincelait, l'incinérateur ronflait en digérant les ultimes reliefs de la caverne. Rien n'évoquait l'ancre sauvage et plein de débris qu'avait été l'habitat du couple pendant trois mois.

— Où est-il ? demanda Menjou.

— Là, fit Cutter.

Il montrait une minuscule éprouvette posée sur la paillasse, entre Gloria Lamorosso et lui. Dedans, il y avait un petit cube de matière grisâtre, grand comme une tête d'épingle. Il flottait dans une solution de plasma.

— Ça ? murmura Berthelot. C'est tout ce qui reste de lui ?

— Seize opérations, expliqua Cutter d'une voix lasse. En deux, puis en deux, en deux encore, toujours en deux, seize fois, et la dernière fois, il ne restait que le crâne et les yeux.

— Mon dieu, chuchota le directeur de l'hôpital Nord. Mais c'est affreux.

Cutter tourna vers lui sa tête amaigrie aux yeux de lémurien pensif :

— Affreux ?... je n'y avais pas pensé. Il le fallait, voilà tout.

— Et il est toujours là ? demanda Philippe Meurseau.

— Il est toujours là. Il a toujours été là. Tu sais, c'est comme ces soleils qui ont un jumeau, très loin. Un soleil noir, invisible. Le virus a toujours eu un jumeau, inscrit en creux dans la matière saine. C'est comme ça que je vais l'avoir.

Les médecins échangèrent des regards sceptiques. Pauvre Cutter, le travail lui avait tapé sur le cerveau. Il en avait fait une affaire personnelle, et voilà ce qui arrivait...

— ... Ce putain de virus a bien une taille, continua Cutter d'une voix si basse qu'ils durent se pencher pour l'entendre. C'est ma méthode : trouver sa taille en lui donnant de moins en moins à bouffer. Réduire sa proie aux dimensions du virus. Un dixième de millimètre, un centième, qu'importe, le microscope électronique me le trouvera.

— Mais tu n'avais pas besoin de tout cela, objecta Sorin d'une voix désagréable. Il te suffisait de détruire ton malade.

Voyant que tout le monde le dévisageait, il grimaça un sourire confus :

— Évidemment... Évidemment, tu as tenté de sauver Chadenas. Je n'y avais pas pensé.

— Il n'y avait pas pensé, souligna Lionel March d'une voix unie.

Cutter saisit la minuscule éprouvette et l'éleva jusqu'à ses yeux :

— Je n'ai pas dit mon dernier mot, messieurs. J'irai jusqu'au bout. La matière est faite d'atomes, non ? J'irai jusqu'à l'atome d'hydrogène s'il le faut. Si le virus est encore là, je casserai cet atome. Je garderai le proton s'il est dans le neutron, je garderai le neutron s'il est dans le proton. S'il passe dans l'un ou dans l'autre, alors j'irai jusqu'à l'inframatière. J'IRAI JUSQU'AU QUARK, MESSIEURS ! Il y a bien un moment où cette foutue saloperie sera plus grande que ce qui reste de notre malheureux ami. Les Américains ne l'ont pas trouvé parce que le virus est plus petit que la plus petite des molécules, mais moi je le trouverai. Il sera nu, exposé, et là... (Cutter fit craquer l'ongle de son pouce contre l'ongle de son index) CRRAC ! Un dernier coup de laser. Je mettrai fin aux jours de cet assassin.

— Mais il ne restera rien de Chadenas, murmura quelqu'un dans

l'assistance.

— Qu'il en reste un quark, un millièmme de quark, n'importe quoi, et j'aurai gagné, reprit Cutter avec fièvre. L'âme n'est pas un fruit qu'on met dans le bocal, elle est l'arôme des corps, un concentré de vie, et il lui suffit de rien pour être. Si j'arrive à sauver un peu de la matière de Gabriel Chadenas, alors je sauverai son âme. J'en suis persuadé.

— Au point où on en est..., murmura Menjou.

— Ça vaut le coup d'essayer, dit un autre.

Et c'est ainsi que Gabriel Chadenas rencontra son ennemi intime, le virus d'outre-espace qui l'avait choisi entre cinq milliards d'hommes, lui et pas un autre, pour lui faire subir le plus inimaginable des calvaires.

Ce fut la rencontre la plus étrange de toute l'histoire de la Vie, que celle d'un homme réduit à l'état de rien et d'un agresseur pathogène qui avait résisté à tout. Quand cela se produisit, Gabriel Chadenas n'était plus l'homme d'une quarantaine d'années nanti d'une petite famille et d'un destin médiocre qui s'était présenté un matin de printemps à l'hôpital Nord. Il n'était plus que la plus petite partie d'un corps vivant, ou peu s'en faut.

À vrai dire, on peut penser – Cutter pense cela – qu'il n'avait plus d'existence réelle. Il était l'ombre portée d'un atome sur une ligne d'horizon incroyablement lointaine, quelque chose comme ça. Il était une âme, et à ce titre, il était partout et nulle part. Disons pour la commodité de l'exposé qu'il était là, quelque part dans le champ exploratoire du microscope électronique, grain de sable dans une immensité blanche traversée de photons, quand le trait du laser le coupa une fois de plus en deux.

Il y eut une partie saine – Gabriel Chadenas – et une partie malade.

Et cette partie malade ne devait plus rien à Gabriel Chadenas. Elle était le virus d'Ivry, quelque chose d'étranger.

Le virus et Gabriel Chadenas se regardèrent avec attention. Ils n'avaient pas d'émotions, ni l'un ni l'autre. Le virus savait que le prochain coup de laser était pour lui, et que le dieu immense aux yeux de lémurien pensif avait fini par le coincer. Mais pour les choses immensément petites, le temps s'étire immensément. Ils eurent le temps de se regarder, oui, encore que le virus n'eût plus rien à apprendre de celui qu'il avait phagocyté si longtemps. Aussi, en tant qu'homme et futur malade, vous intéressera-t-il de connaître quelle fut la réaction de Gabriel Chadenas.

La surprise. Le virus d'Ivry ressemblait à un criquet vêtu d'un gilet en velours jaune serin, cravate à ganse, chaîne de montre et petite culotte s'arrêtant à mi-mollets, avec deux gros boutons de cuivre sur les reins. Un chapeau haut de forme en drap violet trônait sur son

crâne rond, et il avait un petit bec très expressif.

Et naturellement, il était minuscule, un quark, lui aussi. Cutter le vit quelques secondes dans le champ de ses binoculaires, mais il refusa de croire ce qu'il voyait et il appuya sur la mise à feu du laser. Ainsi mourut le criquet de Pluton, le virus le plus effroyable que la Terre ait jamais eu à combattre.

Quand Cutter abandonna l'opercule mouillé de sueur du microscope électronique, il était pâle et tremblait.

Gloria Lamorosso lui essuya tendrement le front avec sa petite culotte de soie bleu marine.

6.

L'homme qui fut soigné par un extraterrestre

Intermède

Le décor représente le parking de l'hôpital Nord. À l'arrière-plan, le cube frappé des croix vermeilles qui brillent dans le crépuscule. Lampadaires, arbres étiés, voitures alignées.

Une vieille Citroën traction avant II CV entre par la droite de la scène, moteur coupé, et vient se garer le long de la berme, à l'emplacement réservé aux médecins. Un homme en sort. C'est moi, l'un des deux auteurs d'*Hôpital Nord*, chez Denoël. Je viens à l'hôpital pour une raison qui ne regarde que moi. Être malade me met toujours de mauvaise humeur.

L'auteur (à part) : Emplacement réservé au D^r Chic. Je n'ai jamais pu supporter les privilèges. Le premier qui me fait une réflexion, je lui raye les dents avec ma portière ! (Il ferme la porte de sa voiture à clé.) Pas vrai, mon bolide ? Sois sage, je reviens dans une heure...

Arrive une autre voiture, qui freine en silence et s'arrête derrière la Traction. C'est une voiture énorme, pleine de clignotants, montée sur trois boules de caoutchouc. Il en sort un homme vêtu d'un imperméable de caoutchouc noir très long, de gants et de bottes elles aussi en caoutchouc noir. On ne le voit que de dos tandis qu'il ferme sa portière à clef.

L'auteur : Tiens ! Serait-ce le D^r Chic ? Et comment vais-je sortir, moi ? (Il hausse le ton.) Dis donc, toubib, faudrait voir à me laisser de la place, hein !

Le deuxième homme se retourne. Son visage est entièrement masqué par une trompe de caoutchouc noir qui va en s'évasant à la manière d'un cornet de gramophone et cache toute la tête.

L'autre : Vous m'avez parlé, monsieur ?

L'auteur, à part : Bon sang, quelle drôle d'allure ! Et cette voix ? Qu'est-ce que c'est ? Une nouvelle tenue pour opérer les malades

contagieux ?

L'autre : Si vous voulez, monsieur.

L'auteur, agressif : Je n'en ai pas pour longtemps, moi. Allez vous garer ailleurs, vous prendrez ma place quand je serai parti.

L'autre : Je n'en ai pas pour longtemps non plus. Vous venez pour vous faire soigner ?

L'auteur : Si c'était pour acheter des balles de ping-pong, j'aurais plus vite fait d'aller dans un supermarché, non ?

L'autre : Naturellement. Vous me semblez pressé, je peux vous faire gagner du temps. De quoi souffrez-vous ?

L'auteur, soupçonneux : Vous êtes le D^r Chic ?

L'autre : Non. Mon nom est GRZBOLIHZGHÔ559FAS. Vous venez pour une simple consultation ?

L'auteur : Oui.

L'autre : Vous savez, ils vont vous faire attendre. Je suis généraliste... (Il regarde attentivement l'auteur.)... spécialisé dans la gastro-entérologie.

L'auteur : Vous êtes un spécialiste, alors ?

L'autre : Je suis un généraliste spécialisé. Ou un spécialiste généralisé, comme vous voulez. Vous avez des spasmes, c'est ça ?

L'auteur : Comment avez-vous deviné ?

L'autre : Asseyez-vous là, sur le pare-chocs. Pas besoin d'aller à l'hôpital, ils vont vous bourrer de médicaments. Laissez-moi vous examiner.

L'auteur s'est assis, mais comme l'autre reste debout, il se relève. L'autre s'assied à son tour, sur le pare-chocs de sa propre voiture, et l'auteur consent à s'asseoir de nouveau. Ils sont face à face. La trompe de l'autre touche presque le visage de l'auteur.

L'autre : Vous faites quoi dans la vie ?

L'auteur : Je suis auteur.

L'autre : Auteur de quoi ?

L'auteur : De livres. J'écris. Je suis écrivain.

L'autre : Des livres... ? (Il a l'air perplexe.) Qu'est-ce que c'est ?

L'auteur, interloqué : Mais... du papier. Du papier imprimé. Avec une couverture.

L'autre, précipitamment : Ah ! oui, j'ai déjà vu ça. Alors, c'est vous qui les écrivez ?

L'auteur : Quoi ?

L'autre : Les livres ?

L'auteur : Pas tous. Quelques-uns seulement. (Il rit misérablement.)

C'est dur, vous savez. C'est un métier pénible.

L'autre : J'en étais sûr. C'est ça qui vous rend malade ? Écrire ?

L'auteur, réfléchissant : Peut-être. Peut-être aussi que j'écris parce que je suis malade. C'est un vieux débat.

L'autre : Vous écrivez avec quoi ?

L'auteur : Ben... une machine à écrire.

L'autre : C'est ça ? (Il montre les mains de l'auteur.)

L'auteur : Ah ! non, ça, ce sont mes mains.

L'autre : Des mains ? Vous permettez que je les regarde ?

L'auteur : Dites donc, moi, j'ai mal à l'estomac, pas aux mains...

L'autre (lui prenant les mains) : Ce ne sera pas long.

Il tire. Les mains de l'auteur lui restent dans ses mains à lui.

L'auteur : MAIS VOUS ÊTES DINGUE ! QU'EST-CE QUE VOUS FAITES ? MES MAINS, RENDEZ-MOI MES MAINS !

L'autre, les retournant avec curiosité et y portant le bout de sa trompe : Ça marche avec quoi ?

L'auteur : Comment ça, ça marche avec quoi ? Bon Dieu, comment vous faites, ça ne saigne pas ? Je ne sens rien ?

L'autre : Tenez. (Il lui jette les mains. Elles tombent par terre et l'auteur les contemple stupidement.) Ah ! oui, excusez-moi. Sans mains, n'est-ce pas... (Petit rire. L'autre remet les mains de l'auteur en place.)

L'auteur : Je rêve, ou quoi ? Putain, je rêve ! (Il fait bouger ses doigts et ses poignets à toute vitesse, pour bien s'assurer qu'ils sont là.) Vous êtes un magicien, mon vieux. Un magicien !

L'autre : Mais non, mais non. Chez nous, c'est chose courante...

L'auteur : Si j'écrivais ça dans mes livres, personne ne me croirait. (Il se fouille, tire un paquet de cigarettes de sa poche, se sert, en offre une à l'autre qui se sert et la plante au bout de sa trompe. Elle s'allume toute seule.) C'est pas vrai ! C'est E.T. pas moins !

L'autre : Revenons-en à vos spasmes. Où les éprouvez-vous ?

L'auteur : À l'estomac. Et plus bas.

L'autre : Plus bas ?

L'auteur (il jette un coup d'œil rapide autour de lui) : Au Cul. Vous savez, comme dans *Providence*, d'Alain Resnais. Le vieux type qui souffre le martyre. Des crampes pareilles aux miennes, il a.

L'autre : Ocul ? Providence ? Resnais ? Attendez, je jette un œil.

L'auteur : Nooon !

Mais il est trop tard. L'autre s'est penché vivement vers l'auteur qui lui fait face et fait un signe cabalistique à la hauteur de sa ceinture.

L'auteur se fige aussitôt, une main en l'air, l'autre tenant sa cigarette.

L'autre, apaisant : Simple anesthésie générale limitée dans le temps. N'ayez peur de rien, vous savez que vous n'aurez pas mal. Il plonge la main dans le ventre de l'auteur et tire. L'estomac, le pancréas, la vésicule biliaire et l'intestin tombent à terre. L'autre les ramasse et les manipule en les examinant de près. L'auteur, les yeux exorbités, ne peut que le regarder.

L'autre : Alors, c'est ça, l'estomac ? Cette espèce de grosse poche, là ?... Ça digère du charbon, non ? Ah ! non, ça, c'est sur Proxima du Centaure. Il y a une bête là-dedans, peut-être ? Une bête chargée de prédigérer, comme sur les lunes de Farouk ? Tiens, non ? Organe simple. Vous êtes vraiment rudimentaire, mon vieux... Ah ! oui, j'ai oublié le foie. (Il fouille dans le ventre de l'auteur et en ressort une masse jaune, importante.) Superbe ! Un vrai bijou ! Vous savez, sur Pélanque IV, les Corporéennes donnent des fortunes pour ce genre d'article. On en fait des liants pour l'industrie du cosmétique...

L'auteur : Mmmh... mmmh...

L'autre : Vous voulez parler ? Qu'à cela ne tienne. (Il fait un autre signe cabalistique.) Parlez !

L'auteur : Aaaaaahhhh ! (Il secoue la main, envoyant le mégot consumé de sa cigarette par terre.) Je me suis brûlé, merde ! (Il contemple stupidement l'amas d'organes nacrés, roses, rouges et jaune citron, saisit son intestin grêle et tire dessus.) C'est pas vrai ?

L'autre : Je n'ai pas trouvé la fermeture de votre corps, alors j'ai bousculé un peu les molécules. Il n'en restera absolument rien, rassurez-vous.

L'auteur, d'une voix mourante : Mais qu'est-ce que vous m'avez fait ? Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

L'autre : Simple examen de routine. Pas d'ulcère, pas de lésion, pas de petit cancer joli. À mon avis, c'est psychosomatique.

L'auteur, abattu : Merci bien. N'importe quel médecin peut en dire autant sans m'ouvrir comme un bœuf.

L'autre : Je vais regarder jusqu'au bout, quand même.

L'auteur : Non !

L'autre : Allons, allons, ne faites pas l'enfant. Nous ne sommes pas tranquilles, ici ? (Il déroule l'intestin sur le sol, l'examinant comme on examine un pneu de vélo troué.) Vous permettez, c'est plus propre comme ça. (Il dispose les méandres intestinaux autour du cou de l'auteur.) Quoique vous ne risquiez rien. J'ai anesthésié tous les microbes du coin, aussi.

L'auteur : Ça suffit. Rangez cela, je vous prie.

L'autre : Soit. Oh ! ça, qu'est-ce que c'est ?

L'auteur, nerveux : Quoi ça ?

L'autre : Ça. (Il a sorti de l'intérieur béant de l'auteur une boule rouge agitée de sursauts.) Ça y est, je les tiens ! Je les tiens, vos spasmes !

L'auteur (il est écœuré) : Mais non, c'est mon cœur.

L'autre : Le cœur ? Vraiment ? Vous voulez dire, la pompe qui propulse l'ergol dans les tuyères ?

L'auteur : Le sang dans les artères.

L'autre : Si vous voulez. Où est la pile ?

L'auteur : Il n'y a pas de pile.

L'autre (il replace le cœur soigneusement) : Très belle réalisation. C'est curieux, ce mélange de sophistication et de rudiments. Vous êtes plus compliqué qu'un Myophile d'Antarès, mais permettez-moi de vous dire qu'à côté d'une colonie de Rats Consternés, vous...

L'auteur, excédé : Ça suffit, bon sang ! Remettez tout ça où vous l'avez pris ! Je ne sais pas où vous avez fait vos études de médecine, mais le diplôme qu'ils vous ont donné devait être imprimé sur un papier de Carambar !

L'autre (il rit) : Ne vous mettez pas en colère, c'est mauvais pour vos cardans, je veux dire, pour la santé. Je ne me rappelle pas où était le gyroscope ?

L'auteur : C'est pas un gyroscope, c'est... (Un temps.) Je ne sais pas ce que c'est. C'est que je ne suis pas chirurgien, moi ! Tous ces trucs se ressemblent.

L'autre : Ne vous affolez pas. Ça devrait rentrer... (Il farfouille, penché sur le ventre béant de l'auteur.) Ici ? Non ? Ici, alors ? Vos poumons me gênent, je vais les retirer...

L'auteur : Noon !

L'autre : Ce que vous pouvez être nerveux ! Regardez, ce n'est pas si terrible. Ils me gênaient pour replacer l'estomac. Maintenant, c'est fait.

L'auteur : Je sens comme un creux, là...

L'autre : Ça va se tasser. Aidez-moi à rentrer vos intestins, penchez la tête... voilà... (Les intestins se déroulent mollement, et l'autre les rentre au fur et à mesure comme un boudin dans une cocotte-minute.) C'est marrant, dites donc.

L'auteur : Qu'est-ce qui est marrant ?

L'autre : Vos tubulures, vos siphons, vos vannes, tout ce fourbi.

L'auteur : Ce n'est pas un fourbi, c'est mon CORPS !

L'autre (Il achève de replacer l'intestin dans la cavité ventrale, mais comme il dépasse, il le fait remonter, tire un peu sur la vésicule, arrange ici et là. L'auteur remue.) : On dirait que vous en êtes fier, de votre corps.

L'auteur : Je l'aime bien. Jusqu'ici, il m'a toujours rendu service. Et puis, vous ne pouvez pas comprendre...

L'autre : Comprendre quoi ?

L'auteur : Qu'est-ce que vous mangez, mon vieux ? Qu'est-ce que vous buvez ?

L'autre (Il a retrouvé le foie de l'auteur sous le pot d'échappement de la voiture et le contemple avec ennui.) : Comme tout le monde. Je mange de l'hydrogène sulfuré, des cristaux de soufre, et je bois de l'hydrogène liquide.

L'auteur, d'un air supérieur : Mais l'amour ? L'amour physique ?

L'autre, machinalement : Qué, amourphysique ?

L'auteur : Vous ne baisez pas ?

L'autre, avec une écrasante simplicité : Non. Dites, j'ai un problème. Le foie. Il est trop gros pour que je le remette là où je l'ai pris.

L'auteur : Nom de Dieu, j'en étais sûr ! Vous n'êtes pas un vrai docteur !

L'autre : Mais si ! Je suis diplômé de la faculté d'Ogzzeiuywbyrv et interne des hôpitaux d'Ezwx ! Mes papiers sont dans la voiture, si vous désirez les voir.

L'auteur : Je n'en ai rien à foutre, de vos papiers ! Remettez-moi ce foie en place, j'en ai besoin pour boire !

L'autre : Je ne vois qu'une solution.

L'auteur, furieux : Alors, c'est la bonne.

L'autre fait un geste devant les yeux de l'auteur, et l'auteur s'endort instantanément. L'autre saisit alors le crâne de l'auteur et le tourne dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Il s'ouvre, et l'autre pose soigneusement la calotte sur le capot de sa voiture.

— Qu'est-ce qu'ils ont là-dedans ? Oh là là, c'est vilain. On dirait... on dirait de la poussière... (Il remue le cerveau avec ses doigts gantés.) Du chewing-gum aggloméré avec de la poussière. Ce type doit écrire de drôles d'histoires. Bon, ça fera la Mère Michel, hein...

Et d'un geste vif, il enfonce le foie dans la cavité crânienne, pousse et tasse du plat de la main puis replace la calotte et revisse.

L'auteur ouvre les yeux.

L'autre : C'est fini. Vous êtes guéri. Les spasmes ne reviendront pas.

L'auteur (Il a l'air sonné et articule avec difficulté.) : Vs'zlètes surg ?

L'autre : Sûr ! Allez, ce n'était pas la peine d'aller à l'hôpital pour ça. C'est votre cerveau qui ballottait légèrement, ça faisait des courts-circuits. Je l'ai calé solidement.

L'auteur : Gle zou rberssie. Mberssie leaucoup. (Il cligne des yeux et

bouge les oreilles avec difficulté.)

L'autre : De rien, mon vieux, de rien. Allez, je vous quitte. À la prochaine, à l'hôpital Nord !

L'auteur fait un geste mou : Fou vlenaie soubtent ibli ?

L'autre : Tous les cent ans. Ce n'est pas la porte à côté, chez moi. Allez, au revoir.

L'auteur, effondré : Au rebloir.

L'autre remonte dans sa voiture, met le contact, et la voiture s'élève et disparaît dans les cintres en jetant de grandes lueurs rouges et vertes.

L'auteur prend une cigarette, se la plante dans l'oreille, et la cigarette s'allume toute seule. Puis il se lève, se dirige pesamment vers un distributeur de boissons et met une pièce. Il prend la bouteille, se la plante sous l'aisselle et boit. Il se met à parler, et chacun de ses mots est souligné d'une flatulence retentissante :

— Le salabaut, y ba rebondé imporde coli. Je b... je vois les cod... les odeurs, prout... et... et j'at... j'entends... prout, les couleurs, prout. Je... je... prout... je resbire... je respire, prout, avec les oreilles et, prout, je parle avec mon cul, prout... prout, prout, prout (les « prout » deviennent de plus en plus forts, et l'auteur finit par hurler) QU'EST-CE QUE JE VAIS BIEN POUVOIR ÉCRIRE MAINTENANT ?

7.

J'peux pas tout faire !

5 heures.

Le réveil sonne. *Crénom de Dieu de nom de Dieu !* grogne Italo Muraccioli. Il assomme le réveil d'un coup de poing, il roule hors du lit, se met debout. Le réduit sans fenêtre où il a dormi sent la pisse, la cendre froide, le mois. Il fait de la lumière, va se regarder la gueule dans le miroir tavelé. *Crénom de Dieu.* Il tousse, il crache dans l'évier, se cure la narine droite, puis la gauche, d'où il ressort un truc gros comme une limace, et qui y ressemble, qu'il colle sous la cuvette. Il se passe un peu d'eau sur la figure, se gratte les couilles, pisse dans le lavabo, s'habille, sous-vêtements et bleu de chauffe, enfle ses grolles qui sentent la merde, il a dû marcher dedans, les lace en sautant un trou sur deux, ce sont des Pataugas en toile beige. *Crénom de Dieu de nom de Dieu.* Il se fait chauffer sur son réchaud une tasse du café de la veille, l'avale en s'étranglant, allume son premier cigarillo de la journée. Il sort de sa chambre, si on peut appeler ce trou une chambre, il passe dans la chaufferie. Des voyants clignotent, la grande salle du cinquième niveau en sous-sol de l'hôpital Nord baigne dans une épaisse buée blanche. *Crénom de merde.* Il s'affaire sur des manettes, parvient à faire baisser la pression, injecte de l'eau dans les circuits, règle les thermostats. Ça siffle encore quelque part, mais la température est devenue plus supportable et les voyants rouges s'éteignent un à un. Italo Muraccioli essuie sa figure ruisselante avec son avant-bras poilu, il crache son trognon de cigarillo, il en allume aussitôt un autre. Il a les mains noires de dépôt de fuel. Il les frotte sur le devant de son bleu. Un bruit saccadé et grinçant enfle quelque part dans le sous-sol. Italo Muraccioli fonce vers la laverie. Toutes les machines tournent. Certaines ont leur hublot ouvert, elles crachent à travers la pièce de longues banderoles de draps déchiquetés. *Nom de Dieu de merde !* Italo Muraccioli se précipite, s'empêtre dans les écharpes flottantes, se casse la gueule, se relève, parvient à abaisser un disjoncteur. Les machines à laver cessent une à une de tourner. Muraccioli donne quelques coups de pied rageurs dans les draps, les housses, les taies d'oreiller en lambeaux qui jonchent le sol, il déroule de son cou une longue bande en charpie qui s'y était entortillée,

manquant l'étouffer. Pourquoi les femmes de la laverie ne sont-elles pas là ? Quand Jorg Jorgenssen, l'ingénieur en chef, verra les dégâts, ça chauffera, *crénom de Dieu !* Pour le moment, en tout cas, le manœuvre intérimaire est seul au cinquième niveau. Il sort de la laverie. Il voit quelque chose qui scintille au niveau du sol, au fond du couloir. Il court. Il manque se péter la gueule une fois encore en glissant dans la nappe d'eau traîtresse qui s'est infiltrée sous la porte de la morgue. Il débloque la lourde porte métallique. *Crénom de Dieu de bordel de merde.* La morgue est inondée, il y a au moins dix centimètres de flotte par terre. Elle vient des caissons réfrigérés, qui fuient avec ensemble dans un doux chuintement de robinets qui coulent. C'est le système de réfrigération qui est tombé en panne. Les macchabées de la semaine commencent à schlinguer, ils sont en train de se décomposer à vue de nez. *Merde de merde de merde.* Et bien sûr, le D^r Duprèze n'est pas là. D'un tiroir ouvert, un bras marron mangé de moisissures vertes dépasse, la main aux doigts écartés et raidis semble faire signe à Italo Muraccioli. Il fait entièrement glisser le tiroir hors de son logement. Le mort est une morte, une vieille femme dont un rictus pénible écartèle la bouche jusqu'aux gencives. Muraccioli se gratte l'occiput dans un nuage de pellicules. C'est le merdier total. Même s'il arrive à rétablir la réfrigération, les corps sont trop avancés pour être récupérables. Environné par la fumée épaisse de son cigarillo, qui lui permet de tenir le coup au milieu de la puanteur de charogne, Muraccioli saisit la morte à bras-le-corps, retourne à la chaufferie, ouvre avec le coude le regard en fonte de la chaudière principale. La fusion sifflante du fuel l'arrose d'une nappe de chaleur sèche. Il balance le corps par l'ouverture. Il s'embrase immédiatement. Muraccioli retourne à la morgue. Elle contient encore onze corps baignant dans leur jus. Il fait les onze voyages, mais entre le cinquième et le sixième il doit s'arrêter pour gerber son café. Il s'en met plein les godasses. Il s'allume un troisième cigarillo. Enfin il a fini, et il parvient à remettre en route le système de réfrigération disjoncté. Il est en nage, le dos de son bleu est noir de sueur, il va boire un grand coup de flotte au tuyau d'arrosage qui sert à nettoyer la morgue, toujours pleine de bouts de peau et de bouts d'os qui traînent partout. En buvant, il inonde tout le devant de son bleu. *Saloperie de chiasse de flotte.* Quelque part, une sonnerie grelotte. Il jette un coup d'œil au panneau lumineux. Ça vient de l'étage du dessus, les cuisines. Il grimpe jusqu'aux cuisines en passant par l'escalier de secours.

6 heures

Crénom de Dieu de nom de Dieu de nom de Dieu de nom de Dieu. Sur les plaques chauffantes qui se sont automatiquement mises en route selon la programmation quotidienne, les douze cuves inox qui

contiennent le café pour le déjeuner, servi entre 6 heures et demie et 7 heures suivant les étages, débordent en chœur avec un grand sifflement venimeux. Et il n'y a personne dans la cuisine, pas même un nègre ou un chien. La mousse marron s'échappe en bouillonnant, douze volcans qui ont la diarrhée. Italo Muraccioli va couper le contact. Il enfle des gants d'amiante. La mousse de café gluante lui bat les mollets. Ça brûle. Il prend la première cuve, cette saloperie pèse des tonnes, et il la pose sur un chariot. Il attrape la seconde cuve, et une autre, puis il roule un autre chariot devant l'alignement des plaques qui grésillent. La septième cuve lui échappe des mains. Le café se répand à travers la cuisine, lave noire et fumante. *Crénom de merde en barre*. Italo Muraccioli crache son cigare dans la huitième cuve, il était tout détrempé. Il en allume un autre, pousse à la queue leu leu les quatre chariots supportant les onze cuves dans le monte-charge. Il appuie sur le bouton du premier. Le monte-charge s'ébranle. Il stoppe au premier étage : biophysique, médecine nucléaire, anesthésie et réanimation. Il faut qu'il se dépêche, sinon ça sera froid quand il arrivera au dixième. Muraccioli fonce dans les couloirs en poussant un des chariots. *Café ! Café !* Personne ne se dérange. Alors il cogne aux portes, il les ouvre à coups de pied. Des faces blanches se soulèvent sur les oreillers vert pâle. *Café ! Café !* Chaque chariot comporte un logement avec des piles de bols en plastique. Muraccioli plonge les bols dans les cuves fumantes, il entre en trombe dans les chambres, il renverse chaque fois la moitié du café par terre, ou carrément tout le café. Il pose les bols sur les tablettes près des lits, il n'a pas le temps de dire un mot aux malades, il n'a même pas le temps de les regarder. Il doit se dépêcher, se dépêcher. *Café ! Café !* En prenant un virage à vingt kilomètres-heure tandis qu'il patine accroché à son chariot, une des cuves se renverse avec un bruit à réveiller les morts. Une de mieux. *Crénom de merde de bordel à queue*. Mais il a presque fini l'étage. Il retourne au monte-charge où l'attendent les autres chariots. Il monte au deuxième. Au deuxième, *Café ! Café !*, il fait pareil. Il se rend compte qu'il a oublié le pain, le beurre, la confiture. Tant pis. Le deuxième, c'est la maternité. Il n'y a pas davantage de personnel à la maternité qu'au premier. Où est-ce qu'ils sont tous passés ? Il y en a vraiment qui ne se font pas chier. En passant devant une porte, Italo Muraccioli entend des cris. Il pile, il ouvre la porte. Une femme est étendue sur un lit, jambes ouvertes et relevées. Entre ses cuisses, ça pisse. À l'aide, je vous en supplie, je vais accoucher ! Muraccioli fait passer son cigarillo du coin gauche de sa bouche au coin droit, il essuie ses mains pleines de café et d'huile de machine sur le devant de son bleu détrempé, il crache dans ses paumes, il empoigne la tête ronde et pelée du bébé qui apparaît entre les lèvres distendues de la vulve. Il tire. Ça glisse. *Crénom de Dieu de nom de Dieu de connerie de*

moutard ! Il tire encore, en tordant vers la droite. La femme crie tout ce qu'elle sait. *Fermez-la, bordel, que je me concentre !* Il tire, il tord. Il entend un drôle de craquement, mais ça finit par venir. Le loupriot sort entièrement du ventre de la femme, dans un geyser de sang et de placenta. La femme continue de hurler. Italo Muraccioli sort son Opinel et coupe le cordon. Le gosse ne bouge pas. Il lui fout des baffes, il ne bouge toujours pas. Il ne sait pas quoi en faire, il le fourre verticalement dans la corbeille à papier, il verra plus tard. La femme hurle de plus en plus faiblement, elle continue de se vider. Il ouvre un placard. Dans un coin, il trouve deux ou trois torchons à poussière oubliés par une femme de ménage. Il les roule en boule, les enfonce dans l'ouverture qui dégorge. La femme gémit tout bas, ses jambes sont agitées de tremblements. *Vous en faites pas, ça va aller.* Il lui donne une tape amicale sur la joue. Il sort. Il a oublié le bébé dans la corbeille à papier.

7 heures

Il fait le troisième étage, le quatrième, le cinquième étage. Au cinquième, ce qui reste du café est froid. Il décide d'abandonner, les autres n'ont qu'à boire de l'eau. Il redescend, s'arrête au quatrième, aux enfants malades, parce qu'il y a décidément trop de bordel. Les enfants malades ont envahi les couloirs, ça se bagarre, ça court, ça crie, ça pleure. Et naturellement, pas une pédiatre, pas un docteur à l'horizon, *Putain d'Adèle*. Les mains en porte-voix, Italo Muraccioli y va de sa gueulante. *Est-ce que vous allez fermer vos clapets, sales moutards de mes deux !* Le résultat est mince. Il commence à distribuer des taloches. Les taloches ne suffisent pas, il y va ensuite à coups de pompe, après il saisit une traverse de bois qui traîne dans le couloir et tape en travers de la gueule des plus agités. Les merdeux finissent par regagner leurs chambres, sauf deux ou trois qui sont restés étendus en travers des couloirs. Ça leur apprendra. Italo Muraccioli est en sueur de la tête aux pieds. Il pue. Il prend le temps de respirer, il s'allume un nouveau cigarillo. Il réfléchit. Où est-ce qu'ils sont passés, les autres ? Peut-être qu'il y a une réunion, qu'ils sont tous à l'administration ? Il prend l'ascenseur, il grimpe jusqu'au dixième.

8 heures

Il débouche sous le vaste dôme géodésique de l'administration. Personne dans les bureaux. Il traverse la salle des ordinateurs, une des machines crache une interminable bande d'imprimante ne portant qu'un nom : LORIMAR DEBRONKAERT – LORIMAR DEBRONKAERT – LORIMAR... La bande rampe dans sa direction, lui ceinture les jambes. Il manque tomber. Il est immobilisé. Il doit se dégager à l'Opinel, tel Tarzan luttant contre les anneaux d'un python. Il peut enfin gagner la

salle de conférences – le puits. Personne. Mais un de ces bordels ! Ces messieurs-dames ont dû se réunir la veille, et pas que pour le boulot. Le puits est dans un de ces états ! Des bouteilles de champagne traînent partout, la grande table ronde est couverte de verres sales et de cendriers qui débordent, des papiers chiffonnés jonchent le sol, il voit même des chaussures dépareillées, et là une culotte de femme, et là un préservatif ratatiné avec son contenu. *Putain de salopots de toubibs de mes deux !* Italo Muraccioli crache dans ses mains, prend un balai, balaie. Il va chercher une bassine d'eau, une éponge, du Mir, et il fait propre. Au bout d'une heure, la salle de conférences est nickel. On le paye pas pour rien, Muraccioli ! Mais ce qu'il peut transpirer ! Il sue jusque dans ses grolles. Il enlève son bleu ruisselant et il le balance dans la gaine à ordures. Comme ça, il est plus à l'aise. Il est en maillot de corps Petit-Bateau, avec les grosses frises de ses poils noirs et gris qui dépassent de l'encolure, il est en caleçon mi-long de la même marque, avec ses grosses jambes poilues qui descendent s'engouffrer dans ses Pataugas. Il s'allume un cigarillo, il glisse son paquet, avec les allumettes, son Opinel et ses clés sous la ceinture de son caleçon. Une sonnerie stridente retentit. Il regarde le panneau de contrôle, ça vient du rez-de-chaussée. Il se précipite dans l'ascenseur.

9 heures

Au rez-de-chaussée, il y a toute une file de gens qui attendent pour la consultation, devant la porte du bilan de santé polyclinique. Italo Muraccioli n'aperçoit toujours pas le moindre agent hospitalier, même les hôtesse d'accueil sont absentes de leur poste central. Avec son passe, il ouvre la porte. Bras tendus, il canalise le flot des consultants qui ondule devant l'entrée comme un serpent, qui se presse contre son ventre, qui essaye de s'insinuer dans une des nombreuses salles d'attente. Docteur ! Docteur ! S'il vous plaît ! J'ai rendez-vous ! Tout le monde crie, tout le monde réclame, tout le monde proteste, tout le monde voudrait passer avant tout le monde. *Chacun son tour, bordel de merde ! Chacun son tour !* Italo Muraccioli s'installe dans un des cabinets de consultation, il fait entrer une grosse femme. Docteur, j'ai... Il lui dit de la fermer, qu'il connaît son métier, il la fait déshabiller, il la fait monter sur la balance, il note son poids avec un Bic sur un carnet de commandes pour produits d'entretien trouvé sur une étagère, il la fait passer sous la toise, il note sa taille, il la fait s'allonger à plat ventre sur la table de consultation, il lui plante un thermomètre dans le cul, il compte trois minutes sur ses gros doigts sales, il lui retire le thermomètre du cul, il regarde la température, il note, il lui dit qu'elle peut se rhabiller, il lui demande son nom, qu'il inscrit sur le carnet avec plusieurs fautes, et il la fait sortir par la porte de derrière en lui lançant : *On vous écrira.* Il fait entrer le consultant

suivant, un grand type maigre avec un bouc poivre et sel. Il le fait déshabiller, il le fait monter sur la balance, il note, il le mesure, il note, il lui plante le thermomètre dans le cul, il note, il inscrit son nom, il le fait sortir. On vous écrira, au suivant. C'est un vieux qui bavote et qui a une gueule à ne pas passer le printemps, vu qu'il a réussi à traverser l'hiver. Balance, toise, thermomètre dans le cul, et au suivant. C'est une suivante, une jeune femme belle comme une gravure de mode qui lui dit qu'elle pense être enceinte. Italo Muraccioli allume son douzième cigarillo de la matinée, déshabillage, poids, taille, et hop sur la table, mais cette fois sur le dos. Muraccioli se nettoie l'index en se suçant la première phalange, et il le plante dans le vagin de la jeune femme. Il tourne un moment, il tâte. Il le ressort, le nettoie à nouveau avec sa langue. *C'est un garçon, madame.* Elle se rhabille, il la reluque de près en l'enfumant avec son cigarillo, et au suivant. Le suivant c'est un Arabe, il a le cul tellement serré que le thermomètre se casse. Alors pour le suivant du suivant, il prend son Bic en faisant semblant d'avoir un thermomètre et hop !, dans le cul. Après il note une température au hasard. Et au suivant. Et au suivant. Et au suivant. *Bordel de Dieu, pourquoi est-ce qu'il y a autant de malades ? Ils pourraient pas être bien portants, comme moi ?* Vers la quarantième ou la cinquantième consultation, il n'a pas compté, une nouvelle sonnerie retentit. Une lumière verte clignote sur le tableau mural du cabinet. Ça vient du SAMU. Il bouscule les gens qui attendent, il ferme la porte, il court vers l'accès au SAMU.

10 heures

Au passage, il se réapprovisionne en cigarillos à la boutique du hall, où il n'y a pas de vendeuse. Il enfle les trois paquets qu'il a piqués sous l'élastique de son caleçon. À la réception des urgences, il n'y a personne. Les ambulances du SAMU ont déversé dans la salle de réception une pleine cargaison de blessés et d'accidentés qui se tortillent sur leur brancard en aspergeant le sol et les murs de leur sang. Avec des grands mouvements de bras pour chasser les mouches qui s'agglutinent sur les plaies, il se penche sur le premier blessé. *Ça va pas, mon gars ?* Le blessé n'a plus de jambes, le sang pisse continuellement à travers les pansements provisoires, coule sur le brancard, sur le carrelage, et même sur les Pataugas de Muraccioli. Il se souvient d'un truc dans un film qu'il a vu, il sort de son logement l'allume-cigarettes d'une ambulance, il cautérise les moignons du blessé avec le bout incandescent. Le sang cesse de pisser, le type cesse de hurler. C'est une bonne méthode. Il la perfectionne en faisant chauffer à blanc un vieux pare-chocs avec un fer à souder pris au garage. Avec le pare-chocs, il cautérise seize blessés de la route, dont un grand brûlé. Peu à peu les râles et les cris s'éteignent. Il reste

encore un gosse, tout mou sur son brancard. Muraccioli lit sa fiche de prise en charge. Le gosse est tombé du quatrième étage, il s'est brisé tous les os. Muraccioli prépare cinquante kilos de ciment prompt dans un bac, et enfile le gosse dedans, jusqu'au cou. Comme ça il tiendra. Il reste encore plusieurs suicidés aux barbituriques et aux somnifères. Muraccioli sait ce qu'il faut faire : les aider à vomir. Il appuie sur les estomacs avec ses Pataugas, il monte sur les estomacs, il saute à pieds joints sur les estomacs. Les suicidés vomissent du sang, de la bile, des morceaux d'estomac, des parcelles de poumons et d'œsophage. Mais au moins, ils sont nettoyés. Il y a aussi une noyée, Muraccioli lui fait du bouche-à-bouche entre deux bouffées de cigarillo. La noyée tousse, c'est bon signe. Il y a enfin trois autres urgences qui ont clamsé entre temps, mais pour eux on ne peut plus que dalle. Alors comme ça serait trop long de descendre les corps à la morgue ou à la chaufferie, Muraccioli bourre les trois corps à coups de couvercle dans trois grandes poubelles rouges. Il regarde sa montre. *Bordel de merde*. Il est pas loin de 11 heures. Qui va s'occuper de la bouffe de 11 heures et demie ? Il parie qu'il n'y a encore personne aux cuisines. Il fonce vers l'ascenseur.

11 heures

Il a gagné son pari : il n'y a toujours personne dans les cuisines. Il programme toutes les plaques chauffantes pour la température maximale, il place sur les plaques tout ce qu'il peut trouver comme chaudrons, gamelles géantes, plats à gratin grands comme des baignoires. Il va fouiller dans les chambres réfrigérées, il en sort des dizaines de paquets de nouilles de dix kilos, des rouleaux de chipolatas plus longs que des lances de pompiers, des centaines de pavés congelés de poisson pané, des cartons de soupe de poireaux lyophilisée, plusieurs conteneurs en plastique mou et transparent où nagent des pommes de terre pré épluchées. Il balance le tout au hasard dans les chaudrons et les plats, qu'il remplit ensuite à ras bord avec le tuyau de lavage. Il a une subite envie de chier. Il avale la moitié d'un litre de vin qui traîne sur une table, il court aux chiottes, il s'assied sur le trône, il chie long et mou. Ça va mieux. Il allume son vingtième ou son trentième cigarillo, il se torche, le papier crève, il s'en fout plein les doigts. *Crénom de Dieu de bordel de merde à cul*. Il s'essuie les doigts à son maillot Petit-Bateau. Le maillot est détrempé de sueur, de flotte, de sang, il est taché de cambouis, de suie, de poussière, et maintenant de longues virgules merdeuses. Il est vraiment salopé, quoi. Il l'enlève, le jette dans le trou des chiottes, tire la chasse. Il est maintenant torse nu, avec ses poils gris et noirs qui moussent jusque sur ses épaules. Il retourne à la cuisine. *Connerie de connerie de chiasse molle*. Il a oublié de fermer l'arrivée d'eau du tuyau

de lavage, il y a de la flotte partout dans la cuisine, au moins vingt centimètres, et la flotte déboule en cataracte par l'escalier vers l'étage du dessous, la chaufferie, la morgue. Il va pour fermer le robinet quand toutes les lumières s'éteignent. *Putain d'évêque du bordel du pape !* La flotte a dû provoquer un court-circuit avec un câble mal isolé. Il essaye de trouver le tableau électrique pour mettre en route les générateurs de secours. L'obscurité est totale, à part les rectangles rouge vif des plaques chauffantes qui luisent d'une lueur infernale en chauffant à mort. Ça sent le cramé. La cuisine est pleine de vapeur et de fumée. Muraccioli tousse, il avance en aveugle, il se cogne partout, il renverse des trucs qui lui dégringolent sur la gueule. Il trouve enfin le tableau, la lumière revient. À la lumière, il peut apprécier la catastrophe d'un seul coup d'œil : dans les récipients, tout est en train de brûler. Il va voir ça de plus près en avançant péniblement dans l'eau qui lui arrive maintenant à mi-cuisses. Tout ce qu'il a mis à cuire est à moitié carbonisé. L'odeur est irrespirable, les vapeurs attaquent ses yeux. Il se couvre le visage d'une serpillière mouillée, il éteint les plaques. Après il peut aller fermer l'arrivée d'eau. Il était temps. L'eau lui flatte les roubignoles. Un cadavre qui avait dû lui échapper est remonté de la morgue et nage dans sa direction entre les fourneaux. Il le repousse avec une poêle à frire, le refoule vers l'escalier. Le niveau de l'eau, que les puisards d'évacuation commencent à aspirer, baisse. Quand il a atteint ses chevilles, il est

Midi

et ça va être plus que juste pour distribuer la tambouille dans les temps. Il fait comme pour le café, chariots monte-charge, *on mange ! on mange !* Premier étage, deuxième, troisième. La bouffe est tellement brûlée qu'il doit la découper en petits cubes charbonneux, au fond des plats, avec une hache. Des malades se plaignent, ils trouvent la bouffe dégueulasse. Muraccioli leur dit de la fermer, et s'ils ne la ferment pas il y va à coups de beigne. Certains malades sont morts depuis le matin, ces foutues infirmières n'ont toujours pas effectué leur tournée et distribué les médicaments. Il va falloir qu'il s'en occupe. En attendant, comme ça fait pas propre, tous ces morts, il les enlève discrètement des lits et les cache dessous. Mais ça lui prend un temps fou. À

13 heures

il n'a toujours pas fini de distribuer le manger. Il n'est qu'au huitième : pneumologie. Ça tousse partout. Il allume son quarantième cigarillo, s'enfile un bon gorgeon de pinard. Il sue plus que jamais, il pue plus que jamais. Il fait lever un tuberculeux, ou alors c'est un cancer de la plèvre, et il lui demande comme un service de bien vouloir finir de distribuer les repas jusqu'au dixième. Pour la peine

Muraccioli offre au malade une rasade de vin et un cigarillo. Le malade accepte, part en flageolant sur ses guibolles sans muscles en poussant les chariots. Italo Muraccioli entend un appel dans une chambre qu'il n'a pas encore visitée. Il entre. Une tubarde est assise sur son lit. Elle est blonde, maquillée, pas mal. Sa chemise de nuit est ouverte jusqu'à la taille sur deux gros seins mous qui ballottent. Elle tend les bras vers Muraccioli. Elle minaude. Docteur... docteur, j'ai une démangeaison, là, là, tout au fond de mon ventre... Venez vite voir, je souffre atrocement ! *Putain de dieu, qu'est-ce qu'elles vont pas chercher, ces salopes ?* Muraccioli écrase son mégot sous la semelle de son Pataugas. Il sent que son petit oiseau est en train de se redresser, une veine, ça ne lui arrive plus si souvent. Il grimpe sur le lit, il grimpe sur la tuberculeuse, il a sorti son petit oiseau redressé par l'ouverture de son Petit-Bateau, il l'enfonce dans le machin de la malade qui se l'était ouvert avec les mains. Pas si vite, docteur, pas si vite ! Mais en dix pompes, c'est parti. Il se retire vite fait, il n'a pas que ça à glander. La tubarde gémit : Finissez-moi, docteur, finissez-moi ! *Et puis quoi encore, crénom de Dieu ?* Elle n'a qu'à se finir toute seule. Il sort, il claque la porte dans son dos. Dans le couloir, sur le panneau du poste de garde, presque toutes les lampes rouges sont allumées. Une autre bonne femme est sortie de sa chambre, elle est debout contre la porte, chemise de nuit relevée jusqu'au nombril. Elle barre le passage à Muraccioli avec sa jambe tendue. Docteur... Il la repousse. *Désolé, ma p'tite dame, j'ai déjà donné.* L'étage est un enfer de cris et de gémissements. Il n'y a pas que les hystériques, il y a aussi les vrais malades, les cancéreux du poumon qui éructent, et à côté, en gynécologie, les cancéreuses de l'utérus qui râlent. Italo Muraccioli ouvre un placard à pharmacie. Tous ces médicaments ! Des boîtes, des boîtes et des boîtes, avec marqués dessus des noms qui ne lui disent rien. Si, il trouve quand même un médicament qu'il connaît. Aspirine. Il prend une dizaine de tubes, il court d'une chambre à l'autre, il glisse comme des hosties les cachets d'aspirine dans la bouche ouverte de tous les cancéreux. *Vous allez voir, ça va aller mieux !* Il court, il sue, il pue, ses caleçons lui collent aux fesses. Il les quitte, il est juste en godasses. Ça sonne encore. Ça vient à nouveau du rez-de-chaussée. Il prend l'ascenseur, quand il arrive au rez-de-chaussée il est tout juste

14 heures

et dans le grand hall c'est la cohue monstre. Les hôtes ne sont toujours pas là, il est arrivé plusieurs centaines de visiteurs qui s'entassent, se bousculent, se marchent sur les pieds, se postillonnent au visage, s'injurient, se menacent, se bourrent de coups de poing, se crèvent les yeux avec des parapluies, sans parler des manœuvres basses des messieurs avec les dames. Muraccioli traverse le hall au pas

de charge. Ses poils sont collés par la sueur et le sang. On dirait un représentant des âges farouches, un hominien à peine sorti de l'animalité. *Vos gueules, là-dedans ! Vos gueueueueueueules !* Il fait grosse impression. Le calme revient peu à peu. Muraccioli regroupe les visiteurs en sections de vingt, sous les ordres d'un sergent honoraire. Il sait y faire, il a été dans les djebels, en Algérie, il servait dans la Légion. *Premier groupe, en avant marche, direction premier étage gauche, Biophysique !* Les visiteurs ont peu de chance d'être mis en présence de ceux qu'ils venaient visiter, une maman blonde va recevoir le dernier souffle d'un centenaire africain et une grand-mère s'attendant à voir son mari goutteux va subir les assauts d'un jeune ouvrier polonais atteint de priapisme, mais qu'est-ce qu'il y peut, lui, Muraccioli ? En une heure, il a vidé le hall. Pour être tranquille, il verrouille les portes d'entrée. Ça sonne une fois de plus. Ça vient de la chirurgie, il descend au troisième sous-sol, il y arrive à

15 heures

pétantes. Sur le billard de la salle d'opération VIII, chirurgie thoracique, un type est étendu. Il n'y a personne dans la salle. Le type a les lèvres et le nez pincés, il a vraiment une petite mine, il faut faire quelque chose sinon il va y passer. Muraccioli s'allume son cinquantième cigarillo, il va pisser un coup derrière le bloc du moniteur cardiaque, pour endormir le malade il lui file dans les narines un vieux coup de gaz butane avec le tuyau qui alimente le bec du stérilisateur à flamme. Le champ opératoire a été délimité, il est tracé en rouge sur le torse maigre qui se soulève lentement. Ça va lui faciliter le boulot. Muraccioli ouvre son Opinel. Il constate qu'il a les ongles noirs. Il se les cure avec son Opinel, dont il essuie la lame dans les poils frisés de sa poitrine, raidis de sang caillé et de soupe séchée. Il appuie la pointe de l'Opinel sur la poitrine. Il force. La peau cède, la lame s'est enfoncée jusqu'au manche. Muraccioli coupe, les sourcils froncés, la langue sortie, en faisant bien gaffe de suivre le tracé rouge. Mais c'est difficile à cause de la sueur qui lui coule dans les yeux, et du sang qui a jailli de la coupure et qui noie tout. *Bordel de crénom de Dieu de merde.* Muraccioli s'énervé. Il coupe tout de travers. Des grands morceaux de peau, de tissu adipeux et de muscles tombent dans la cavité thoracique. Muraccioli s'énervé de plus en plus. Il va chercher les débris dans le fond de la poitrine, avec sa main gauche. Il balance tout derrière lui. Les côtes le gênent pour continuer d'opérer. Il s'énervé encore un peu plus. Il va casser la vitre du matériel d'urgence contre les incendies, il prend la hache, il brise les côtes avec la hache. Le champ est dégagé. Le poumon droit est bien vilain, tout plissé, tout perforé. Encore un qui fume trop. Muraccioli dégage le poumon avec son Opinel, le jette derrière lui. Un chat entré dans la

salle d'opération commence à le manger. Le poumon gauche n'a pas l'air en meilleur état. Alors que Muraccioli est en train de cisailer la trachée artère, l'Opinel lui échappe et tombe tout au fond de l'abdomen. *Nom de Dieu de crénom de Dieu de bordel à cul de mes deux !* Muraccioli doit fouiller des deux mains le fond du ventre avant de retrouver son couteau, coincé entre le duodénum et le pancréas. Mais pour y parvenir, il a dû enlever le foie et l'estomac. Il y a maintenant douze chats qui grouillent à ses pieds. Pour pouvoir travailler tranquille, il doit donner des coups de talon aux chats qui commencent à s'attaquer à ses jambes ruisselantes de sang. Mais il peut enfin s'occuper du cœur. C'est vraiment là qu'il y a quelque chose qui cloche. Muraccioli a retrouvé tout son calme, il inspecte le champ opératoire qu'il arrose de sa sueur et de la cendre de son cigarillo. Bien, bien, bien ! Il entreprend de cisailer la crosse, de l'aorte. Mais la lame de l'Opinel, qui a trop servi, est tout ébréchée. Ça dérape. Muraccioli doit finir le boulot avec les dents. Il sort le cœur. Il l'examine. Il voit ce qui ne va pas. Il le rafistole avec deux ressorts extirpés du sommier de la table. Ça lui donnera du battant. Il replace le cœur dans la cage thoracique. Il l'attache à l'aorte avec un bout de ficelle. Il referme les lèvres de la plaie, il essaye de les faire tenir avec du papier Scotch, mais le Scotch ne veut pas adhérer à la peau. Il trouve trois pinces à linge dans le placard à vêtements des infirmières, il fait tenir les bords de la plaie avec. Ça cicatrisera à l'aise. Il y a maintenant cinquante chats dans la salle d'opération. Il les disperse à la lance d'incendie. Cette fois il n'oublie pas de fermer le robinet. Mais il est épuisé, malgré la fierté d'avoir réussi une opération difficile. Il prend le temps de souffler, il s'enfile tout un flacon de sérum physiologique, il s'allume encore un petit cigarillo, il se gratte les dessous de bras, il se gratte les couilles, il se gratte la raie des fesses, il se gratte le trou du cul, il se cure le nez. Ça va mieux. Il regagne le rez-de-chaussée.

16 heures

Il arrive au rez-de-chaussée à poil dans ses Pataugas, rouge de sang de la tête aux semelles, il ne sent pas la rose, ses joyeuses distendues lui battent les cuisses. Un groupe élégant est en train de traverser le hall dans sa direction. Italo Muraccioli reconnaît au sein du groupe Marcel Menjou, le directeur de l'hôpital Nord, Saturnin Berthelot, le directeur adjoint, Roger Cabasson, le directeur du personnel, Jorg Jorgenssen, l'ingénieur en chef, et le président du personnel médical, le terrible Raoul Sorin. Il reconnaît aussi le maire, Christophe Delarocques. Italo Muraccioli comprend que la direction de l'hôpital fait visiter l'établissement à ces messieurs-dames du conseil d'administration. Il entend le maire prononcer d'un ton pincé :

— Il semble que les effectifs du personnel soient, pour employer un euphémisme que vous me pardonneriez, extrêmement réduits, aujourd'hui ?...

Raoul Sorin, à qui s'adresse cette remarque teintée d'hostilité, répond, d'un ton encore plus pincé :

— Que voulez-vous, monsieur le Maire... Nous sommes aujourd'hui le 1^{er} mai et il a dû y avoir une certaine convergence dans les attributions des congés. Mais l'essentiel est que ça tourne, n'est-ce pas ?

Le groupe est maintenant à moins de cinq mètres de Muraccioli, qui s'est immobilisé, cuisses serrées, la main en étoiles devant ses parties, le cigarillo en berne et le regard innocent. Les yeux de Sorin se fixent sur lui. *Crénom de Dieu, c'est encore moi qui vais trinquer !* pense Muraccioli. Le regard chafouin du médecin-chef glisse le long du corps de Muraccioli, s'arrête à cinquante centimètres devant ses pieds, là où un petit tas de cendre tombée du cigarillo forme un tumulus gris sur le carrelage.

— Eh bien alors, Muraccioli, jette le D^r Sorin. Qu'est-ce que vous foutez, de toute la journée ? C'est sale, ici ! Vous ne pourriez pas nettoyer ?

Alors Italo Muraccioli écarte les bras de son buste et grogne d'un ton désolé :

— Mais, patron, j' peux pas tout faire !

8.

Nuit de garde

Le jeune homme se sentit emporté par la foule qui se précipitait vers les trois voitures arrêtées dans l'étroite ruelle que le soleil vertical de midi poudrait d'une lumière crue. Il voulut d'abord résister, puis il comprit que le mouvement populaire qui le poussait en avant servait au contraire son but. Il jeta un coup d'œil derrière lui. Trifko, son chapeau de feutre enfoncé sur le crâne, suivait à moins de deux mètres, entraîné lui aussi par la vague gesticulante. Tout le monde criait, mais le jeune homme n'arrivait pas à faire la part entre les cris d'excitation, les cris de joie, les cris de haine. « Jivio ! Jivio ! » Quelques policiers s'agitaient autour des véhicules immobilisés, mais ils n'avaient même pas sorti le sabre du fourreau. Le jeune homme voyait les tuniques bleu foncé apparaître et disparaître derrière la muraille mouvante des dos colorés. Sa main droite s'enfonça dans la poche de sa veste, distendue par le poids du browning. Sa paume se referma sur la crosse en noyer, son index chercha et trouva la queue de détente, son pouce s'encocha sur le dessus cranté du chien, prêt à le relever.

Il reçut une bourrade dans le bas des reins, quelque chose de dur avait heurté ses vertèbres, il cria de douleur et d'agacement. La foule capricieuse venait de s'ouvrir devant lui, dans un de ces mouvements imprévisibles qui en régissent le flux et le reflux. La stupéfaction maintint grande ouverte la bouche du jeune homme. Il était à moins de cinq pas de la seconde voiture. À l'arrière de la limousine découverte, un grand et gros personnage vêtu d'une tunique bleu clair, coiffé d'un shako à plumes et au visage barré d'une épaisse moustache noire, s'était redressé, l'air à la fois courroucé et hautain. C'était l'homme qu'il avait pour mission de tuer – ou plutôt, d'exécuter.

Leurs regards se croisèrent. Le jeune homme sortit son revolver. Dans la hâte du geste, la mire du canon accrocha la doublure de sa poche, qui se déchira. Le jeune homme tendit le bras vers sa cible. Le grand homme en costume d'officier impérial le regardait toujours. Sa bouche s'ouvrait lentement pour former une mimique d'étonnement. Le pouce du jeune homme fit basculer le chien en arrière. Le temps semblait s'être curieusement ralenti. L'air était devenu gélatineux, même les cris de la foule étaient assourdis. Le jeune homme ne les entendait plus que comme une rumeur lourde et confuse, qui allait vers le grave. Lentement, lentement, la bouche de l'officier continuait de s'ouvrir sous le crin de la

moustache. Lentement, lentement, une femme brune en robe rose et en chapeau à voilette se leva, masquant à demi de son corps celui de l'homme à abattre. L'index du tueur pressa à fond la queue de détente, le chien se rabattit d'un coup sec, perforant l'amorce de fulminate de mercure. L'explosion de la cartouche fit aux oreilles de l'assassin un bruit assourdissant. La scène était devenue floue, les silhouettes de l'homme et de la femme debout dans la voiture décapotée ondulaient, miroitaient, se déformaient. Le jeune homme avait l'impression de les voir à travers un verre dépoli, ou une large épaisseur d'eau sale moirée par le soleil. Et quelle était cette scie lancinante qui lui labourait les oreilles ?

Avec un effort qui lui parut surhumain, il rabattit le chien en arrière et pressa une nouvelle fois sur la détente. Et encore, et encore, et encore, et encore, jusqu'à ce que le barillet fût vide.

Il neigeait. Cela faisait vingt-quatre heures qu'il neigeait, sans aucun signe avant-coureur d'amélioration. Et ce n'était pas une neige ordinaire, une neige légère et fluide comme on peut s'attendre à en voir tomber un 24 décembre, mais une neige lourde, compacte, tenace, qui s'accrochait à toutes les aspérités, qui durcissait vite, couvrait le monde.

— Sale temps pour les mouches ! murmura Daniel Darmont d'un ton distrait.

Il écrasait sa large figure pâle et sympathique sur la vitre. Les verres épais de ses lunettes à grosse monture, qui glissaient continuellement sur son petit nez en patate, touchaient le verre de la fenêtre. De l'autre côté de la double frontière transparente, il voyait l'obscurité blanche découpée en petits rectangles déformés et laiteux – les reflets des lumières de l'hôpital, dont le grand cube percé de fenêtres se perdait au-dessus de sa tête dans l'amoncellement vertical des étages.

— Et sale temps pour les enculeurs d'icelles..., fit dans son dos la voix grinçante de Freddy Charnier.

— Quoi ? dit vaguement Darmont.

Il s'arracha avec peine à la fascination que provoquait chez lui la chute infinie de la neige. Il se retourna, remonta ses lunettes sur la protubérance informe de son nez, se gratta la peau du crâne à travers la masse impressionnante de ses cheveux noirs et bouclés, qui encadraient son gros visage de pierre tendre.

Freddy Charnier était vautré dans un fauteuil, ses longues jambes étendues sur une table basse en verre où traînaient quelques *Match*, deux *Lui*, et des journaux professionnels et corporatistes. Il fumait un mince cigare vert et tenait à la main un gobelet de carton plastifié à demi rempli de William Lawson. La bouteille de scotch, largement entamée, était posée par terre à côté de lui.

— Je dis : et sale temps pour les encicelles d'uleurs, grogna Charnier, d'une voix pâteuse cette fois.

La face de Darmont s'étira en largeur dans un semblant de sourire. L'humour de Charnier le laissait souvent perplexe, tout comme la personnalité entière du garçon, toujours en porte à faux entre une agressivité tous azimuts et une culture comptant autant de trous que d'aspérités. Pour Daniel Darmont, qui ne se posait pas trop de problèmes et adhéraît à la C.G.T., Freddy était une sorte de jeune homme de droite déphasé dans le temps, style années 30, ou bien années 50, Drieu, les Hussards, il ne savait pas trop. Mais il l'aimait bien quand même, et les deux externes étaient copains.

— Allez, viens boire un godet, ça te remontera, poursuivit Charnier en tendant à son condisciple un autre récipient jetable qu'il venait de remplir.

Darmont humecta ses lèvres, fit claquer sa langue, but une rasade de scotch longue et goulue qui vida pratiquement le gobelet. La capacité d'absorption du syndicaliste laissait toujours Charnier rêveur, et pourtant, chapitre boissons, il n'était pas en reste.

— Ça va être calme, ce soir..., soupira Darmont.

Il n'attendit pas la réponse de Charnier, retourna à la fenêtre dont les carreaux ressemblaient à des écrans de télévision empilés, après la fin des émissions – neige pelucheuse sur fond gris perle. Charnier désenclava son long corps osseux du fauteuil et vint rejoindre Darmont, sur l'épaule duquel il s'appuya familièrement avec le coude. Ses cheveux blond filasse, qu'il portait longs sur les épaules mais qui s'éclaircissaient déjà nettement en haut de son front, son nez étroit en bec d'aigle, son menton pointu et la proéminence de sa pomme d'Adam lui donnaient un air de vautour fatigué et malin sorti tout droit d'un dessin animé et allant bien avec son nom, qui ne lui valait même plus les plaisanteries d'usage.

— Pour être calme, on peut dire que c'est calme, dit enfin Charnier en avalant une gorgée de scotch dont l'odeur âcre, mêlée au parfum sucré du cigare, flatta les narines de Darmont.

— Cette neige... non mais tu te rends compte ? Ça fait des années qu'on n'avait pas vu ça. J'ai l'impression de retrouver les Noël de mon enfance... Pas toi ?

Charnier, à qui les seules mentions de Noël et d'enfance donnaient des boutons, répondit par une grimace, que suivit l'ingestion du fond de whisky qui restait dans son gobelet.

— Mon enfance, finit-il pourtant par dire en retournant s'affaler dans son fauteuil, je l'ai passée à Oran. Alors la neige, tu vois...

— À Oran ? Je ne te savais pas Pied-Noir, s'étonna Darmont qui cherchait à suivre la chute d'un seul flocon, depuis l'instant où il naissait au sommet des nuées jusqu'au moment où il allait

s'amalgamer au tapis blanc. Mais bien sûr il n'y arrivait pas.

— Pied-Noir ? Mais non... Mon père avait été nommé là-bas, c'est tout.

Darmont venait de perdre son centième flocon. Il ne parvenait pas à se souvenir de la profession du père de Charnier. Pas médecin, en tout cas. Professeur de fac, peut-être ? Il se décolla de sa vitre, reflua vers Charnier qui avait ouvert un *Lui* et feuilletait rapidement les pages glacées où des beautés blondes qui l'étaient tout autant, glacées, ouvraient des cuisses aseptiques sur des mottes perdues dans le flou artistique. L'externe ne releva les yeux qu'en entendant le scotch glouglouter dans le gobelet de son copain.

— Tu te fais pas chier, grinça-t-il.

— Je me fais pas chier pour pas me faire chier davantage, prononça Darmont avec effort.

— J'aurais dû en amener deux, dit Charnier en souriant, ce qui lui arrivait rarement.

— Deux quoi ?

— Rien, tu le sauras quand tu auras terminé la première...

Il regarda sa montre quartz, ajouta :

— Dans cinq minutes, papa Noël va baiser tante Adèle...

— Quelle tante Adèle ?

— Le 24 décembre... C'est la Sainte-Adèle, mon gars. Et il est minuit moins cinq, vu ?

— Minuit moins cinq ! fit Darmont. Quelle merde que cette garde soit tombée sur nous ! Je pourrais être à Valence, chez mes parents, peinard. Tu sais que j'ai une sœur de onze ans ? Enfin, une demi-sœur, puisque mon père...

Charnier rejeta d'un geste excédé son *Lui* sur la tablette de verre, et ses yeux évitèrent délibérément la masse imposante de Darmont debout près de lui. Il soupira, se leva. La pièce blanche, avec les armoires métalliques vertes, le bureau, la table d'auscultation, lui parut se distordre légèrement quand il en fit le tour du regard. Il passa la main dans ses cheveux fins, écrasa le trognon de son cigare dans un cendrier Ricard, se dirigea vers le bureau avec l'impression désagréable que le plancher tentait de ramper subrepticement sous ses pieds. Il tourna le bouton du transistor posé sur le bureau, écouta un moment avec incrédulité la voix du commentateur parlant de la hotte du père Noël qui, il fallait le souhaiter du fond du cœur, ne serait pas cette année remplie de jouets guerriers, alors que... Il coupa le sifflet au transistor, alla prendre un autre cigare dans son paquet de Nuevas et l'alluma. À quelques mètres de lui, Darmont le regardait faire en sirotant son whisky. Charnier lui rendit son regard, puis ils éclatèrent de rire ensemble, sans avoir eu besoin de se tenir par la barbichette.

— Écoute ! fit Charnier quand son hilarité se fut calmée.

— Quoi ? sursauta Darmont, surpris par l'air brusquement sévère et concentré de son camarade.

— Chut ! souffla Charnier, l'index en l'air.

Darmont s'immobilisa, retint son souffle. Ses yeux marron circulaient en rond dans ses orbites derrière les hublots de ses lunettes.

— J'entends rien, finit-il par expirer.

— Justement ! triompha Charnier. C'est le silence absolu. Le silence sidéral. Étonnant, non ?

Darmont, cette fois, ne fit que sourire alors que Charnier riait de nouveau. C'était vrai, le silence était total. Il n'y avait pas une porte qui claquât dans les profondeurs de l'hôpital, aucun grelot de téléphone, aucune sonnerie d'appel, pas le moindre grognement de moteur venu de l'entrée des ambulances du SAMU, nul pas pressé claquant dans les couloirs adjacents, pas de musique échappée d'une radio, d'un électrophone, d'un poste de télé, pas même un éclat de voix, un rire, un râle qui eût pénétré dans la salle par le labyrinthe secret de l'air conditionné. Tout était muet, tout était mort. Et pas le moindre client à l'horizon de neige...

— C'est simple, ils sont tous restés chez eux pour mourir, dit faiblement Darmont.

— Non ! Ils ne meurent pas, c'est tout ! clama Charnier entre deux bouffées de cigare. Il n'y a pas d'accident, pas de bébé qui tombe dans l'huile bouillante, pas de cocu revolvérissant son cocufieur et sa moitié, pas de ménagère qui se coupe le doigt avec son fer à friser, pas de vieillard mordu jusqu'au sang par son cancer enragé, pas d'amants coincés qu'il faut dégager à la pince monseigneur, pas de... Bref, c'est le miracle de Noël. Alléluia. Tu veux encore un petit coup ?

Darmont hocha la tête, avança son gobelet. La bouteille trembla au-dessus du cercle de carton, quelques gouttes tombèrent sur le plancher. Le miracle de Noël ? L'absence obstinée de toute entrée était surprenante. Une nuit de garde transforme dans la plupart des cas les externes en assistantes sociales donnant abri et réconfort moral aux clochards, ivrognes, traînards, femmes battues et autres épaves qui n'ont que le choix entre le commissariat ou la salle d'accueil des urgences pour passer au chaud les quelques heures qui les séparent de l'aube salvatrice... Mais cette nuit, à part deux cas bénins vite expédiés en début de soirée et l'irruption vers 22 heures de cet enfoiré de Sorin qui cherchait un malade du nom de Dekronaert, ou Debronkurt, il n'était plus arrivé personne. La Sainte-Adèle, comme la Saint-Sylvestre, avait-elle vraiment des vertus particulières ? Souriant pour lui-même, Darmont refit une fois de plus le chemin jusqu'à la fenêtre, buvant son scotch avec bien plus de facilité que du petit-lait.

Derrière la vitre embuée, la neige tombait toujours, inchangée. Des

bouffées d'enfance lui revinrent encore, une petite musique magique, Andersen, la petite marchande d'allumettes... Et si le monde disparaissait sous dix mètres, cent mètres, mille mètres de neige durcie ? Darmont imagina une nouvelle ère glaciaire, qui figerait en l'espace d'une semaine la civilisation industrielle moribonde. Pourquoi pas ? L'externe lisait parfois de la science-fiction, l'idée n'était pas neuve. D'ailleurs n'avait-on pas retrouvé en Sibérie des mammouths congelés ayant conservé dans leur estomac des herbes fraîchement ingérées, ce qui tendrait à prouver que le cataclysme gelé de la période de Würm s'était abattu sur la Terre en l'espace d'une journée ?

Darmont avala une longue gorgée de whisky. L'alcool se déposa dans son estomac, y entretenant un petit brasier assoupi qui l'aidait à résister à tout ce froid à venir. Est-ce qu'il neigeait aussi fort à Valence ? Probablement pas. Darmont secoua la tête, se mit à rire silencieusement en contemplant le fond de son gobelet. Il était vide. Darmont soupira. La neige tourbillonnait maintenant devant lui, comme si un mouvement circulaire de l'atmosphère eût agité les flocons à moins de dix mètres de la fenêtre. Dans la lumière jaune pâle qui venait de la pièce chaude, la neige brassée créait une fleur fantomatique, évanescence, aux pétales mouvants. Darmont cligna des paupières, quitta ses lunettes, les essuya à la manche de sa blouse, laissa tomber son gobelet.

— Merde ! grogna-t-il. Puis il dit « Quoi ? » à l'intention de Charnier qui lui parlait.

— Je vais faire un tour chez les filles..., répéta Charnier. Il y a pas de raison qu'on branle plus longtemps entre hommes, puisqu'on n'est même pas pédés, surtout moi. Tu viens ?

— Les filles ? dit Darmont d'un ton traînant, avant de comprendre que Charnier voulait parler des infirmières de garde. Non, non... jamais pendant le service, comme les gendarmes. Vas-y tout seul, tu me raconteras.

Charnier haussa les épaules, et Darmont le suivit du regard avec amusement en constatant que son compagnon marchait d'une allure syncopée et zigzagante vers la porte de communication qui séparait la salle de garde de l'antre aux infirmières. *Ma parole, il est complètement bourré, ce vieux Freddy*, pensa-t-il. Il se baissa pour ramasser son gobelet, trébucha, marcha dessus.

— Connerie ! lâcha-t-il.

Le gobelet s'était aplati sous sa semelle. Il alla en sortir un autre du distributeur à café hors service, se reversa un peu de scotch. La bouteille était plus qu'à moitié vide, ou alors à peine à moitié pleine, c'était selon. Darmont en fut très étonné. Il n'y avait pas plus d'une demi-heure qu'il avait bu sa première lampée. Qu'est-ce qu'il pouvait écluser, le Charnier ! Au fait, quelle heure était-il ? Il releva les

manches de sa blouse vert pâle et de son veston de velours avec la main qui tenait le gobelet. Une petite vague de whisky gicla sur le tissu. Il était minuit dix. Seulement ? Darmont considéra fixement le cercle de sa montre, qui tremblait frileusement devant ses yeux. La trotteuse ne bougeait pas. La montre était arrêtée. *Pas étonnant que ça n'avance pas !* pensa-t-il en secouant la tête. Il entreprit de remonter l'engin après avoir fait passer le gobelet de sa main droite à la main gauche. Lorsque la molette fut parvenue en bout de course, la trotteuse ne s'était toujours pas décidée à reprendre son ballet mécanique et casanier. Darmont secoua le poignet, fronça les sourcils. Il ne se sentait pas bien du tout, subitement. Ses oreilles bourdonnaient, il lui sembla qu'une tronçonneuse MacMachin fonctionnait quelque part en dehors de la salle, juste sous le plancher, ou alors juste derrière un des murs. *J'aurais quand même dû faire gaffe à la bouteille*, se dit-il. Ses yeux papillonnants, qui erraient à travers le paysage neigeux, s'écarquillèrent. Son nez toucha le carreau, qu'il frotta de la paume pour le débarrasser de la buée.

— Ça alors ! souffla-t-il.

La fleur de neige qui avait attiré son attention quelques minutes auparavant avait grossi, s'était ouverte en son centre, comme si un tunnel avait été foré au milieu du crépitement blanc par le vent directionnel d'une soufflerie. Mais le tunnel ne s'ouvrait pas sur la matité de la bourrasque neigeuse. Il présentait au contraire un orifice brillamment illuminé, palpitant d'une lumière blanc-bleu indéniablement diurne. Et au centre de ce vortex de lumière du jour, une forme tremblotante commençait à prendre consistance...

— Les connasses sont barrées ! lança dans le dos de Darmont la voix aigre de Charnier. Il reste juste la plus moche. Tu sais, la grosse, là... Je sais même pas son nom. Les autres ont dû monter se faire mettre le doigt dans les étages !

— Viens voir, et dis-moi si je rêve..., coupa Darmont.

— Bien sûr, tu rêves, riposta Charnier, croyant à une blague.

Il se servit un doigt de whisky, vertical, et prit le chemin de la fenêtre, contre laquelle le dos de son condisciple se découpait, statufié par la contemplation. *Qu'est-ce que je tiens !* pensait Charnier. Il oscillait, son pas était malaisé, et il avait la curieuse impression que la semelle de cuir fin de ses boots s'engluait dans le plancher, comme dans la pâte fondante du bitume par une journée d'été exceptionnellement chaude. Ses oreilles bourdonnaient, toute la pièce dansait. Quand il atteignit enfin la fenêtre au côté de Darmont, il soufflait autant que s'il avait parcouru des kilomètres, et sa main libre dut chercher l'épaule robuste de son camarade et s'y accrocher, autrement il serait tombé.

— Alors, je rêve ?

Charnier se pencha en avant, et Darmont sentit ses doigts nerveux creuser la chair de son épaule. À l'extérieur, au centre de la fleur éclatée rayonnant son pollen neigeux, une voiture stationnait. Elle était éclairée de plein fouet par une lumière bleutée qui la nimbaït de toute part et venait de nulle part – une lumière du jour, une lumière d'un jour d'été qui n'existait que dans le cercle immatériel délimité par la tourmente des flocons brassés par l'invisible. La voiture était longue, basse, noire, avec des chromes étincelants soulignant les arêtes brutes de la carrosserie, des garde-boue bizarrement incurvés vers le haut, des roues à rayons. C'était une voiture découverte, à la capote repliée, aux sièges de cuir roux. Charnier laissa échapper un sifflement admiratif.

— Mais d'où ça sort, ce truc ?

— Encore un miracle de Noël, non ? ironisa Darmont. La Buick 1925 surgie du néant !

— Je parierais pour une Mercedes, et elle est sûrement ; plus près de 1910 ou 1915 que de 1925, corrigea Charnier. Mais... qu'est-ce que c'est que ces déguisés ?

Quatre ou cinq personnages étaient assis ou debout sur les sièges de cuir, tous richement vêtus d'uniformes chamarrés. Un chauffeur vêtu de sombre était derrière le volant. Assis à côté de lui, mais tourné vers l'arrière du véhicule, un officier en tunique rouge tendait le bras vers le couple qui se tenait debout derrière lui. L'homme était grand et fort, vêtu d'une tunique bleu pâle toute cousue d'or et d'une extravagante coiffe militaire couronnée d'un bouquet tombant de plumes noires. Il portait un pantalon garance et avait les deux mains remontées vers son visage, comme pour se protéger. La femme, grande et imposante elle aussi, moulée dans une robe rose et coiffée d'un large chapeau à voilette, semblait se presser contre le corps de l'homme au calot à plumes. Enfin, un autre officier 1900, 1925, habillé en noir et rouge, était monté sur le marchepied de la voiture et se penchait vers le couple.

Les cinq personnages qui, comme la voiture elle-même, avaient d'abord paru flous aux deux médecins, noyés dans le miroitement de la lumière solaire qui les frappait, étaient maintenant tout à fait nets, nets comme une diapositive après mise au point de l'appareil de projection, nets comme un hologramme allumé contre le rideau terne de la nuit perlée. Car les quatre hommes et la femme ne bougeaient pas, ils étaient figés dans leur cocon de lumière – des statues de cire, ou des acteurs attendant sous les projecteurs le moment de s'arracher à une immobilité factice pour jouer leur scène. Mais quelle scène ?

Charnier et Darmont échangèrent un long regard embué d'alcool. L'air était toujours lourd et gluant, le ronronnement de la scie leur moulait toujours les oreilles et le cerveau – mais ce n'était plus un

lancinement aigu, juste un bourdonnement sourd qui faisait corps avec le silence. La Mercedes, ils venaient de s'en apercevoir ensemble, ne touchait pas le sol blanc. Elle était comme suspendue à une vingtaine de centimètres au-dessus de la moquette uniforme de la neige, où ne se creusait aucune trace de pneus.

— Allons voir, murmura Charnier en jetant nerveusement son mégot sur le plancher.

Il porta le gobelet à ses lèvres, Darmont le lui ôta brutalement de la main et en acheva le contenu en s'étranglant. Les deux hommes filèrent vers la porte de la salle, se bousculèrent dans le couloir, passèrent ensemble la seconde porte qui donnait sur l'extérieur. Le froid se cristallisa instantanément sur l'épiderme de leur figure et de leurs mains. Ils firent leurs premiers pas dans la neige qui s'enfonça sous eux.

— Bordel ! cria Charnier.

Il pataugeait dans la pâte traîtresse où il s'engouffrait jusqu'aux genoux à chaque enjambée. Darmont le dépassa, chuta en avant.

— Mes lunettes, merde !

Charnier laissa fuser un rire nerveux en voyant son compagnon, à quatre pattes dans la neige, fouiller la poudre blanche à la recherche de ses bésicles qu'il trouva enfin à un mètre de lui. Concentré et vacillant, de la neige plein les cheveux, il entreprit d'en nettoyer les verres sur le revers de sa blouse. Lorsque le monde fut à nouveau net pour lui, Darmont vit que Charnier était arrivé à côté de la voiture, où les cinq personnages en costume 1900 continuaient de poser pour eux seuls. De poser, vraiment ? En fixant attentivement le grand homme en tunique bleue, l'externe crut tout de même percevoir un mouvement à peine sensible des mains de l'officier montant vers sa gorge. Mais si lentement ! Si lentement, comme si l'individu avait été soumis aux lois d'un autre déroulement du temps.

— Magne-toi ! Il y a des blessés ! hurla Charnier.

Darmont faisait tout son possible pour se magner, mais il y avait ce froid qui le paralysait, cette neige qui aspirait ses jambes à chaque pas, l'alcool qui lui brouillait le cerveau, et... toujours cette lourdeur insidieuse, cette impression de se mouvoir dans un air gélatineux qui freinait chaque geste, lestait son corps de cinquante kilos de ciment qu'il fallait traîner.

Quand il fut parvenu auprès de son camarade, Darmont constata que la lumière blanc-bleu qui éclairait la limousine et ses occupants ne se reflétait ni sur lui ni sur Charnier. Eux restaient dans l'ombre nocturne, imperméables à cette laque d'été d'un autre temps qui avait également pour effet de protéger les arrivants de la neige, toujours soufflée à l'extérieur de la fleur tourbillonnante.

— Tu as remarqué ? Ils bougent..., souffla Darmont entre deux

inspirations.

Charnier lui jeta un bref regard incompréhensif.

— Aide-moi, dit-il seulement.

Sa voix était étouffée par le vrombissement sourd de la scie souterraine. À travers le durcissement pâteux de l'atmosphère, il tendit les bras vers l'officier en bleu qui, Darmont venait de s'en rendre compte, portait sous le menton une longue estafilade. Le col montant de la tunique militaire avait été déchiré, et le sang affleurait entre les lèvres de la blessure. Charnier saisit l'officier à bras-le-corps, le tira vers lui en ahanant, comme s'il avait eu à soulever un poids mort, un sac de charbon, une statue de marbre. Avec lenteur, l'externe et le blessé churent à la renverse dans la neige. Darmont ne put retenir un rire. Mais il avait réussi à grimper sur le marchepied de la voiture et, pendant que son compagnon se débattait dans la purée blanche, il entreprit de s'occuper de la femme qui elle aussi était blessée, un peu au-dessous de la taille, où sa robe rose portait deux petites fleurs de sang distantes d'une quinzaine de centimètres.

— Heu... Madame... Si vous permettez...

Darmont se tut, soupira, conscient du ridicule. La femme ne l'entendait pas, ne le voyait même pas. Elle était figée dans la même stase rêveuse que les autres occupants de la voiture, son visage beau et sévère n'était pas tourné vers lui mais vers l'endroit, juste derrière elle, où s'était trouvé l'officier (son époux ?) avant que Charnier ne le fasse basculer hors du véhicule. Darmont fit un effort gigantesque pour émerger de sa torpeur, il se baissa, fit glisser le corps en travers de son épaule. Il était lourd, raide, chaud. Le chapeau à voilette était tombé dans la voiture, révélant un chignon noir et serré.

Le retour vers la salle d'accueil fut un cauchemar pour les deux hommes, qui avaient à traîner ou porter les corps sans vie apparente des deux blessés. Ils parvinrent pourtant à débarquer leurs fardeaux dans la salle, où Charnier déversa l'officier dans le fauteuil près de la table en verre, tandis que Darmont posait la femme sur la table d'auscultation, où elle bascula sur le flanc sans avoir changé de position.

Les deux externes reprirent leur souffle, se jugeant d'un œil torve. Leurs cheveux étaient trempés, leur visage dégoulinait de sueur et de neige fondante, ils étaient soûls, fourbus, lamentables. Ils ne purent qu'en rire.

— C'est une histoire de fous ! hoqueta Charnier.

Il prit la bouteille de William Lawson, s'en envoya une imposante lampée derrière la cravate. Puis il la tendit à Darmont qui l'imita.

— Bon, c'est pas tout ça... au boulot ! lança Charnier.

Il sonna le bureau des infirmières et maintint son pouce sur le bouton jusqu'au moment où la grosse fille qu'il avait vue quelques

instants auparavant se décida à pointer son museau dans la salle. Elle était rouge et ensommeillée.

— Eh ben... toujours seule ? cracha Charnier. Et les autres ? Encore en train de se faire mettre ?

La fille devint plus rouge encore, bredouilla. Elle était seule, oui, et ne savait pas où les autres...

— C'est un monde, quand même ! coupa Charnier. Et restez pas là à bayer aux corneilles... Vous voyez pas qu'il y a des blessés ? Sortez-moi la trousse et prévenez Ballottin et Colignard... Allez ! Remuez-vous le cul, nom de Dieu !

Sans attendre, il se pencha sur l'officier toujours immobile sur le fauteuil bas. Il avait dû forcer les articulations des jambes et du bassin pour l'asseoir, comme s'il avait eu affaire à un cadavre déjà figé par la rigidité cadavérique.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce qui vous est arrivé ? Est-ce que vous me comprenez ? Mais réveillez-vous, voyons !

Les yeux marron de l'officier 1900, un homme d'une cinquantaine d'années, au teint coloré, clignèrent lentement, lentement. Sa bouche, ouverte en O sous la herse de l'impressionnante moustache noire relevée en crocs, commença à se refermer, lentement, lentement. La langue apparut entre les incisives. Un souffle passa sur le visage de Charnier, mais trop poussif pour que des mots puissent y prendre forme. Charnier pinça les lèvres. L'homme ne présentait pas les symptômes d'un état de choc consécutif à sa blessure. C'était autre chose... Mais quoi ? L'externe s'acharna un moment sur le col déchiré, réussit à déboutonner le haut de la tunique, examina de près la blessure. Un coup de poignard ou une balle de pistolet avait traversé le cou de la gauche vers la droite, Charnier voyait nettement les orifices d'entrée et de sortie, séparés de quelques centimètres. Il y avait du sang, mais l'écoulement était faible, la carotide n'avait pas été touchée, ni la jugulaire, et sans doute pas davantage la trachée artère, autrement l'homme aurait étouffé.

— Bon, il faut éponger tout ça, faire un pansement d'urgence et le monter dare-dare au dixième..., dit Charnier pour lui-même. Mademoiselle... heu... Comment c'est, déjà, votre nom ?

— Je m'appelle Florence... Florence Magnard, dit la grosse fille en se retournant, le combiné du téléphone à la main.

— Vous avez compris ce que j'ai dit, Florence ? Nettoyez-moi cette plaie, vite fait. Vous avez eu Ballottin et Colignard ?

— Ça ne répond pas, docteur... ni l'un ni l'autre...

— Ça ne répond pas ! explosa Charnier. Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ! Où ils sont, ces connards ? C'est bien le moment de s'envoyer en l'air, merde !

Ballottin était l'interne de service, qui coiffait les deux externes et

aurait dû théoriquement être à son poste, dans son bureau du rez-de-chaussée. Colignard était l'assistant qui prenait en charge les urgences, là-haut au dixième étage, après passage entre les mains de ceux du rez-de-chaussée, qui faisaient un premier diagnostic, remplissaient une fiche d'admission et préparaient le terrain.

— Tu te rends compte ! lança Charnier à l'adresse de Darmont. On a des blessés sur le râble et ces messieurs baisent...

L'externe avait rejoint la grosse Florence près du téléphone et parcourait de l'index la liste des noms et des numéros affichée derrière le bureau. Mais les lettres et les chiffres se troublaient devant ses yeux et il n'arrivait pas à lire. Pendant ce temps, Darmont avait découpé au ciseau la robe de la femme tout autour de la taille. Il lui avait fallu ensuite cisailer plusieurs couches de jupons, avant de s'attaquer au corset, qui résistait. Ses mains tremblaient. Il s'était entaillé le pouce, profondément. Son sang se mêlait à celui de la blessée, dont il jugea l'état sérieux mais sans gravité excessive quand il eut enfin pu mettre à nu son épiderme laiteux. La balle (car la femme avait de toute évidence été atteinte par un coup de feu) avait pénétré par la hanche gauche juste au-dessus de l'épine iliaque, et était ressortie à deux centimètres du nombril. Mais c'était une blessure en séton, et le parcours de la balle semblait superficiel. Aucun organe essentiel n'avait été touché, seul le péritoine avait peut-être été déchiré, et encore n'était-ce pas sûr : la femme, qui pouvait avoir environ quarante ans, était de bonne corpulence, et le projectile s'était très certainement frayé un chemin dans la graisse sous-dermique.

Son examen fait, Darmont, rassuré, rejoignit Charnier qui pestait dans le téléphone. Il lui prit le combiné des mains. Dans son oreille, engourdie par le bourdonnement lointain qui n'avait jamais cessé, la sonnerie résonnait, monotone, mais personne ne décrochait.

— Il va falloir qu'on se démerde tout seuls, mâcha Charnier dont les yeux étaient noyés d'humeur. Ces enculés s'envoient en l'air avec les infirmières de garde...

Darmont hocha la tête, ébranla sa lourde masse vers Florence qui, incertaine, se tenait debout près d'une armoire d'où elle avait sorti un nécessaire à pansements qu'elle tenait à bout de bras sur un plateau. Darmont trébucha devant elle, son pied avait heurté quelque chose, ou alors il avait dérapé sur la mouvance huileuse du sol. Il lança les mains en avant pour se retenir, le plateau voltigea, s'écrasa sur le sol avec les flacons, les seringues, les pansements, les pinces et les ciseaux.

— Connerie ! hurla Darmont.

De rouge, l'infirmière était devenue blanche. Darmont dut se retenir pour ne pas la gifler.

— Foutez le camp d'ici ! Vous ne seriez pas capable de trouver

vosre cul avec vos mains... Démerdez-vous pour ramener quelqu'un... Colignard, Ballottin, un chirurgien, n'importe qui... Allez, barrez-vous, je ne veux plus vous voir !...

Affolée, l'infirmière courut vers la porte. Rouge à son tour, Darmont se baissa en vacillant, ramassa un flacon de désinfectant intact, un paquet de coton, quelques instruments. Il hésita deux secondes, puis rafla la bouteille de scotch et en siffla une puissante gorgée. Quand il la reposa, la bouteille était pratiquement vide. La pièce dansait comme un paquebot soumis à une forte houle. Darmont reprit péniblement le chemin de la table d'auscultation, qui remuait fébrilement devant ses yeux. En marchant, il se prit les pieds dans le fil du téléphone, où Charnier bredouillait à nouveau des *allô... allô...* inutiles. Darmont bascula en avant, vint donner de la tête contre l'estomac de son collègue. Tout lui échappa des mains, les deux hommes s'affalèrent contre le bureau et restèrent un moment ébahis, dans les bras l'un de l'autre, le gros et le maigre, comme un couple en formation incertain de la suite des manœuvres à entreprendre.

— Mais qu'est-ce que tu fous, bordel ? grogna Charnier, sonné.

— Et toi ? se défendit Darmont. Tu ferais mieux de t'occuper du général qui pisse le sang, au lieu de faire le guignol avec ce téléphone...

— J'essayais d'appeler une astreinte, mais je peux même pas avoir le standard. La ligne est morte...

Darmont leva les yeux au plafond, laissa fuser un grand soupir qui fit éclore une bulle irisée entre ses lèvres. Les astreintes étaient les médecins spécialisés qui se tenaient prêts, chez eux, à accourir à tout appel de l'hôpital.

Charnier prit appui sur l'épaule de Darmont. Debout, il fut surpris par la giration accélérée de la pièce autour de lui. Est-ce que ce putain d'hôpital ne pouvait pas s'arrêter un moment de danser ? Darmont se hissait avec peine à côté de lui. Dans le mouvement qu'il fit pour se glisser derrière le bureau, le téléphone tomba par terre, mais personne ne le ramassa. Les yeux papillotants de Darmont s'étaient stabilisés du côté des fenêtres. Il secoua la tête, souriant vaguement.

— R'garde..., dit-il en donnant un coup de poing dans les côtes de Charnier.

La limousine était toujours immobile dans le cocon de lumière bleue de cet été étranger venu d'un autre temps. La neige tourbillonnait autour d'elle sans l'atteindre, et à l'intérieur du véhicule les trois derniers occupants n'avaient pas bougé – ou si peu... Le chauffeur restait rivé à son volant, l'officier en tunique rouge achevait de se tourner vers les sièges arrière, l'homme debout sur le marchepied avait peut-être accentué de quelques centimètres la flexion en avant de son buste.

Charnier trancha l'air de sa main et fit une grimace agacée. Il trébucha jusqu'au blessé à la gorge, fit un crochet par l'armoire ouverte, y ramassa une brassée de flacons, de pansements et d'instruments qu'il déversa sur la table basse. Il commença à éponger le sang qui coulait aussi lentement qu'un épais sirop de groseille, répandit sur la blessure un flot d'alcool à 90° qui ne fit même pas frémir les muscles faciaux de l'officier. Charnier avait soif. Son palais le brûlait, il avait l'impression de mâcher de la cendre chaude. Il tendit la main vers la bouteille, jura en constatant qu'elle ne contenait plus qu'un misérable fond de scotch. Il porta le goulot à ses lèvres, but trop vite, s'étrangla, toussa.

— Tu aurais pu pen... penser aux copains..., grommela-t-il entre deux quintes.

Darmont ne l'entendait pas. Il était penché sur le ventre mis à nu de la femme, où les orifices ovales d'entrée et de sortie du projectile se déformaient sans cesse devant ses yeux embués. Il décida de sonder la blessure pour confirmer son diagnostic.

— Craignez rien, ma... madame... Ça fera pas mal, bredouilla-t-il à l'adresse de la blessée dont les yeux fixaient toujours l'invisible et dont la forte poitrine, moulée par le bustier, se soulevait lentement, lentement, au rythme impossiblement démultiplié du temps biologique qui régissait le métabolisme de l'inconnue. *Et si je prenais sa tension ?* pensa Darmont. *Et si je lui faisais une piqûre de novocaïne ?* Les idées se brouillaient, se dissolvaient à peine germées dans son cerveau en phase de liquéfaction. Il prit une sonde, essaya de viser le trou dans la hanche. Mais sa main tremblait de plus en plus, et la sueur qui dégoulinait de son front lui tombait dans les yeux.

Charnier, une paire de ciseaux à la main, hésitait à couper les trois centimètres de peau qu'il lui avait paru nécessaire d'élaguer pour nettoyer convenablement la blessure de son patient. Les yeux fixes de l'officier semblaient le regarder avec une férocité particulière sous la visière de sa coiffe à plumes, et la bouche s'était tordue en un rictus accusateur contre la haie noire de la moustache. Charnier était hypnotisé par ce visage de cire. Il avait maintenant l'impression qu'il reconnaissait le blessé, pour l'avoir vu jadis, sur une vieille photographie d'un événement précis. Oui... il croyait savoir, maintenant. *Et si c'était possible ? Si c'était vraiment LUI ?*

— Darmont..., lança-t-il d'une voix rauque.

— Fous-moi la paix, c'est pas le moment ! grogna Darmont, penché sur l'abdomen de la femme.

— Non... mais écoute. Et si c'était pas des déguisés ? S'ils venaient vraiment d'un... d'une... d'une autre époque, quoi... Du temps, comme dans tes conneries de romans de science-fiction. Tu vois... Des gens arrachés à leur époque par une... un orage temporel. Ou alors

tombés dans une porte du temps... comme Ambrose Bierce, ou... Tu vois ? Parce que tu sais, j'ai le sentiment que je les connais. Et si c'était vraiment eux, ce serait extraordinaire, parce que...

Charnier se tut. Il s'était rendu compte que son ami ne l'écoutait même pas. Et puis de quoi parlait-il ? Il rêvait. Son cerveau nageait dans une mer de whisky, il était rond comme une douzaine de billes. Il fallait qu'il fasse un pansement à ce guignol au lieu de déconner sur Ambrose Bierce et les portes du temps. Il approcha son ciseau du cou de l'homme en costume 1900. Les deux lames écartées frôlèrent la blessure béante. Un *MERDE !* retentissant éclata derrière lui. C'était la voix de Darmont, aiguë comme jamais Charnier ne l'avait entendue. Il sursauta, les lames du ciseau s'enfoncèrent profondément dans le cou du blessé, un jet de liquide chaud éclaboussa la main de Charnier.

— Qu'est-ce qui t'arrive, connard ? rugit Charnier.

Il dégagea son engin, se détourna. Darmont lui faisait face, son corps masquait en partie la femme étendue, il était pâle comme la mort.

— Charnier... Charnier..., dit-il dans un souffle. Viens voir... Je crois que j'ai fait une connerie... J crois que je lui ai perforé une artère... L'artère iliaque... Ça pisse comme une fontaine... Arrive, merde !

— Quoi ?

En quatre pas zigzagants, Charnier fut près de Darmont. Il agrippa le devant de la blouse de son confrère, s'aperçut qu'elle ruisselait de sang.

— J'sais pas c'qui est ar... arrivé, continuait Darmont. J'ai voulu sonder, j'ai fait un faux mouvement... Faudrait... faudrait... Elle va se vider en trois minutes si on... Mais dis donc ! Qu'est-ce que tu lui as fait, toi, à ton gus ? Regarde comme il pisse, lui aussi !

— Nom de Dieu..., murmura Charnier après avoir jeté un coup d'œil en arrière.

Le sang pulsait en saccades pressées du cou de l'officier immobile dans le fauteuil, se répandait sur le devant de la tunique bleu pâle constellée de décorations.

— C'est la carotide..., dit Darmont, très calme tout à coup. Tu lui as bousillé la carotide, pauvre pomme...

Les deux externes se soupesèrent du regard. Ils ne savaient pas quoi dire, pas quoi faire. La catastrophe irrémédiable que craint tout médecin était là, et elle n'était pas venue du ciel, elle était venue de leurs mains. Ils n'osaient plus tourner les yeux vers les blessés, ils avaient l'air de deux vieux enfants qui ont fait une grosse bêtise. Le sang qui coulait de la gorge de l'officier commençait à ruisseler sur le plancher avec un doux bruit de papier qu'on froisse, le sang qui jaillissait comme un geyser du flanc labouré de la femme retombait en

pluie sur les volutes de sa robe avec un friselis de source.

Charnier et Darmont sortirent enfin de leur stupeur. Ils s'ébranlèrent avec lourdeur, chacun courant vers le saccage de l'autre. La pièce valsait plus que jamais, leurs pas collaient plus que jamais au plancher qui fondait. Darmont voulut plaquer une informe bourre de coton sur le cou de l'officier. Ses bras passèrent à travers les épaules de l'homme, dont la silhouette se déformait, ondulait, se distendait, en même temps qu'une lueur vive l'illuminait, semblant émaner de sa peau et de ses vêtements. La scie bourdonnante avait rempli ses oreilles, son crâne, de son lancinement aussi grave désormais qu'une turbine géante qui va s'arrêter. Le cerveau de l'externe n'était plus qu'une pulpe impalpable que le moindre vent allait emporter. Il ferma les yeux, se prit les tempes à deux mains. Dans sa tête, le bruit insupportable décrut peu à peu. Quand il rouvrit les yeux, le blessé n'était plus sur son fauteuil.

— Charnier..., lança-t-il d'une voix expirante.

Charnier venait de voir se dissoudre devant lui le corps de la dame en rose dont il avait en vain essayé de panser l'abdomen avec une grande bande dont les volutes serpentaient maintenant sur la table d'auscultation vide. Une aura lumineuse allongée nimbait la salle, blanc-bleu, mais allant en se dissipant. Les deux externes suivirent des yeux l'évanescence oblongue qui plongeait horizontalement vers les fenêtres et, à travers elles, vers le champ de neige et la voiture noire enclose dans son cocon lumineux. Charnier et Darmont ouvrirent la bouche en chœur, mais aucune exclamation n'en sortit. Les deux blessés avaient repris leur place debout à l'arrière de la limousine, l'officier levant les mains vers son cou (mais tout le devant de sa tunique était maintenant rouge de sang), la femme se dressant contre lui comme pour faire à l'homme un rempart de son corps – son corps qui déjà commençait à se plier au centre de la fleur vermeille qui s'épanouissait sur son ventre...

Puis la scène se troubla, se ternit. L'aura lumineuse se referma sur la voiture, s'y condensa, s'y fondit. Il y eut un éclatement silencieux, qui éparpilla dans l'atmosphère les pétales fous de la fleur de neige.

Charnier et Darmont coururent aux fenêtres. Le plancher ne leur collait plus aux pieds, la scie bourdonnante s'était tue définitivement. Derrière les carreaux la neige tombait, calme, lourde, inchangée, promesse immaculée d'un long hiver à venir. Il n'y avait plus de tourbillon lumineux, plus de voiture 1910 ou 1915, plus de passagers costumés. Le champ de neige s'étendait derrière la façade de l'hôpital, vierge de toute trace jusqu'à la limite de la visibilité.

Darmont frotta machinalement ses mains l'une contre l'autre, comme ce personnage d'une pièce de Shakespeare qui cherche et cherche à faire disparaître de ses doigts des taches invisibles.

Pareillement, les mains de Darmont, pleines de sang quelques minutes auparavant, étaient à nouveau propres et nettes. Celles de Charnier aussi, qui les considérait avec incrédulité, paumes ouvertes devant son nez, un vague sourire hébété flottant sur ses lèvres minces.

— Tiens, murmura Darmont, ma montre marche à nouveau...

Il lissa le devant de sa blouse, propre elle aussi, et suivit en titubant Charnier, qui était revenu au centre de la pièce et l'inspectait d'un œil torve, la bouche ricanante. Il n'y avait plus aucune trace sur le plancher, ni sur la table d'auscultation.

À ce moment, la porte intérieure s'ouvrit avec brusquerie, et Ballottin entra au pas de charge dans la pièce, sa blouse ouverte sur une braguette maculée, les cheveux en désordre et la mine renfrognée. Il était suivi par deux infirmières longues, belles et débraillées, et par la grosse Florence, plus rouge que jamais. Le regard de l'interne fit le tour de la salle, s'arrêtant brièvement sur tout ce qui jonchait le plancher, sur le téléphone renversé, sur la bouteille de William Lawson vide qui traînait par terre juste devant ses pieds et qu'il fit rouler en la poussant de la pointe de son soulier. L'œil bleu de Ballottin poinçonna Charnier et Darmont, qui oscillaient sur place devant lui.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel, ici ? Vous êtes complètement pétés, tous les deux, hein ? Et alors, ces blessés, où ils sont ?

Charnier se laissa glisser par terre et s'assit sur la pointe des fesses devant l'interne.

— Quels blessés ? demanda-t-il avec un étonnement poli.

Gavrilo Princip fut ceinturé par-derrière. La poigne robuste d'un policier serbe lui arracha des mains son browning vide. Des uniformes bleus tournoyaient autour de lui, des lames de sabres levés scintillaient au soleil. Gavrilo vit du coin de l'œil que Trifko Grabez, son complice, venait d'être également maîtrisé, sans qu'il ait pu faire usage de son arme. La foule criait de plus belle, le monde n'était que bruits et mouvements. Tout en se débattant et en essayant de soustraire son visage aux coups qui commençaient à pleuvoir, Gavrilo reporta ses regards vers la voiture. Lorsqu'il avait commencé à tirer, la cible était curieusement devenue floue, et les silhouettes des dignitaires impériaux entassés dans le véhicule s'étaient troublées, jusqu'à pratiquement disparaître au sein d'une fugitive mais violente irisation de l'atmosphère. Gavrilo avait encore les oreilles bourdonnantes de l'étrange scie qui avait moulu son cerveau au moment même où il accomplissait son geste de justice. Et s'il avait manqué sa cible ? Déjà, un peu plus d'une heure auparavant, l'archiduc avait échappé de justesse à une bombe lancée par un autre membre de la Main noire. Si c'était raté pour cette fois encore, tout s'effondrait !

Mais non... Alors qu'on l'entraînait loin des voitures immobilisées au

centre de l'étroite rue François-Joseph, Gavrilo eut le temps de voir les corps emmêlés de l'archiduc François-Ferdinand et de la comtesse Sophie, son épouse, basculer en arrière, auréolés de sang. Il avait visé juste, l'annexion de la Bosnie par l'Empire austro-hongrois était vengée... Puis tout ne fut plus que chaos et douleur pour le jeune révolutionnaire.

Soutenus par le général Potiorek, l'archiduc et la comtesse étaient en train de mourir. Le premier avait eu la carotide tranchée, la seconde l'artère iliaque perforée. Cette scène se déroulait à Sarajevo, capitale de la Bosnie, le 28 juin 1914 à midi dix. Malgré un passager caprice du temps, l'événement qui allait précipiter l'Europe dans le meurtrier conflit de 14-18 avait eu lieu. Mais Gavrilo Princip ne saurait jamais qu'en réalité les blessures qu'il avait causées à l'archiduc et à son épouse étaient sans gravité, et que son œuvre avait été achevée par deux jeunes médecins français de 1983, les deux seuls médecins au monde à avoir indirectement provoqué la mort de quatorze millions de personnes.

9.

Une erreur de livraison

Notre petite fille avait huit jours – nous l'avions achetée à tempérament chez La Cigogne, une maison spécialisée – quand la lettre arriva. Une lettre de l'hôpital Nord.

Je n'aime pas recevoir de courrier. Ma femme et moi vivons depuis trop longtemps dans la panade pour qu'une lettre signifie autre chose qu'une facture à payer ou un huissier à éviter. Aussi, quand j'entendis le bruit de couteau que fait le courrier glissé sous la porte, je ne bougeai pas.

J'attendis que l'assas... que le facteur s'éloigne, et je passai dans le couloir.

Là, je pris une paire de jumelles sur l'étagère, et je les braquai vers le fond. Au pied de la porte d'entrée.

Il y avait bien une lettre.

Vers 11 heures, j'allai la ramasser.

Je la posai sur le bord de l'évier, un pot à confitures dessus, et je l'ouvris avec un hachoir.

Voici ce qu'elle disait :

CENTRE HOSPITALIER NORD

Autoroute Nord, kilomètre 37.

Obj : vtre comm du 24-09

Nos refer : ac de recep du 27-09

Livraison du jour, 15 h 50, v.G.

Madame ou Monsieur,

Notre service de vérification par ordinateur nous avise aujourd'hui d'une regrettable erreur dans nos livraisons de la journée du 27 sept.

Vous avez, si nos renseignements sont exacts, perçu indûment une PETITE FILLE modèle standard, type européen, 3,250 kg, longueur 50 cm, yeux verts, cheveux noirs. Elle ne vous était, bien sûr, pas destinée. Vous recevrez donc dans les huit jours.

Un BÉBÉ LOCOMOTIVE, type Diesel, 16 roues, trois places, livré avec gare de triage, 34 km de rails et sept (7) tonnes de charbon. Il sait siffler, fait de jolis pets de vapeur blanche et se déplace par ses propres moyens.

Il nous est particulièrement agréable d'ajouter à ce lot un tender

modèle 98, plein de bois, à titre de réparation pour le préjudice subi. En espérant vivement que vous voudrez bien oublier le pénible séjour de cet enfant humain dans votre paisible foyer, nous vous prions, madame et monsieur, d'agréer l'expression de nos sentiments les meilleurs.

Pour la direction :

Ed Botrel pcc.

Je la relus trois fois sans rien y comprendre.

Au bout d'un moment, quelque chose commença à vaciller et je m'assis.

Le bébé locomotive ne m'étonnait pas. J'étais suffisamment averti de la folie de mes concitoyens pour savoir que La Cigogne fabriquait aussi des bébés locomotives, et que l'hôpital Nord fournissait ceux qui en faisaient la demande. L'hôpital Nord en la personne du grand patron de la maternité, le P^r Sorin.

Les bébés locomotives sont des engins de plusieurs tonnes, peints en rose vif avec des filets de cuivre, et leurs roues sont en aluminium brossé. On peut les conduire sur de petits circuits. Ils sont naturellement fabriqués par La Cigogne, et livrés non pas par l'hôpital, mais par une filiale de La Cigogne, dont le nom est Lechoux-Larose. Ceux qui s'offrent un bébé locomotive les enferment généralement dans leur garage – on vend aussi des garages – et ils les astiquent, ils les lavent, ils les repeignent et font siffler la chaudière à longueur de journée. Le dimanche matin, ils chargent le foyer et font ronfler la chaudière. Passe-temps grotesque, mais révélateur de la perversité de mes contemporains. L'amour des machines était déjà au siècle dernier un symptôme inquiétant de dégénérescence.

Dans le même ordre d'idée, on trouve aussi des bébés éléphants, des bébés maisons, des bébés bisons, des bébés bonbons, des bébés messies et des bébés en paille que les cinglés lardent de coups de couteau. À ce prix-là, les rues sont presque sûres, et la guerre n'éclate que tous les trente ans.

Mais ni Sabine ni moi n'avions jamais commandé de bébé locomotive. Sabine est stérile, et nous avons commandé un VRAI bébé. Un bébé d'humain, fabriqué par je ne sais trop qui, je ne sais trop où, mais avec quatre membres, deux yeux, un nez, deux fesses, deux mains, et l'intérieur complet : œsophage, cardia, estomac, vésicule, foie, intestins, ovaires, trompes, articulations, os, et même l'appendice, qui ne sert à rien paraît-il. Nous tenions à ce que notre bébé ait mal à la gorge, se casse le genou, attrape une crise de foie, souffre des ovaires et meure peut-être d'un cancer du poumon, COMME AUTREFOIS. On voulait jouer le jeu. On avait bel et bien commandé une

PETITE FILLE, modèle standard, type européen, 3,250 kg, longueur 50 cm, yeux verts et cheveux noirs.

Et on l'avait appelée Sarah. Un des plus beaux prénoms du monde.

Ce n'est pas parce qu'un bébé humain est le moins cher de tous les bébés fabriqués par La Cigogne. Il est deux fois moins onéreux qu'un bébé automobile par exemple, et près de dix fois moins cher qu'un bébé avion. Non. Nous voulions cet enfant, Sabine et moi, pour toutes les raisons bizarres qui font qu'autrefois, les gens capables de le faire faisaient un enfant. Nos motivations étaient un peu glauques, pas très claires mais pressantes, celles-là même qui font que les trois quarts de mes concitoyens ont précisément des bébés locomotives, des bébés ragoûts ou des bébés phoques. Pour aimer encore un peu, aimer au-delà de ce que font de vous l'âge, la vie, les blessures. Mais au contraire d'eux, Sabine et moi ajoutions le désir absurde et vain de nous résumer dans un enfant dont nous serions l'avenir et le passé. On avait donc commandé Sarah.

Je me souvenais très bien d'avoir établi moi-même le bon de commande, avec Sabine penchée sur mon épaule. D'écrire sur ce petit papier rose découpé dans *Pronuptium*, ç'avait été comme de faire l'amour. Quand j'avais signé, Sabine s'était raidie et elle avait fait les yeux blancs. Elle avait joué, véritablement. Sa signature est tremblée au bas du bon à découper.

Le 24 septembre, il y a deux semaines donc, j'avais glissé l'enveloppe dans la boîte aux lettres de La Cigogne. Elle avait failli m'avaler la main, si grande est sa voracité. Trois jours plus tard, nous recevions le colis.

Le colis qui ne nous était pas destiné, le courrier de l'hôpital Nord le prétendait maintenant. Leur foutu ordinateur de gestion des stocks l'avait dicté à l'imprimante, puis le rectangle de papier blanc avait été signé par un type nommé Botrel, mais la signature était fausse. C'était un typon. Tout était faux là-dedans, à commencer par cette erreur qu'ils prétendaient rectifier.

Mais j'avais peur. Une sale peur diffuse, malsaine, comme une épingle oubliée dans un revers de chemise, et qui vous pique quand vous tournez la tête. J'aurais voulu que Sabine soit là, mais elle avait pris son service à l'hôpital Nord, où elle est infirmière en traumatologie, avec le P^r Marcello Naponiloni. J'aurais voulu qu'elle soit là. Cet enfant, nous l'avions commandé aussi pour avoir peur ensemble.

Je passai dans la pièce d'à côté, avec toujours cette fichue lettre à la main. Sarah dormait. Elle dormait dans son berceau, ses petits poings serrés comme des bourgeons sous son menton. Qui n'a pas eu d'enfant ne sait pas la houle que lève en vous la vision d'un enfant qui dort. C'est le point focal du monde, un axe de cristal d'une infinie fragilité qui le contient non seulement lui, mais vous tout entier, dans ce que vous avez de meilleur. Il ne vous doit rien, que la vie, mais jour

après jour, vous lui devez davantage. Vous n'avez pas besoin d'aimer les enfants pour cela, cela se fait à votre insu, sa respiration devient la vôtre, ses bonheurs vous apportent le bonheur, ses malheurs sont le malheur. Pour la première fois, j'avais le goût du malheur dans la bouche en regardant Sarah dormir.

Alors, j'ai téléphoné.

Il y avait un numéro en bas de la lettre, un tout petit parce que l'hôpital Nord n'aime pas être dérangé. Mais j'avais tout mon temps. J'ai laissé sonner dix bonnes minutes.

À l'autre bout du fil, quelqu'un a décroché. Une voix rogue m'a explosé dans les oreilles :

— Oui ?

— Le service des réclamations ?

— Oui.

Ils avaient dû le prendre dans une école de parachutistes.

— Le service des bébés humains, s'il vous plaît.

— Pourquoi ?

— Mais, euh... Il y a une erreur. Une livraison qui a été faite, et que vous contestez.

— Elle a été faite et vous en êtes content ?

— Moi, oui. C'est vous qui...

— De quoi vous plaignez-vous alors ?

— Mais je ne me plains pas ! C'est vous qui m'avez envoyé une lettre...

— Une lettre ? Oh, un instant, je vous prie... (Il y eut un petit silence, puis la voix reprit mielleusement :) Vous êtes bien (et il dit mon nom) ?

— Oui.

— Un instant, monsieur.

J'entendis un bourdonnement, comme quand on passe la communication à quelqu'un. Mais c'était toujours le parachutiste au bout du fil :

— Exposez-moi votre affaire, cher monsieur.

— Elle est simple. J'ai reçu ce matin une lettre selon laquelle vous alliez m'échanger mon bébé... mon bébé humain contre un bébé locomotive. Je n'y tiens pas du tout.

Elle – la voix antipathique – eut un petit rire :

— Mais alors, pourquoi avoir commandé un bébé humain, pardon, un bébé locomotive ?

Le LAPSUS ! Il avait dit un bébé *humain*, et il s'était repris. Je ne rêvais donc pas.

— Je n'ai pas commandé de bébé locomotive, monsieur.

— Comment ça, vous n'avez pas commandé de bébé locomotive ?

Si l'ordinateur vous envoie un bébé locomotive, c'est que vous avez RÉELLEMENT commandé un bébé locomotive ! Il ne PEUT PAS se tromper.

Bien sûr, il cherchait à m'échauffer. Tous les services de réclamation le font. À la fin, exaspéré, vous cédez. C'est leur travail de vous donner tort. Mais c'était MON enfant. Je n'étais pas disposé à céder.

— Vous ne comprenez pas ? Nous l'avons bel et bien commandé, nous la voulions, nous... nous en avions envie. C'est une petite fille, et nous L'AIMONS ! Je n'en ai rien à foutre, de votre locomotive !

La voix se fit plus froide :

— Ne vous énervez pas, je vous prie. Je ne suis qu'un employé, moi, c'est l'ordinateur qui commande. L'ordinateur corrige toutes les erreurs, il corrigera celle-ci, soyez sans crainte.

— Quelle erreur ? La sienne ?

— La vôtre.

— Mais bon sang, nous ne nous sommes PAS trompés. Nous avons ce que nous voulions, oubliez-nous !

J'entendis un soupir, ce genre de soupir patient que poussent ceux qui vous prennent pour un imbécile. Un soupir de prof de maths.

— Écoutez, cher monsieur, si vous vous êtes trompé dans votre commande, il vaut mieux le dire tout de suite. L'erreur est humaine, n'est-ce pas. Il n'est pas impossible de...

— Écoutez, vous ! Je ne me suis pas trompé. Voulez-vous que j'aille chercher mon double de bon de commande et que je vous le lise ?

— S'il vous plaît.

J'allai chercher le papier rose. J'étais tellement furieux que je vidai tour à tour trois tiroirs avant de le trouver. Quand je revins au téléphone, il n'y avait plus personne.

Au comble de l'exaspération, je refis le numéro. La même voix grincheuse dit :

— Oui ?

— Vous avez raccroché, dis-je. J'étais allé chercher mon duplicata.

— Quel duplicata ?

— Le duplicata de ma commande !

— Quelle commande ?

— Ma commande de bébé humain, nom d'un chien. Vous souffrez d'amnésie, ou quoi ?

— Quel service demandez-vous ? fit la voix, avec une politesse glaciale.

— Les réclamations, non, le service des bébés humains. C'est vous que j'avais tout à l'heure !

— Vous faites erreur, riposta l'autre salaud. Quel est votre nom ?

Et la petite comédie recommença. C'était lui, j'en aurais juré, le même type qui parlait comme dans un tuyau de chauffage central. Un instant, l'éventualité d'une blague me vint à l'esprit. Et si j'avais composé un faux numéro ? Mais, non, ce n'était pas possible. Je l'avais fait *deux* fois. Quand nous en fûmes revenus au même point, il me proposa encore une fois d'avouer :

— L'erreur est humaine, n'est-ce pas, l'ordinateur comprendra que...

— Mais j'ai le double ! Le double de notre commande ! Je lis : une PETITE FILLE, modèle standard, type européen, 3,250 kg !

— Ne quittez pas. Vous vous appelez bien Debronkaert ? Lorimar Debronkaert ?

— MAIS NON !

Je crus qu'il me refaisait le coup, mais il revint très vite :

— L'ordinateur m'a communiqué l'enregistrement de votre commande – et sa voix prit un accent de triomphe insupportable : Moi, je lis : un bébé locomotive !

— Ce n'est pas possible, balbutiai-je.

— Et pourtant si ! fit l'autre crapule en riant.

J'entendis des bruits de chaise derrière lui, comme s'ils étaient plusieurs à m'écouter.

— Je peux toujours vous envoyer quelqu'un pour débrouiller l'affaire. Je ne pense pas *qu'il* y verra une objection...

— Il ?

— L'ordinateur.

— Vous feriez bien, dis-je. Je ne veux pas recevoir un bébé locomotive, vous entendez ?

— Et pourtant, c'est le vôtre, répliqua l'autre crétin. Mais c'est entendu : Je vous envoie quelqu'un demain. À vos frais, bien entendu.

— Mais puisque c'est vous qui...

Il avait déjà raccroché. Je restai là, un peu stupide. J'étais humilié, bien sûr, et la sale petite épingle était toujours dans son revers, à me piquer la nuque.

Sarah était réveillée, mais elle ne pleurait pas. Quand je me penchai pour la prendre dans mes bras, elle me saisit un doigt, très fort. Comme si elle s'était doutée de quelque chose.

À midi, elle refusa son biberon.

À 6 heures aussi.

Sabine rentra à 7. Nous nous connaissons bien, et nous sûmes tout de suite que quelque chose n'allait pas chez l'autre. Elle avait l'air furieuse, mais j'étais trop angoissé pour l'interroger. Je lui donnai la lettre et lui racontai tout.

Elle la lut sans ôter son manteau. Je la revois encore, au centre de

la cuisine, inclinant sa tête blonde sous l'éclairage cru du plafonnier. Je remarquai que ses bas étaient filés, tous les deux, et qu'elle avait des marques noires sur les poignets. Elle courut dans la chambre et revint avec le bébé dans les bras :

— Ça ne m'étonne pas. Ces grosses boîtes, ça cloche toujours quelque part. Par-devant, c'est monts et merveilles, mais en coulisse, c'est le bordel, les rats derrière les bureaux et l'informatique en toc !

— Ne t'énerve pas, dis-je. Après tout, ce n'est qu'une petite erreur de rien du tout. Ils envoient quelqu'un demain, ça s'arrangera tout seul...

Mais je n'étais pas tranquille. Le type au téléphone me connaissait (*une lettre ? Oh ! un instant, je vous prie*) et je déteste être connu par des types que je ne connais pas.

— Rien que le nom, d'ailleurs ! La Cigogne ! Alors que c'est une boîte qui appartient à Sorin ! Il fait son beurre de tous les côtés, celui-là !

— Sorin ?

— Le médecin-chef de la maternité. Il... il est le P-D.G. de La Cigogne. Le directeur de l'hôpital Nord est dans le coup, lui aussi, et le maire. Ils touchent.

— Ils touchent ?

— Un pourcentage. Chaque bébé vendu par l'hôpital, que ce soit un vrai bébé ou un bébé artificiel, leur rapporte du fric. Oh ! ajouta-t-elle tout uniment, ce sont de vraies crapules, tu sais.

— Ils sont tous comme ça, à l'hôpital ?

— Non. Ces trois-là seulement. Le pire de tous, c'est Sorin.

Je devais me souvenir du ton avec lequel elle avait dit cela. Mais ce que venait de m'apprendre Sabine m'ouvrait d'autres horizons. Les petits pots Miquets, les couches-culottes Moses and Noses et les joujoux Hiboupoux appartenaient au holding La Cigogne, eux aussi. Les joujoux Hiboupoux, c'étaient de petits nègres en celluloïd qui se prosternaient ou des bébés chinois qui vous regardaient par en dessous. Sorin était partout.

— On s'expliquera demain avec le type de l'hôpital, conclut Sabine.

— Mais toi qui y travailles, peut-être peux-tu...

— Arranger le coup ? Mon chéri, si tu savais...

— Parles-en à Naponiloni.

Elle haussa les épaules :

— C'est un couard. Il n'osera rien faire.

Quelque chose me trottait maintenant dans la tête, quelque chose sur laquelle je n'osais pas mettre un nom. Je savais Sabine réservée, pudibonde même, et qu'elle fréquentât à longueur de journée des internes et des médecins portés naturellement à la bagatelle par le côtoiement assidu de la mort ne m'avait jamais alarmé. Je la savais

au-dessus de cela.

Mais eux ?

L'hiver était déjà là. Du givre se formait sur la vitre, diluant les pauvres lumières de ce côté-ci de la ville. Je songeai que cette année-là serait plus dure encore que l'année dernière. Mais nous avons Sarah, et à cette pensée je me sentis plus dur. Pas plus fort : plus dur. Comme l'est un animal au fond du trou.

Le lendemain, on frappa à la porte. J'ouvris. Une petite bonne femme avec la figure au milieu du nez entra.

— Samantha Lefoin, de l'hôpital Nord.

Elle passa devant moi et alla se poser sur le bord d'une chaise. Cela fait, elle me regarda fixement :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

J'ai détesté ce ton, et les mots qu'elle employait.

— J'ai une petite fille...

— Je sais. Elle eut une grimace de dégoût, vite réprimée. Et alors ?

— Puisque vous savez tout, vous savez qu'on me la réclame.

— La Cicogne a toujours à cœur de réparer ses erreurs. De quoi vous plaignez-vous ? On vous donne un tender plein de bois en plus.

— Il n'y a pas d'erreur, la coupai-je. Nous aimons ce bébé et nous voulons le garder. J'ai le double du bordereau, là... Je sortis le papier et lui fourrai sous le nez : Lisez, UNE PETITE FIL...

— UN BÉBÉ LOCOMOTIVE, rétorqua Samantha Lefoin après un rapide coup d'œil au duplicata. Un bébé locomotive, c'est bien ce qu'avait noté notre ordinateur.

Je ne sais pas qui eût l'air le plus bête. Moi, sans doute. Je décollai les yeux de son regard à elle, et ça fit un petit bruit gluant, j'en jurerais – et je relus mon papier :

— UNE PETITE FILLE, modèle standard...

Je n'étais pas fou.

— Je ne suis pas fou, dis-je. Lisez mieux : c'est écrit...

— C'est écrit UN BÉBÉ LOCOMOTIVE, dit la punaise. Elle se leva : Eh bien, je vais rentrer à l'hôpital et confirmer qu'il s'agit bien...

— Une minute ! Vous ne POUVEZ pas faire ça. C'est écrit UNE PETITE FILLE !

— Si ça vous fait plaisir...

— La question n'est pas là ! Je vous prie de noter que vous vous êtes trompée, et...

— Mais je note, cher monsieur, je note ! Je note que nous nous sommes trompés, et vous recevrez sous huit jours, non, cinq maintenant, un superbe bébé locomotive. Comme prévu.

D'un bond, je fus sur elle. Mes mains crochèrent dans la vieille peau grise de son cou, et je levai le poing droit pour écraser son

sourire grinçant. Elle se mit à crier, comme une poule que l'on saigne :

— Et je vous prie de garder votre calme sinon ce n'est pas dans cinq jours que nous viendrons, mais dans une heure, avec la police ! Nous avons le droit pour nous !

Ce n'est pas la menace qui m'arrêta, mais Sarah. Elle se mit à pleurer dans la pièce à côté. Je sortis en lâchant :

— Je ferai opposition !

— Pas avant d'avoir rendu l'enfant, monsieur ! Il faut observer les règles, monsieur ! *La règle fait la vie droite !*

Et la porte qui claque.

Ce soir-là, quand Sabine rentra, je jouais avec Sarah. Ses grands yeux bleus de bébé fouillaient encore l'aveugle blancheur des premiers jours, mais elle savait déjà sourire.

— Alors ?

Je tendis à Sabine le double du bon de commande.

— Qu'est-ce que tu lis ?

— Une petite fille, évidemment.

— L'envoyée de l'hôpital, elle, lit un bébé locomotive.

— Tu veux dire qu'elle a pris le papier et qu'elle a lu sous ton nez « un bébé locomotive » ?

— Exactement. Je l'aurais tuée.

— C'est ridicule. N'importe qui...

— Ce n'est pas n'importe qui, Sabine. C'est quelqu'un qui viendra chercher Sarah dans les cinq jours si nous n'arrivons pas à l'arrêter.

Sabine se laissa choir sur une chaise, en pâlisant affreusement :

— Il le fait exprès. Je suis sûre qu'il le fait exprès.

— Qui ça, il ?

Sabine leva sur moi ses yeux soulignés de cernes mauves. Je savais qu'elle travaillait beaucoup ces derniers temps, mais ses heures de nuit, payées en heures supplémentaires, nous aidaient beaucoup. Mon allocation chômage avait pris fin depuis six mois, et je n'arrivais pas à retrouver du travail. Pourtant, je me mis à gueuler :

— Qui ça, il ? Qui te fait ça, Sabine ? QUI ?

Elle eut une petite secousse de tout le corps et elle se prit la tête entre les mains. Sa voix filtra comme un murmure à travers la cascade de ses cheveux blonds :

— Sorin.

Sorin l'avait repérée, trois mois plus tôt, quand elle avait trouvé du travail à l'hôpital Nord. Par Canasson, le chef du personnel, il avait essayé de la faire muter dans son service, mais Sabine avait refusé. Elle connaissait par ses collègues les mœurs du grand patron de la maternité, et elle ne tenait pas à faire partie de ses innombrables conquêtes. Deux ou trois fois, il l'avait coincée dans un vestiaire, et

elle s'était défendue bec et ongles. Mais quand il s'était entendu avec Naponiloni pour que ce dernier la renvoie de son service, elle avait craqué.

— Et alors ? questionnai-je d'une voix blanche. La colère, la honte et la frustration étaient si fortes que je n'arrivais plus à respirer.

— Je... je me refuse toujours. C'est plus fort que moi, il me dégoûte. Mais il me fait venir tous les soirs, et...

Je crois que je n'entendis pas la suite. Une sirène hurlait dans ma tête. Je ne l'entendis pas, mais je la sais par cœur : elle devait se déshabiller et se laisser tripoter, debout devant lui qui était assis. Ensuite, il lui demandait une chose, toujours la même, et elle refusait.

J'aurais voulu le tuer, là, à cet instant précis. Je l'aurais fait avec mes mains, avec mes dents. Sabine pleurait. L'évidence me frappa de nouveau :

— Et il te fait chanter, n'est-ce pas ? Quand tu es venue chercher le bébé dans son service, il te l'a remis en personne ? C'est pour ça que nous avons pu l'avoir, bien que je sois chômeur ? C'est ça, n'est-ce pas ?

— Il ne me l'a jamais dit expressément. Oui, il va nous retirer Sarah si je ne lui cède pas, j'en suis sûre maintenant.

Nous ne pleurons plus. Un peu plus tard, je pris ma femme contre moi, plein d'une immense compassion.

C'est alors que je résolus de remonter à la source. Je n'avais qu'un seul nom : Botrel. Botrel, la signature toute faite sur le duplicata de la commande. Avant de trouver et de tuer Sorin, il fallait trouver Botrel. Lui, peut-être, nous-indiquerait une faille dans le système, un moyen d'en sortir. Nous avions besoin de ce boulot, et nous voulions Sarah. Oui, il nous fallait Botrel.

Je pris l'annuaire et je cherchai. Des Botrel, rien qu'en ville, il y en avait vingt-sept. Pendant que j'attaquais les premiers Botrel de la liste, Sabine préparait le souper. Elle me raconta qu'une infirmière-panseuse en chirurgie thoracique avait acheté un bébé eau chaude. C'était une sorte de vessie en plastique multicolore, remplie d'eau chaude, et qu'on pouvait sucer ou mordre. Un bébé extraordinairement rassurant, lui avait assuré la jeune femme. Et bien plus pratique qu'un bébé jardin, qui pousse plus vite mais qu'on ne peut pas emporter avec soi...

Au quinzième essai, je tombai sur Ed Botrel.

— Qui est au bout du fil ?

— Vous travaillez bien à l'hôpital Nord ?

— Oui, mais...

La voix était celle d'un homme d'une cinquantaine d'années perturbé dans sa digestion. Je n'avais aucun plan pour l'aborder et obtenir ce que je désirais de lui. Ma seule force, c'était que je n'avais

pas le choix.

— Je m'excuse de vous déranger, monsieur Botrel. Je suis l'homme à qui l'hôpital veut retirer sa petite fille pour la remplacer par un bébé locomotive.

Silence.

— Monsieur Botrel ?

— C'est pour cela que vous m'appellez à 9 heures du soir ?

Sarah vagissait dans son berceau, près du radiateur, et je crois qu'elle m'a inspiré des mots et des phrases que je n'aurais jamais eus sans elle. Quand je me suis tu, j'ai eu l'impression d'avoir parlé pendant des heures. J'ai conclu : « Vous êtes notre dernier espoir. »

— Vous savez, je ne suis qu'un directeur. Je ne lis pas toujours ce que je signe.

— Mais cette lettre, monsieur Botrel, cette lettre, vous l'avez bien lue ?

— Oui, je l'ai lue, a-t-il reconnu à contrecœur. Mais...

— Et ça ne vous a pas paru... monstrueux ? De faire ça ? De retirer un bébé à ses parents et de le remplacer par un bébé locomotive ?

— Ma foi, monsieur, si vous avez effectivement commandé un bébé locomotive, ce n'est pas parce que vous avez changé d'avis par la suite que...

— Nous n'avons pas commandé un bébé locomotive, monsieur Botrel ! Nous avons le double, là, et c'est bien marqué UNE PETITE FILLE.

Sabine m'arracha le combiné des mains :

— Monsieur Botrel ? Je suis sa mère, la mère de la petite fille. Vous savez ce que ça veut dire ? Vous êtes marié, monsieur Botrel ? — son visage était effrayant : vous avez des enfants ?

— J'ai deux bébés dindons, bredouilla Botrel.

— Et vous les aimez, monsieur Botrel ?

— Naturellement, madame !

— Eh bien, nous aimons notre petite fille, monsieur Botrel ! Nous l'aimons depuis le premier jour où elle est arrivée ici, dans son panier, nous l'aimons comme si vraiment je l'avais mise au monde, avec mon ventre...

C'était la chose à ne pas dire. J'ai imaginé la mine dégoûtée de Botrel au bout du fil.

— Monsieur Botrel, il faut que nous vous voyions. Ils vont nous retirer l'enfant dans quatre jours, peut-être avant ! Nous sautons dans un taxi et nous venons vous voir.

— Pas ici ! gémit Botrel. Pas chez moi. Je... je ne suis pas seul...

— Où, monsieur Botrel ?

— Euh... écoutez, il y a un café, en bas de chez moi, avenue Frédérique. Ça reste ouvert tard, ça s'appelle *Le Cornélius*. Je... j'y

serai dans une heure.

— On arrive.

La première neige de la saison voletait dans le halo des lampadaires, et il n'y avait pas un chat dans les rues. Je dus aller jusqu'à la place Amilde-Sorin – le grand-père de Sorin – pour trouver un taxi. Il accepta de me suivre à condition que je paye d'avance. Et l'un surveillant l'autre, nous revînmes à la maison, où nous attendait Sabine.

Elle tenait contre elle Sarah, chaudement emmitouflée dans une couverture. Le chauffeur fit la grimace :

— Je ne charge pas de bébés humains. C'est sale et ça fait du bruit.

— Vous préférez les bébés en paille ?

— Soyez poli, hein !

— Roulez.

Il rencontra mon regard dans le rétroviseur et mit en marche. Comme souvent au début de l'hiver, les vents rabattants avaient poussé sur le lac toutes les fumées de la ceinture industrielle : fumées blanches des usines d'aluminium, fumées noires des bancs d'oxydation et de récupération des déchets. Elles ne se mélangeaient pas entre elles, comme si chacune tenait à porter son poison intact au-dessus des réservoirs d'eau douce de la ville. La neige elle-même arrivait rouge, verte, jaune ou noire, comme du coton trempé dans de l'encre. Là-dessus, la nuit, pas une étoile, des maisons grises et des avenues désertes. Il y a douze mois où l'on se suicide le plus dans cette ville, et octobre est l'un d'eux.

Sarah s'était mise à ronfler comme une bouilloire laissée sur le feu, et je vis les dents de Sabine briller dans l'ombre :

— Elle est mignonne, hé ?

— Elle est très belle, dis-je avec force. On ne voyait pourtant qu'une fleur de satin un peu chiffonnée dans la corolle des couvertures.

Nous arrivâmes sur le boulevard Saint-Laurent, et le taxi prit la longue montée qui mène sur le plateau. En arrivant sur la place Doublance, nous vîmes un rassemblement de bébés voitures. Il y en avait partout, des fraise écrasée, des jaune citron, des kaki, frétilant dans la neige ou se télescopant avec fureur pour la possession d'un vilebrequin ou d'un bidon d'huile à la chlorophylle. Certaines n'étaient pas plus grosses qu'un carton à chaussures, d'autres atteignaient la taille d'une machine à laver. J'en vis plusieurs qui avaient des couches avec des petites fronces à élastiques, contre les fuites. Leurs propriétaires surveillaient cette monstrueuse progéniture avec l'avidité effrayante et suspicieuse propre aux jeunes parents. Dans un coin, à l'écart, des voitures portugaises jouaient avec des berlinettes noires et crépues.

— Ça, ce sont de beaux enfants ! dit le chauffeur de taxi. Mon voisin a une Motobécane 7 cm₃, c'est moins gros mais il peut dormir avec !

D'être en pleine nuit à bord d'un taxi pour nous rendre auprès d'un inconnu qui tenait le sort de notre bébé entre ses mains nous faisait toucher du doigt à quel point nous vivions dans un monde monstrueux. Jusqu'ici, nous nous étions efforcés de subsister, en marge puisque nous vivions sur un seul salaire. Mais nous espérions remonter la pente, tôt ou tard. Pour quoi faire maintenant ? Jamais nous ne rejoindrions le monde des artefacts pervers.

— On y est, grogna le taxi.

C'était un petit bar encore ouvert, avec une devanture défraîchie et un néon bleuâtre parcouru de spasmes. Je payai l'automédon, et il partit comme s'il avait Sarah à ses trousses.

Ed Botrel nous attendait à l'intérieur du *Cornélius*. Il n'était pas difficile à reconnaître : il n'y avait que lui, et deux dindons. Deux dindons ficelés dans des paletots en laine bleue avec des boutons dorés. Botrel jeta un regard inquiet dans la rue :

— Personne ne vous a suivis ?

Je l'assurai que non. Nous nous assîmes. Botrel regarda Sarah, puis il tira un de ses dindons de sous sa chaise :

— Chastikari Lover. Son frère, c'est Ema Loucicipé. Grand prix des Beaux Enfants, l'année dernière à Locarno. Ce sont deux dindons tibétains pure race.

L'affreux volatile grinça quelque chose. Ses barbes et sa crête étaient d'un violacé ignoble. Je me fendis d'un :

— Il est beau.

— Je n'en dirai pas autant de votre fille, soupira Botrel. Franchement, quelle drôle d'idée d'avoir pris un bébé humain ! Enfin... voilà donc l'objet du litige ?

— Et ça, c'est ce que nous avons reçu.

Je lui donnai la lettre, et il la lut en diagonale. Puis il saisit le double du bon de commande, le parcourut du regard et me rendit le tout :

— Et alors ?

— Vous ne comprenez pas ? on va nous voler Sarah, et à la place, on nous donnera une locomotive !

— C'est joli, un bébé locomotive, dit Botrel sans conviction. J'ai moi-même hésité avant de...

— Vous étiez au courant ?

Il regarda de nouveau dans la rue, de l'autre côté des vitres embuées :

— Oui. Je ne devrais pas vous le dire, mais j'étais au courant. Votre cas a fait l'objet d'une procédure C.P.A.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Conduite Prioritaire d'une Affaire. C'est quand la direction de l'hôpital intervient.

— Le directeur lui-même ?

— Pas nécessairement. Dans votre cas, je ne vous apprends rien en vous disant que c'est un grand patron qui est en cause. Moi, je n'ai fait que contresigner la lettre.

— De sorte que vous ne pouvez rien faire ?

Ed Botrel remua sur sa chaise, l'air malheureux :

— Écoutez, je vous en ai déjà trop dit. Si on savait que je vous ai vus, je serais chômeur dans les huit jours. Je n'ai cédé à vos sollicitations que parce qu'elles me compromettaient déjà.

— Mais vous lisez bien UNE PETITE FILLE ?

— Oui, je lis ça. Il me regarda en plein visage : Mais devant mes chefs, je lirais UN BÉBÉ LOCOMOTIVE.

— Et devant un tribunal ?

Il haussa les épaules :

— Avant d'aller devant la justice, il vous faut rendre l'enfant. Et puis, les querelles d'expert sur l'authenticité d'un formulaire, vous savez où ça mène...

Sabine étouffa un petit sanglot.

— Je suis désolé, ajouta Botrel. Il se leva et siffla ses bestioles. Elles rappliquèrent en glougloutant.

— Botrel ?

— Oui ?

— Quel effet ça vous ferait si on vous retirait vos dindons ?

Il changea de couleur, puis son regard se posa sur Sarah, et j'eus l'impression qu'il supportait enfin de la voir. Il haussa les épaules, comme un homme très las, un homme en fin de carrière :

— Mais ça n'arrivera pas. Ça ne m'arrivera pas, moi, parce que j'ai toujours fait ce qu'il faut pour cela. Vous comprenez, madame ?

Sabine inclina la tête. Étrangement, elle ne semblait pas lui en vouloir. Botrel rougit et dit très vite :

— Pardonnez-moi.

Nous le vîmes s'éloigner sur l'avenue Frédérique, escorté de ses deux volatiles comme un ouvrier entre deux flics. Il faisait peine à voir.

— Il nous reste la police, les tribunaux, dis-je sans conviction.

— Mais la police poursuit les chômeurs, la justice les condamne. Comment peux-tu leur faire confiance ? soupira Sabine.

— Eh bien, partons. On se cachera jusqu'à la majorité de la gamine...

Sabine s'essuya les yeux à coups de poing vengeurs :

— Ça ne sert à rien, à rien. Comment vivre sans mon salaire ?

— Je me débrouillerai. Je volerai, je tuerai.

— Toi ? Elle sourit à travers ses larmes : Mon pauvre chéri ! C'est toute une éducation à refaire. C'est peut-être celle que nous devrions donner à Sarah, dit-elle plus bas en serrant le paquet contre elle.

Le paquet réclamait son biberon à tue-tête quand nous rentrâmes à la maison, à minuit passé. Nous n'avions pu retrouver de taxi qu'après avoir marché longtemps dans les banlieues endormies. En arrivant devant l'immeuble, nous sentîmes que quelque chose avait changé.

— ILS sont venus, chuchota Sabine.

— Botrel ?

— Probablement.

Je regardai autour de nous. La rue était déserte, mais qui sait si l'on ne nous observait pas d'une voiture, ou de la fenêtre d'une de ces énormes façades blêmes dressées l'une contre l'autre dans un négligé étudié ? Nous ne pouvions pas rester là, il nous fallait rentrer pour nourrir Sarah. Je passai devant, ma main serrée autour du trousseau de clefs.

La porte était ouverte. Elle bâillait, projetant une mince lame de lumière bleuâtre sur le palier. Je tâtonnai et trouvai l'interrupteur. Il ne fallait pas compter sur les voisins. Aussi, j'entrai.

Il était là. Grotesque, ubuesque, écrasant. Le bébé locomotive de six mètres de long, prolongé à angle droit – la place manquait, et on l'avait mis dans la chambre –, d'un tender plein de bûches.

Le haut de sa cheminée pesait sur le plafond. Les douze énormes roues d'aluminium poli s'imprimaient dans les planches avec une telle force que les lattes s'étaient rompues net et qu'elles s'étaient déclouées des solives au ras des plinthes. On avait poussé nos pauvres meubles dans les coins et tout l'espace disponible était occupé par des rails, posés sur la tranche. Trente-quatre kilomètres de rails.

— La cuisine ! gémit Sabine.

La cuisine disparaissait sous des tonnes de charbon. Il y en avait tant qu'il débordait dans l'entrée. Un avis de passage était punaisé au mur : La Cigogne était passée. On livrerait la gare de triage, « indispensable au bonheur du bébé locomotive », quand nous aurions fait de la place. Enfin, joint à l'avis de passage, il y avait le deuxième des trois bordereaux de commande, un papier vert Nil.

Je reconnus l'écriture. C'était la mienne. C'était écrit : **UN BÉBÉ LOCOMOTIVE.**

Etc.

Et les deux signatures, c'étaient les nôtres, évidemment.

Ah ! oui, ils nous avaient bien eus ! Ce monstre rutilant, ils avaient fini par le livrer, condamnant notre appartement, noyant les biberons, les couches, la layette de Sarah sous des amoncellements de boulets

poussiéreux. Et le double maquillé leur donnait le droit désormais de nous reprendre la petite Sarah.

C'est alors que le bébé locomotive se manifesta. Il y eut un gargouillement dans les entrailles nickelées, puis un petit jet ; de vapeur, discret. Et le monstre dit :

— Papa !

C'en était trop. J'attrapai ce qui était à portée de main – en l'occurrence un balai-brosse – et j'en assénai un coup terrible à l'intrus. Le manche cassa net, et le bébé locomotive ; se mit à pleurnicher :

— Mal ! disait-il. Mal ! Bobo !

C'était odieux. Je me mis à rire, et Sabine m'imita bientôt. Son visage cendré ressemblait à une citrouille ouverte d'un coup de machette. La voix mièvre, inouïe, répétait :

— Vilain, Papa ! Vilain !

J'agrippai l'échelle qui menait à la cabine et montai. L'intérieur était un intérieur en réduction d'une vraie locomotive. Au demeurant, cette machine pouvait aller à 120 km/h, c'était marqué sur le spidomètre.

— Ma-man ! Ma-man ! se mit à glapir l'engin.

D'où j'étais, le crâne au ras du plafond, je vis Sabine, toute petite dans la chambre exiguë pourtant. Elle regardait la locomotive avec effarement, les joues sillonnées encore de larmes, et elle berçait machinalement Sarah, la petite Sarah qui ouvrait ses yeux aveugles sur ce monde absurde pris de folie.

Soudain saisie de peur, elle posa le bébé sur le carter des roues et me rejoignit.

La locomotive glougloutait de plus belle, des torrents s'engouffrant dans les innombrables tubes de sa chaudière, tandis qu'un feu jaune, puis bientôt incandescent, naissait derrière la double porte en fonte du foyer.

— Je crois que je deviens folle ! gémit Sabine. Partons d'ici, emmenons Sarah, laissons tout !

— Pipi ! mugit le monstre.

— Quand je pense qu'ils l'ont montée ici, qu'ils l'ont installée, et que personne n'a bougé ! Pas un, pas un de ces pleutres, de ces larves ! Ah ! crevez tous !

Et je tapais au plafond, penché au garde-fou de la locomotive, mais personne ne répondait, l'immeuble était de pierre. Ils étaient tous dans leurs lits ou derrière la porte, blancs de peur et de joie mauvaise, et pas un n'aurait donné un bol de lait à Sarah...

— Sarah ! hurla Sabine. Elle ne dit plus rien !

Et de fait, le nourrisson s'était tu. La locomotive soufflait et sifflait avec acharnement dans notre appartement ravagé.

— Calme-toi, elle s'est sans doute endormie...

Mais elle ne s'était pas endormie. Quand nous descendîmes, nous vîmes qu'elle avait disparu. À la place où Sabine l'avait posée, à gauche de l'échelle, bien en vue pourtant, il n'y avait qu'un papier. Jaune, cette fois-ci.

Un récépissé de prise en charge d'UNE PETITE FILLE, modèle standard, type européen, yeux verts, cheveux noirs. Il était signé Ed Botrel, directeur-adjoint des restitutions à La Cigogne.

Je ne savais plus ce que je disais. Sabine se tenait raide et morte, les mains crispées sur l'acier trépidant de la machine. Je vis la trappe mal fermée, dans le flanc du bébé locomotive. Derrière, il y avait une espèce de vis sans fin, qui disparaissait dans un tube luisant :

— C'est par là ! C'est par là qu'ils l'ont volée ! C'est cette salope de machine qui l'a avalée !

— Caca ! rugit la locomotive.

Puis elle se mit à rire, je vous jure qu'elle se mit à rire, d'un rire insensé. On aurait dit deux trépons frottés l'un contre l'autre, avec des grenouilles au milieu. *Entre* les trépons. Et plus je l'injuriais, plus elle riait, avec des grincements et des crissements de sorcières se faisant les ongles. C'est alors qu'une voix formidable éclata autour de nous :

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN ! NOUS ESPÉRONS QUE LE NOUVEAU BÉBÉ VOUS DONNERA TOUTE SATISFACTION ET NOUS VOUS RAPPELONS D'AVOIR DÉSORMAIS À OBSERVER LA RÈGLE ! LA RÈGLE FAIT LA VIE DROITE !

Ils étaient en bas, dans la rue. Notre appartement est au sixième étage, mais je reconnus Naponiloni, une espèce d'échallas aux cheveux roux et aux petites lunettes qui clignotaient. À ses côtés, un homme en blouse blanche, aux cheveux noirs, qui tenait un porte-voix : Sorin. Et Botrel, baissant la tête un peu plus loin. Et des infirmiers. Et un homme en gabardine beige, qui devait être un policier. Ils levaient vers nous leurs faciès de belettes.

Une femme vêtue tout en blanc – une puéricultrice probablement – sortit de l'immeuble et s'engouffra dans une ambulance. Elle portait un paquet hurlant, minuscule.

— VOUS NOUS ENTENDEZ LÀ-HAUT ? – c'était Sorin qui parlait, dans un micro relié à une voiture de police surmontée d'un haut-parleur – OUBLIEZ CETTE ERREUR DE LIVRAISON ET AMUSEZ-VOUS AVEC VOTRE LOCOMOTIVE, COMME TOUT LE MONDE ! VOUS N'AVIEZ RIEN À GAGNER À FAIRE LE MALIN, NOUS ESPÉRONS QUE VOUS L'AVEZ COMPRIS !

Nous vîmes l'ambulance déboîter et s'éloigner, suivie par deux motards de la police. Nous avons fait tout ce que nous pouvions. Jusqu'au bout. Jusqu'au fond du trou. Nous pouvions maintenant pleurer le bébé humain passé parmi nous comme un météore, qui ouvrit toutes les portes et n'en ferma aucune en partant. Sarah, petit pont de chair et de ciel qui nous séparait de la mort. En bas, Sorin

nous sermonnait toujours, mais je n'entendais plus rien.

Nous n'entendions plus rien. J'ai tiré doucement Sabine en arrière, et nous avons longé la petite locomotive étincelante de chromes et de cuivres. Nous sommes montés dans la cabine. Elle a dit, cette conne :

— Nous allons être très heureux ensemble.

J'ai dit :

— Crève.

Et j'ai mis toute la vapeur, d'un coup.

Elle est partie comme un boulet de canon, droit devant elle. À travers le mur, à travers le ciel, à travers la nuit haubanée de projecteurs. Je serrais Sabine contre moi.

Puis tout est retombé, comme un feu d'artifice à l'envers, sept tonnes de bûches de bois, six tonnes de fonte et de fer, des roues d'aluminium coupantes comme des rasoirs, des rails, des briques, des moellons, des cris. Et à nous tous, on a écrasé Sorin et les autres, on en a fait de la galette, de la purée, de la merde. On leur a renforcé les mots dans la bouche, une bonne fois pour toutes, et ça a fait un trou dans la rue par où aurait pu passer le soleil.

Il y a de ça douze ans. Étrangement, j'ai survécu. On met ce qui reste de moi dans un fauteuil roulant, tous les matins. Le soir, on vient le chercher. Je suis toujours à la même place : devant l'entrée de l'hôpital Nord. On dit que j'ai de la mémoire, mais on ne sait plus pour quoi.

10.

Nacht und nebel

9 octobre

Aujourd'hui ma mère m'a emmenée chez le docteur. Elle m'a prise à la sortie de l'école et nous y sommes allées en bus. J'aime bien prendre le bus : on sillonne la ville de haut, on passe dans des rues piétonnes, et on voit tous les gens en dessous de soi, les chapeaux ronds, les calvities, les racines noires des cheveux teints.

Clotilde a voulu me faire passer une visite à cause de mon rhume, qui me fait tousser et renifler depuis une semaine. C'est un rhume de rien du tout, qui ne m'empêche même pas d'aller en classe (dommage), mais comme elle a dit : *Il vaut mieux couper ça avant que ce soit le lit, et puis un check-up de temps en temps, ça ne peut pas faire de mal.* Bien sûr j'ai répondu : *Ah ! oui, un ketchup ?* Et nous avons ri toutes les deux. Je m'entends bien avec ma mère, elle est rousse comme moi, elle a de beaux seins comme j'en aurai bientôt, et plus je vieillis plus elle rajeunit.

Le médecin est un vieux bonhomme, il a au moins quarante ou cinquante ans. C'est le docteur de la famille, il s'appelle Margoulat mais tu peux te brosser, mon cher carnet, si tu t'attends à ce que je l'appelle Margoulin. Bon. Zut. C'est fait. Tant pis.

Le D^r Margoulat est plutôt sympa pour un médecin, il porte un pull à col roulé et il fume des blondes, ce qui fait dire à Clo qu'il exagère. Il m'a fait mettre torse nu, il m'a tapé dans le dos, m'a fait respirer, m'a écoutée au stéthoscope, m'a fait tirer la langue, m'a pris ma tension et quelques autres trucs. Pendant que je me rhabillais, j'ai entendu qu'il disait à ma mère : *C'est un gros rhume, mais à part ça je ne vois rien d'anormal. Bien sûr elle est un peu pâlotte et il lui manque deux ou trois kilos... Elle n'est pas encore réglée ?* Clo s'est exclamée que non, je venais juste d'avoir douze ans. *Eh bien, ça s'arrangera avec la puberté...* a conclu le docteur, et il a fait une ordonnance pour des sels minéraux et des granulés homéopathiques. Je m'étais accoudée à son bureau et je respirais à travers mon nez bouché la bonne odeur de sa blonde. Le D^r Margoulat a tendu à Clo l'ordonnance, la feuille rose de la Sécurité sociale puis, après une petite hésitation, une autre feuille, jaune, barrée dans un angle de trois bandes bleu, blanc, rouge.

Qu'est-ce que c'est ? a demandé Clo. Le docteur a eu l'air ennuyé, et il a désigné du bout de sa cigarette un carton posé à l'angle de son bureau. *C'est en rapport avec les nouvelles ordonnances, vous savez bien... On en a assez parlé dans les journaux et à la télévision.* Du même mouvement, Clo et moi on s'est penchées pour lire le panneau. C'était écrit :

ARRÊTÉ
relatif au
RECENSEMENT DES MALADES

Article premier. Toute personne reconnue malade au regard de la loi du 17 septembre 19.. doit en faire déclaration sur imprimé spécial auprès de l'hôtel de ville, service de la Police médicale, dès que son état aura été certifié par son médecin traitant ou tout autre personne ou service médical ou hospitalier agréé.

Article second. Tout malade n'ayant pas rempli les obligations portées à l'article précédent tombera sous le coup de la loi.

Article troisième. La direction de la Police médicale, aidée s'il était besoin par les services de Police municipale, est chargée de veiller à l'application de la loi.

Qu'est-ce que ça veut dire ? a demandé ma mère. *Oh ! C'est une simple mesure administrative,* a répondu le docteur en faisant un rond de fumée (très réussi). *C'est à la suite des abus de médicaments, du déficit de la Sécurité sociale et de la restructuration des services hospitaliers, tout ça... Il ne faut pas vous frapper.* Clotilde a mis le papier jaune dans son sac et peu après nous sommes sorties du cabinet. *Au revoir, Frédérique,* m'a dit le D^r Margoulat en me serrant la main. Il a aussi serré la main de maman. *Au revoir, madame Pinton.*

Quand nous sommes remontées dans le bus, j'ai vu deux infirmiers debout sur le trottoir, près de l'arrêt. Ils étaient tout en vert pâle, et leur figure était cachée par un masque. Ils regardaient passer les gens, ils devaient attendre un malade grave. Dans le bus, nous ne nous sommes pas parlées, maman et moi. Elle a toussé plusieurs fois. Je lui ai peut-être passé mon rhume.

11 octobre

Il s'est passé une chose curieuse, au lycée, cet après-midi. C'était pendant le cours de sciences nat. Le prof, M. Lagrange, nous a fait tout un baratin avant de commencer son cours, comme quoi avec l'hiver qui venait, et le froid, il allait y avoir beaucoup de rhumes, de gripes, et peut-être des maladies encore plus graves, et qu'il fallait faire attention pour que les malades ne contaminent pas les bien-portants. Il a achevé par cette phrase : *Pour rendre dès maintenant les mesures*

prophylactiques opérationnelles, nous allons faire une rotation des effectifs... (M. Lagrange aime bien employer de grandes phrases ronflantes) : *Les malades à gauche, et les bien-portants à droite !*

Il faut dire que toute la classe a été étonnée et que de banc à banc nous nous sommes regardés avec suspicion, mais aussi, pour certains (dont moi et Dorothée), en ne tardant pas à pouffer de rire. C'est du Lagrange tout craché, ça ! Mais on a dû faire comme il disait, et Dorothée et moi on a été bien tristes de devoir se séparer. J'ai quand même essayé d'y échapper en restant les yeux baissés sur mon cahier, mais Lagrange (c'est un grand sec aux cheveux noirs taillés très court) s'est planté devant moi, m'a regardée fixement, et m'a dit : *Alors, mademoiselle Pinton, ce nez rouge, ces yeux qui pleurent... C'est être bien portant, ça ? Allez, mon petit, à gauche !*

Résultat : j'ai dû faire comme les sept ou huit autres élèves grippés ou enrhumés (sans compter Cannoni qui a la jambe dans le plâtre), et m'installer à une nouvelle place, dans les rangées de gauche. Je suis triste d'être séparée de Dorothée (on est toujours à côté dans toutes les classes), mais naturellement quand mon rhume sera passé... hop ! à droite.

Le soir j'ai dit ça à maman, et elle a râlé comme un pou. *Ils m'entendront, à la prochaine réunion des parents d'élèves !* Voilà comme elle est, Clo : toujours bille en tête. N'empêche, elle tousse de plus en plus, et je lui trouve la même petite mine que moi. Lambert aussi commence à tousser. Petite mine et mine de rien, je suis en train de contaminer toute la famille ! Si le père Lagrange voyait ça ! À gauche, M^{lle} Pinton... Il n'y a que mon père qui garde la forme. Mais lui, c'est le vrai sportif.

Bon. Je n'ai plus rien à te dire, mon cher carnet. À demain...

12 octobre

Ce matin, M^{me} Dugastier, la prof d'histoire géo, a fait la même chose que le père Lagrange : les bien-portants à droite, les malades à gauche ! Il y en a qui commencent à râler, et Dorothée et moi on n'est pas les dernières. Par contre les chouchous, les grosses têtes, les filles de bourges, trouvent ça très bien. *C'est vrai, quoi*, m'a même dit Solange Garcin, cette connasse qui a déjà des tétons et dont le père est directeur du Mammouth, *il n'y a pas de raisons que les malades viennent nous filer leurs sales germes*. Je l'aurais giflée, mais elle est plus costaude que moi.

Cette histoire de malades et de bien-portants, c'est devenu un jeu pour les récréés et les sorties. Les malades touchent les bien-portants (il y a même des filles délurées qui font des bises aux garçons) en leur disant : *Je te l'ai collée !* Dire qu'on est en cinquième... mais y a pas de raison de pas rigoler quand on en a l'occasion. N'empêche, chez les

plus grands, il y en a qui la prennent vachement au sérieux, cette histoire : à midi, j'ai vu deux 15-16 ans se bastonner vilain. *Va crever à l'hosto et nous emmerde plus chez nous !* criait l'un d'eux.

À la maison, ça tousse, ça renifle et ça pleure à qui mieux mieux. Clo en est maintenant au même stade que moi (l'homéopathie, ça met du temps à faire son effet), et Lambert ne va guère mieux. Le petit génie est touché à son tour ! C'est vrai, quoi, ça lui fait les pieds à monsieur : on lui répète un peu trop que l'an prochain il sera en sixième à dix ans et que c'est FAN-TAS-TIQUE ! Comme aujourd'hui c'est samedi, ma mère est retournée voir le D^r Margoulat avec le génie, et elle est revenue avec d'autres granulés. Il n'y a que la foi qui sauve. Ce que c'est que d'avoir des parents écolos !

Le soir, elle a sorti de son sac les feuilles jaunes de recensement et les a brandies devant François. *Qu'est-ce que je dois faire de ces trucs ?* lui a-t-elle demandé. *Ils ne vont tout de même pas s'imaginer que je vais aller perdre mon temps à la mairie pour ces conneries !* (Il arrive à maman d'être carrément grossière.) *Tu ferais peut-être bien d'y aller quand même,* lui a dit papa. *Le gouvernement a lancé une grande campagne à propos de la régularisation de la politique santé. Il y aurait des abus à réprimer, il paraît. Ça coûte trop cher à l'État. Ils sont très tatillons, en ce moment. Je suppose qu'ils sont poussés au cul par l'approche des élections...*

Et alors ? a fait Clo, visiblement énervée. *Alors rien... Mais puisque tu as du temps, je te conseille d'aller faire viser tes imprimés à la mairie.* (Ça, c'est une vacherie de papa, qui n'a pas apprécié que maman quitte son boulot à la rentrée ; il dit que maintenant c'est dur de joindre les deux bouts ; mais je comprends Clo : secrétaire à la SADIC, c'était vraiment pas marrant...) *Tu sais que dans certaines boîtes, ils vont jusqu'à virer ceux qui ne sont pas en règle ? C'est arrivé chez moi pas plus tard qu'hier.* Et papa a expliqué qu'un type qui avait une maladie grave (j'ai compris qu'il voulait parler du cancer sans le dire) avait été mis en retraite anticipée parce qu'il n'était pas allé se faire recenser. *C'est un peu fort !* a dit maman. *Et les syndicats ont laissé faire ça ?* Papa a haussé les épaules et a répondu que les syndicats étaient d'accord, même qu'ils ont signé le protocole avec le ministère de la Santé.

Mais moi, ces baratins d'adultes commençaient à me pomper l'air alors je suis allée regarder *Dallas*, vu que c'était justement l'heure.

15 octobre

Je n'ai rien écrit depuis trois jours. Le dimanche, de toute façon, il ne se passe jamais rien, et nous étions tous trop mal foutus pour aller faire une balade avec papa. Mais au lycée, entre hier et aujourd'hui, tous les profs, je dis bien tous les profs, mon vieux carnet, ont séparé les malades des bien-portants. « Bien-portants ! » Ce terme commence

à me donner la nausée. (Dorothée dit : *me fait gerber !*) C'est vrai, quoi ! Qu'est-ce qu'ils ont de plus que nous, les bien-portants ? Il n'y en a qu'une qui a été bien, de prof, c'est M^{me} Trémolins, la prof de français. Elle nous a fait un petit discours pour nous dire qu'elle n'était pas du tout d'accord avec les nouvelles mesures, qu'elle avait protesté, mais qu'elle était obligée de s'incliner. À la fin, j'ai même vu qu'elle avait les larmes aux yeux. Là, elle exagère ! Ce n'est quand même pas si tragique, et puis ce n'est que provisoire.

Les plus à plaindre, ce sont les bien-portants (oh ! ce mot !) qui friment et qui n'adressent plus la parole aux malades – comme Solange, ou Renaud Bricaz. Parce qu'ils verront, quand ce sera leur tour d'être malades ! N'empêche, j'ai bien remarqué que même les adultes – disons, certains d'entre eux – commencent à nous regarder de haut : quand je suis rentrée au lycée, tout à l'heure, j'ai croisé notre voisin de palier, M. Dutertre... D'habitude il me fait toujours des grands sourires ; eh bien, cette fois il a carrément détourné la tête pour ne pas me saluer. Bon, je dois me mettre à mes devoirs.

16 octobre

Il s'est passé quelque chose, cet après-midi, qui me hérisse encore les cheveux (façon de parler : ils sont toujours aussi frisés). Mais il faut que je commence par le commencement : hier soir, aux infos de 22 heures que mes parents regardaient à la télé (moi je m'apprêtais à me coucher), il y a eu un reportage sur une grande manifestation appelée LA FRANCE MALADE. Il s'agit d'une exposition présentée dans le hall du palais des Congrès de la ville, avec un cycle de conférences et de projections vidéo, etc. J'ai vaguement jeté un coup d'œil, j'ai vu des panneaux affichés, avec des titres comme *Les malades dans l'enseignement*, ou *Chez les artistes, beaucoup de malades...* Après, le présentateur a convié tous les bien-portants à se rendre en masse à cette exposition, et il a ajouté : *Conjointement à ces efforts d'information, la municipalité a décidé de suspendre aux personnes malades l'accès à certains lieux publics, cela dans le but de préserver la santé des bien-portants. Cette mesure, prise dans l'intérêt de tous et qui est bien entendu provisoire, prendra effet dès demain. Les sports. En tennis, Yannick Noah...*

C'est à ce moment-là que je suis allée me coucher. François et Clo discutaient fort, j'ai eu l'impression que maman était tout à fait contre ces mesures, tandis que papa avait l'air plutôt pour. Mais je n'avais pas la tête à penser à ça à cause de l'interro écrite d'anglais du lendemain matin (c'est dur d'avoir cours *même* le mercredi matin), et je me suis vite endormie.

L'interro s'est finalement pas mal passée. Ce que je voulais écrire à propos de l'après-midi, vieux carnet, c'est que j'étais invitée chez

Dorothée, avec quelques autres copains et copines. Oh ! Ce ne devait pas être une vraie boum, mais on aurait écouté du disco, et peut-être dansé. Dorothée et moi, on s'invite constamment. J'avais mis ma blouse blanche à dentelles, mon gilet turc, mes pantalons et mes bottes de cheval. Je me trouvais un look terrible. Et juste au moment où j'allais partir, le téléphone a sonné. Clo a décroché et m'a presque tout de suite passé le combiné. C'était Dorothée. *Écoute, m'a-t-elle dit. Je ne sais pas comment t'annoncer ça, mais... Enfin voilà : ma mère a su je ne sais pas comment que tu es... heu... malade. Je crois que certains profs ont fait passer une liste aux parents des... heu... bien-portants. Bref, ma mère ne serait pas très contente que tu viennes à la fête. Pour tout dire, elle ne veut pas que tu viennes. Tu sais, Frédéric, je suis vraiment désolée. Je ne sais pas quoi te dire...*

Tu sais ce que je lui ai dit, cher carnet, moi, à Dorothée ? Je lui ai dit *merde !* et je lui ai raccroché au nez. Dorothée ! Me faire ça ! Ma meilleure copine ! Elle me le payera...

17 octobre

Après le coup que m'a fait Dorothée, je n'ai plus eu envie de rien, hier. Vers la fin de l'après-midi, Clo m'a traînée pour faire des courses. Il y avait une drôle d'ambiance, en ville. On voit partout des petits groupes d'infirmiers, avec leur tenue vert pâle et leurs bottes noires. Parfois, un ou deux policiers les accompagnent. Nous avons vu quelques magasins avec un écriteau INTERDIT AUX MALADES. Clo a dit « *C'est la meilleure !* » mais comme nous n'avions rien de spécial à acheter dans ces magasins-là, nous n'avons pas essayé d'entrer.

Aujourd'hui, au lycée, l'ambiance était plutôt moche. On sent vraiment qu'il y a un clan « malades » et un clan « bien-portants ». Dorothée a essayé de me faire du gringue mais je l'ai ignorée. D'ailleurs, j'ai bien compris que si j'avais à nouveau copiné avec elle, les autres malades m'en auraient tenu rigueur. Et le plus marrant dans l'affaire, c'est que les trucs homéopathiques du D^r Margoulat ont fini par faire effet et que mon rhume est presque complètement passé... D'ici un jour ou deux, je pourrai à nouveau être avec les bien-portants !

L'événement de la journée, c'est l'arrivée de grand-mère. Elle aussi est malade. Un ulcère, je crois. Elle est toute maigre et elle a le teint jaune. Je l'aime bien. C'est la mère de ma mère. Elle s'appelle Andréa, un prénom comme on en voit dans les livres. Ah ! *ma petite Frédérique*, m'a-t-elle dit. *Il s'en passe des choses à notre époque...* Moi qui étais bien tranquille, chez moi. Mais je suis quand même contente d'être avec vous... J'ai pensé qu'elle radotait, et comme je ne comprenais pas bien ce qui arrivait, je suis allée me renseigner auprès de Clo. *On l'a fichue dehors de chez elle !* m'a appris Clo. *Parce que son médecin n'a pas voulu lui*

fournir un certificat de bonne santé. Alors son proprio l'a vidée ! Non, mais tu te rends compte ! Clo avait un grand pli au milieu du front, et elle tortillait nerveusement dans ses mains un linge de cuisine, comme si ça avait été un grand mouchoir où elle aurait voulu déverser des torrents de larmes. (Je suis assez contente de cette phrase.) Je lui ai dit de ne pas s'en faire, puisque tout ça c'était provisoire...

Mais ce soir, j'ai entendu maman et papa se disputer au sujet de grand-mère Andréa. J'étais couchée, mais leur chambre est à côté de la mienne, et j'entends tout (je les entends même faire l'amour !). *Ta mère n'a pas à être ici !* disait mon père en criant presque. *Pas à être ici ? Et où voudrais-tu qu'elle aille ? On l'a mise dehors à cause de ces lois à la mord-moi-le-sein (ha ! Clo, Clo !...).* *Il y a des endroits pour les gens comme elle,* a répliqué mon père. *Des gens comme elle !* a sifflé Clo après un moment de silence. *Tu peux préciser ta pensée ? Des malades, tu veux dire ? En somme des gens comme moi, et comme ta fille ! Et comme ton fils !* Il y a eu encore un silence, et mon père a dit : *Mais non, mais non... Vous, on voit bien que ce n'est pas grand-chose... Vous n'êtes pas des vrais malades... Je suis sûre que si tu vas à la mairie, comme je te presse de le faire depuis une semaine, tout s'arrangera.*

Je n'aime pas quand papa et maman se disputent. Mais j'avoue que, sans bien savoir pourquoi, j'ai encore moins aimé cette fois-là que d'habitude. J'ai l'impression que papa devient bizarre, ces temps. Est-ce que c'est parce qu'il est le seul à ne pas avoir attrapé le rhume ?

19 octobre

Aujourd'hui c'est samedi. Il s'en est passé, des choses, depuis deux jours ! Hier, ma mère et moi, nous sommes allées à la mairie. Avant, maman avait essayé plusieurs fois de téléphoner au D^r Margoulat pour lui demander un certificat de santé, puisque nous sommes toutes les deux guéries (il y a juste le génie qui toussote encore), mais ça ne répondait jamais. *Il doit être malade,* a dit maman. *La dernière fois que je suis allée le voir il était plus enrhumé que nous.* Elle a alors appelé un autre médecin, mais on lui a répondu que seul son médecin soignant pouvait le lui fournir.

Alors on est allé à la mairie, c'était pas loin de 6 heures du soir, il faisait déjà presque nuit. À la mairie, il y avait foule. Bien qu'il y ait eu trois guichets avec marqué au-dessus *santé*, il y avait une queue d'au moins trente ou quarante personnes devant chacun, et on a dû poireauter facile une demi-heure, si pas plus. Le fonctionnaire qui était derrière le guichet a écouté maman avec l'air d'être à mille kilomètres de là. Maman lui expliquait que ni moi ni elle n'étions malades, que nous étions guéries, qu'il nous fallait un certificat de santé, et lui répondait d'une voix ennuyée : *Veillez me présenter votre fiche jaune, s'il vous plaît.* Maman a fini par lui sortir les trois fiches

jaunes (il y avait aussi celle de Lambert), et le type, un petit gros avec des moustaches à la beauf et trois mèches grasses en travers de son crâne chauve, les a tamponnées avec un gros tampon portant le simple mot MALADE. À présenter en tout lieu où il vous faudra justifier de votre identité..., a grogné le beauf. Mais c'est un peu fort ! a crié Clo. Je vous dis que nous sommes guéries, GUÉRIES ! Ça ne se voit pas ? C'est plutôt vous qui avez l'air malade ! Le beauf a fixé maman avec ses petits yeux sans couleur. Je vous en prie, madame, n'en faites pas une affaire personnelle. J'applique le règlement, moi, je ne le fais pas. D'ailleurs voyez...

Il a brandi une feuille remplie de noms devant le nez de Clo. Lisez : Clotilde Pinton, Frédérique Pinton, Lambert Pinton... Vous voyez bien que vous êtes sur la liste. D'ailleurs... (Il a posé la feuille, a fouillé dans une chemise, en a sorti une enveloppe d'où il a extrait une lettre ; il l'a maintenue ouverte devant lui, entre ses doigts épais aux phalanges couvertes de poils noirs, dégoûtants ; il a lu :) Heu... au quatrième étage de la rue Suzanne-Valadon... heu... c'est la famille Pinton... La mère et les deux enfants toussent toute la nuit... Pas de doute, ce sont des malades... heu... Il est du devoir de la municipalité de faire... (Le beauf a soupiré, a refermé la lettre, l'a remise dans son enveloppe, et l'enveloppe dans la chemise.) Vous voyez, bien... vos voisins... enfin, un de vos voisins, a bien remarqué que... enfin, vous comprenez, n'est-ce pas, madame...

Sur le moment, Clo n'a pas réagi. Mais moi je trouve ça dégueulasse. Un voisin ! Quelqu'un de notre montée ! Si je savais qui... Mais je parie que c'est cet hypocrite de Dutertre. Le salaud ! Il me le payera, celui-là. En tout cas ; ce n'était pas encore fini avec l'épreuve de la mairie parce qu'au moment où Clo s'apprêtait à tourner les talons, la face de beauf l'a rappelée en lui disant : Heu... Madame... vous oubliez ça. Il lui a tendu à travers l'ouverture du guichet des morceaux d'étoffe rouge. Ma mère les a pris machinalement et les a retournés deux ou trois fois dans ses mains, sans comprendre. Qu'est-ce que c'est ? a-t-elle fini par dire. C'est les croix, a répondu le beauf. Les croix ? a dit ma mère. Ben oui... Les croix. On ne peut pas dire que vous êtes au fait des règlements, hein ? C'est pourtant paru partout. Lisez... là, sur ce panneau. Clo et moi on a aperçu pour la première fois le rectangle jaune affiché à côté du guichet. On a lu :

I – Il est interdit aux malades, dès l'âge de six ans révolus, de paraître en public sans porter la croix rouge.

II – La croix rouge est un insigne en tissu rouge, chaque barre ayant 15 cm sur 5. Elle porte, en caractères noirs, l'inscription « malade ». Elle devra être portée bien visiblement sur le côté gauche de la poitrine, solidement cousue sur le vêtement.

Clo m'a regardée, et je lui ai rendu son regard. *Qu'ils y comptent...*, a-t-elle murmuré, et nous sommes sorties de la mairie. Seulement le soir, à la maison, quand elle a parlé à papa de la croix rouge, il a insisté pour que nous la cousions sur nos vêtements de sortie. *Ta mère l'a bien fait !* a-t-il insisté. Andréa, qui reste toute la journée assise dans le fauteuil du salon, sans rien faire, sans rien dire, a soulevé le revers de sa grande veste noire et nous a montré la croix en souriant. *Oui, oui, je la veux, la croix !* a dit Lambert, tout excité.

Alors nous avons cousu nos croix, et le lendemain nous sommes sortis avec nos croix. Le lendemain, mon cher carnet, tu dois savoir que c'est aujourd'hui. Le samedi, qu'est-ce qu'il peut y avoir comme monde dans les rues. Et qu'est-ce que j'ai vu comme croix rouges ! Il y a des gens, on sent bien qu'ils la dissimulent sous une écharpe, ou derrière un paquet porté contre la poitrine. Ceux-là, on dirait qu'ils sont honteux, qu'ils ont peur. Et puis d'autres les har les arborent (zut, comment ça s'écrit ?) les arborent (merci, M. Larousse) fièrement. Les « croix », on dirait que c'est comme les membres d'une sorte de secte, parfois. On se salue d'un signe de tête, on se cligne de l'œil (surtout parmi les jeunes). *Toi aussi ? Eh oui, moi aussi* : voilà le genre de dialogue qui se noue entre les « croix »...

Mais il n'y a pas que du rigolo, dans cette obligation. Cet après-midi, Lambert et moi, on voulait aller au cinéma voir le dernier Belmondo. On sort, première surprise, pas possible de prendre le bus. Le contrôleur nous dit : *Désolé, mes enfants, mais... le règlement*. Et il nous montre la pancarte INTERDIT AUX MALADES. Bon, on y va à pied, au ciné, et là, pareil : la caissière refuse de nous vendre les billets. Sur la caisse du cinéma il y avait la même pancarte, INTERDIT AUX MALADES. Alors là, crotte ! Si on ne peut même plus aller au ciné ! J'ai bien protesté, en disant qu'on n'était plus malades (c'est vrai : même le génie va mieux), rien à faire... On porte ; la croix, on ne passe pas.

D'accord, ce n'est que provisoire. Mais tout notre après midi était fichu. Enfin – il reste la télé. *DA-LAS ! Son univers impitoya-a-bleu...*

À bientôt, vieux carnet.

Dimanche 20

On a entendu à la télé que dans la population totale de la ville, soit 340 000 habitants, il avait été recensé 33 670 malades, soit en gros un dixième. Ça me fait une belle jambe. Je ne suis plus malade. Je ne suis plus malade, je suis plus malade, je suis plus malade je suis plus malade plus malade, merde ! J'ai pas mis le nez dehors. Ni Clo (ni Lambert, ni grand-mère, *of course*). Papa, lui, est allé en excursion avec son groupe. Parce qu'il fait parti d'un groupe, maintenant. Des ingénieurs qui travaillent dans la même boîte que lui, et d'autres... Son groupe s'appelle Santé Plein-Air, il paraît. *And my ass, is du*

Royco ? Je m'excuse, mon cher carnet, mais papa fait chier. Papa me met les boules. Je ne le supporte plus, avec ses grands airs. Clo non plus ne le supporte plus, je le vois bien. Sous prétexte qu'il n'est pas une « croix », il nous snobe, il nous adresse à peine la parole, et sa conduite avec grand-mère Andréa... Oh ! Je ne veux même pas y penser.

J'ai profité de cette journée bien vide pour faire du rangement, trier mes vieux vêtements de gamine qui ne me vont plus, ressortir toutes mes poupées. Ça en fait, un bail, que je ne joue plus avec. Mais j'aime toujours bien Isabelle ; c'est une petite noiraude que j'ai appelée comme ça parce que je trouvais qu'elle ressemblait à la princesse Isabelle, dans *Les Vacances de Zéphir*. Je lui ai refait ses tresses noires, et j'ai arrangé son tablier bleu. J'ai encore des leçons, pour demain. Il va falloir que je m'y mette. La maison est bien silencieuse, tout à coup. Je me demande ce que fait Clo. Et les autres. Allez, allez, du nerf, je vais pas me mettre à pleurer, non ?

Mercredi 23

Je viens de faire la queue une heure pour avoir ma ration de midi : un sandwich au jambon sous plastique, deux carrés de fromage de chèvre, une orange. Avant ça, il a fallu que je fasse la queue près de deux heures avant d'arriver aux toilettes, pour pisser, me brosser les dents, me passer un peu d'eau sur la figure et me peigner. Heureusement, il nous reste de l'eau d'hier, dans une bouteille de Vittel en plastique...

Nous avons mangé, maman, Lambert, grand-mère et moi. Je trouve enfin le temps de griffonner quelques mots dans tes pages, vieux carnet. Ça fait plus de vingt-quatre heures que nous avons été emmenés là. Là : le stade olympique. *Nous* : tous les malades de la ville, ou presque. C'est impossible de compter, mais par le bouche-à-bouche, il circule le chiffre de 30 000 personnes – quasiment toutes les « croix » de la ville. Le stade olympique a été prévu pour 12 000 spectateurs. C'est dire que les gradins sont pleins, mais qu'il y a aussi des gens étalés sur toute la piste, et d'autres dans les couloirs et les vestiaires qui nous sont accessibles. Où qu'on soit, on n'a pas vraiment la place de bouger. Mais le pire, bien sûr, c'est l'accès aux chiottes et à l'eau : il n'y a qu'une cinquantaine de W.-C. et de robinets, ce qui fait que... Oh ! et puis je suis trop nulle en math pour faire le calcul. Cette situation est provisoire, bien sûr. Alors si on fait abstraction des inconconvénients (surtout sensibles aux personnes âgées, comme Andréa, qui se plaint tout le temps de son estomac, et qu'il faut accompagner aux toilettes : on se relaie pour ça...), le côté meeting prolongé, ou camping, est assez rigolo. J'ai même retrouvé une copine, ce matin, Yasmina, qui avait eu les oreillons. Elle était dans la file à côté de la

mienne pour aller pisser. Elle était avec un garçon que je ne connais pas. *C'est Yves, mon amoureux*, elle m'a dit. J'ai vu qu'ils se tenaient par la main. Son amoureux ! Qu'elle est bête. Moi, je n'ai jamais eu d'amoureux...

Mais il faut peut-être que je te raconte comment nous sommes arrivés là, vieux carnet. C'est tout simple. Les infirmiers sont venus nous chercher hier matin, mardi. On a cogné à notre porte, fort, ça nous a tous réveillés : il était 6 heures ! C'est maman qui est allée ouvrir. J'ai entendu des voix, et maman qui parlait, et puis qui criait. Je ne comprenais pas ce qui se disait, je ne voulais pas sortir ma tête de dessous le drap. Et puis des bruits de bottes ont ébranlé ma chambre, la lumière s'est allumée, Clo a soulevé les draps et m'a dit : *Il faut que tu te lèves.*

Ça me fait tout drôle d'y repenser maintenant. Ce que j'ai pu avoir peur ! J'ai vu ces hommes dans ma chambre : deux infirmiers, qui avaient l'air mauvais, et puis un agent de police, qui était resté dans le couloir. Lui, il avait plutôt l'air gêné d'être là. *Dépêchez-vous !* a dit un infirmier. Ils ont dit ça tout le temps, pendant qu'on se levait, qu'on s'habillait : *Dépêchez-vous !* Et Clo répétait : *Mais expliquez-vous, au moins. Où devons-nous aller ?* Les infirmiers ne répondaient pas, ils nous disaient seulement de nous dépêcher, et c'est l'agent qui a finalement grommelé qu'il s'agissait d'une grande opération prophylactique, que nous allions être conduits à l'Hôpital et y être soignés avec tous les autres malades, pour en finir une bonne fois pour toutes avec ces maladies qui paralysaient la ville.

Mais nous ne sommes pas malades ! a hurlé Clo. *Je regrette... vous êtes sur la liste*, a répliqué le policier. Nous avons dû faire nos valises, en emportant juste quelques bricoles. Il fallait se dépêcher, et le séjour à l'hôpital ne devait être que de courte durée. J'ai pris quelques bouquins, des culottes de rechange, et Isabelle, avec ses tresses toutes neuves. Ce n'est qu'au moment de descendre que maman a compris que papa ne viendrait pas avec nous. Papa s'était levé lui aussi, bien entendu, il nous regardait nous préparer en marchant de long en large, et quand Clo a fini par lui dire : *Tu ne fais pas ta valise, toi ?*, il a répondu en détournant les yeux : *Mais moi... moi... je ne suis pas malade, moi.*

Clo a des yeux verts extraordinaires. C'est une chose que je n'aurai jamais d'elle, parce que mes yeux à moi sont marron clair. C'est la faute à papa, qui a des yeux marron aussi, mais foncés. Qu'est-ce que je suis en train d'écrire ? Ah ! oui... Maman a fixé papa de ses yeux verts, sans rien dire, et j'ai trouvé que ses yeux étaient plus beaux que jamais, lumineux comme... je ne sais pas. Papa ne l'a pas regardée en face. Il n'a pas pu. Et jusqu'à ce que nous franchissions la porte de l'appartement, il n'a regardé aucun d'entre nous franchement. Quand

je suis passée devant lui, je crois qu'il a eu un geste pour me prendre dans ses bras, ou simplement me tapoter l'épaule, comme il le fait quelquefois, mais j'ai filé trop vite et il n'a pas pu achever son geste.

Nous sommes descendus, des camions stationnaient dans la rue. Les moteurs tournaient. C'était tôt, très tôt, pas encore 7 heures. Il faisait nuit noire. Il faisait froid. Je ne sors jamais si tôt. J'ai frissonné, Clo m'a prise par le bras et m'a souri. Elle a un sourire formidable, Clo. *Dépêchons, dépêchons...* criaient les infirmiers, comme s'ils ne savaient dire que ça. On est monté à l'intérieur des camions, avec d'autres gens de la rue que je ne connaissais pas. On était tous des « croix ». Sur la banquette du camion, je me suis serrée contre maman, et Lambert s'est serré contre elle de l'autre côté. Les bâches du camion ont été rabattues, les moteurs ont ronflé plus fort, nous sommes partis. Personne ne parlait, on n'entendait que le bruit des moteurs dans les rues désertes. Et puis grand-mère Andréa a dit : *On sera tous bien soigné, à l'Hôpital...* Sa réflexion a fait démarrer les conversations, et plusieurs autres personnes ont répété à sa suite qu'à l'Hôpital on serait bien soigné et que tout serait très vite fini.

Seulement ce n'est pas à l'Hôpital qu'on nous a débarqués, mais ici, au stade olympique.

Jeudi 25 octobre

J'écris la date complète, parce que je me suis aperçue en te relisant, vieux carnet, qu'au début je ne mettais pas les jours, et qu'après je ne mettais plus les mois. Dans ces circonstances exceptionnelles, je préfère être précise. *Il faudra bien nous rappeler ce qu'on nous a fait subir...*, avait dit Clo hier. Ou avant-hier, je ne sais plus, tiens. Bien sûr ce n'est que provisoire, mais après, pour raconter à... Je ne sais pas à qui je pourrais bien raconter ça, puisque tout le monde est au courant. Mais en tout cas j'écris, vu qu'ici il n'y a rien à faire, à part attendre pour l'eau, les toilettes, la distribution de bouffe. Je réserve la lecture pour les queues, parce qu'au train où ça va je n'aurai bientôt plus rien à lire : j'ai déjà fini *Le Bal du comte d'Orgel* (mouais...) et le Tournoi (pas mal), je suis dans le Marquez (dur), et après il ne me restera que les deux bouquins sur le Graal – ceux-là, je me demande encore pourquoi je les ai emportés...

Je me demande combien de temps on va être obligés de rester ici. Chaque heure ou presque, des bruits différents courent. On va être emmenés tout de suite. On va partir à midi. On va partir demain matin. Naturellement rien ne se passe comme on le croit. Et ça va faire la troisième nuit de stade ! *Dire qu'on devait nous soigner tout de suite !* a répété Clo plusieurs fois. Et elle a ajouté avec son humour formidable : *Mais comme nous ne sommes plus malades, ils auraient bien tort de se presser...*

Moi, en attendant (en attendant *quoi ?*), je me balade. Au début, je restais le plus possible avec maman, grand-mère et le génie, mais maintenant je préfère aller à l'autre bout du stade, ou flâner dans les couloirs, pour voir si je ne trouve pas d'autres copines. Je n'en ai pas encore rencontré, mais c'est tellement marrant de découvrir toutes ces têtes égarées ou déconfités (j'adore ce mot !). Des inconnus, et de temps en temps des gens que je connais de vue, sans savoir où je les ai rencontrés... Il y a certaines personnes qui ont vraiment l'air *malades*, mais la plupart des gens se parlent, s'interpellent, rigolent. On voit des quatuors qui jouent aux cartes, et bien sûr les inévitables amoureux qui s'embrassent dans les coins. Qui s'embrassent ou même pire, j'ai l'impression.

Il n'y a que les infirmiers et les gendarmes qui ont toujours la gueule renfrognée. Ceux-là, presque personne ne leur adresse la parole, sauf quelques naïfs qui espèrent encore leur soutirer des renseignements. Mais ils ne répondent jamais, et c'est bien pour ça que les bruits les plus fantaisistes continuent de courir. Cet après-midi, j'ai entendu quelqu'un dire : *Il paraît qu'on va nous envoyer dans un centre de repos au bord de la mer*. La phrase a déclenché des quolibets. Une autre personne a déclaré : *On va être soigné à l'hôpital Sud*, et grand-mère Andréa a hoché la tête en disant : *C'est bien, l'hôpital Sud*. Alors un vieux type assis près de nous a ricané. *L'hôpital Sud ! C'est à l'hôpital Nord qu'on va finir, oui...* Il a prononcé cette phrase d'un ton absolument sinistre. Bizarrement, ça a coupé le sifflet à tout le monde. Je me demande bien pourquoi... hôpital Sud, hôpital Nord, quelle différence ?

Vendredi 26 octobre

Je crois bien que je n'ai rien à te dire, aujourd'hui, vieux carnet. Il ne se passe rien. Je commence à en avoir marre du stade. Et je ne vois pas ce que je pourrais écrire sur ce garçon. Il s'appelle... Ho ! et puis zut ! Je ne vais pas me faire avoir, sacré carnet. Alors je répète : JE N'AI RIEN À TE DIRE AUJOURD'HUI, point à la ligne.

Dimanche 28 octobre

Je me plaignais avant-hier du manque de changement. Eh bien ! du changement, il y en a eu, depuis deux jours. Parce que maintenant ça y est, nous sommes enfin à l'Hôpital. Ce n'est pas l'hôpital Sud, c'est l'hôpital Nord. Nous y avons été conduits par trains spéciaux. Nous, on est parti en fin de matinée, mais les transports ont commencé à l'aube, et je suppose qu'ils ont duré toute la journée. Ce sont bien sûr les infirmiers qui nous ont tirés du lit (du lit !... je veux dire de la pauvre couverture dans laquelle on était obligé de s'enrouler pour dormir), et pas spécialement avec douceur. Les gens râlaient. J'ai vu des

infirmiers frapper ceux qui rouspétaient le plus fort. *Voyou ! Voyou !* a crié un vieux monsieur alors qu'on faisait la queue en attendant le train. Des infirmiers se sont précipités sur lui, l'ont jeté à terre et lui ont donné des coups de pied. Le vieux monsieur ne s'est pas relevé, il a dû être évacué par des agents de police qui sont venus le tirer par les pieds. *C'est une honte de voir ça...* C'est le genre de réflexions que j'ai entendues plus d'une fois depuis deux jours.

Bref, nous avons dû faire le pied de grue pendant quatre heures, presque cinq, avant de pouvoir monter dans un wagon. Grand-mère Andréa ne tenait plus debout, il fallait que maman et moi on la soutienne tout le temps. En plus le temps avait tourné, il faisait froid, il y avait de gros nuages dans le ciel. J'essayais tout le temps de repérer le garçon que j'avais rencontré vendredi, mais je ne l'ai pas vu. Il s'appelle Habib. C'est un grand brun aux cheveux frisés qui est bien plus âgé que moi. Il doit au moins avoir quatorze ou quinze ans. Il rigole tout le temps. L'autre jour il m'a fait des tours de cartes... Mais je ne vais pas perdre mon temps et de la place à écrire sur lui, puisque je ne l'ai pas revu depuis vendredi.

Le trajet entre le stade et l'hôpital Nord a été très pénible. Il a fallu plus de deux heures pour faire cinq ou six kilomètres. Le train s'arrêtait tout le temps. Une fois, on a entendu des coups de fusil, ou quelque chose qui y ressemblait, bien que tout le monde dans le wagon se soit écrié que ce n'était pas possible. Mais moi, maintenant, je suis sûre que c'est possible. On était serré comme des anchois dans les wagons, un type a vomi presque sur nous. Comme on était content de sortir de là ! Mais on a été moins contents une fois dehors, parce qu'il pleuvait et qu'il faisait encore plus froid que le matin. Nous nous sommes protégés avec les couvertures, et il a fallu encore attendre je ne sais pas combien de temps devant les wagons. On était arrivé derrière l'Hôpital. Il n'y a pas de gare à cet endroit-là, on nous avait débarqués sur une espèce de terrain vague, entre des vieilles maisons croulantes. L'hôpital Nord était à peut-être cinq cents mètres, mais il est tellement grand que j'avais l'impression que sa masse allait nous écraser. C'est un énorme cube, avec quatre énormes croix rouges peintes sur chacune de ses faces. C'est un « rêve de fou ». (J'ai entendu cette expression prononcée par quelqu'un dans la foule.)

Le train était reparti en arrière, pour chercher d'autres gens au stade. Mais sur d'autres voies, il en débarquait constamment de nouveaux, qui s'agglutinaient à nous. *Mais qu'est-ce qu'on attend ? Qu'est-ce qu'on attend ?* Tout le monde s'énervait, personne ne savait ce qu'on attendait. La seule chose de sûre, c'est qu'on attendait, surveillés par les infirmiers qui tenaient en laisse de gros chiens. Plusieurs personnes se sont fait mordre en essayant de s'en aller. On a encore entendu des coups de feu, ou ces bruits secs qui y ressemblaient.

Grand-mère Andréa était couchée par terre, la tête sur les genoux de Clo. Grand-mère n'allait pas fort du tout. Elle m'a quand même souri et j'ai eu l'impression qu'elle voulait me dire quelque chose, mais elle était trop fatiguée pour ça. À côté d'elle, Lambert reniflait. Je me suis demandé si le génie pleurait, ou s'il était en train d'attraper froid, s'il était en train de retomber MALADE. Lambert ne m'a pas souri, il se serrait contre maman. Ça me fait drôle d'écrire leur nom : Lambert, Andréa. Parce que nous avons été séparés peu après, et depuis je ne les ai pas revus, ni l'un ni l'autre.

Pourquoi ? Parce que vers le milieu de l'après-midi

Mercredi 31 octobre

J'ai l'impression qu'il y a des siècles que je ne t'ai pas gratté la peau du dos avec mon bille, qui commence à être bien pâlot, vieux carnet. Des siècles... et ça ne fait que trois jours. Dimanche, j'ai été interrompue par l'appel et la fouille. Il y a des appels trois fois par jour, le matin à 5 heures et demie, à 11 h 30, et le soir à 20 heures, avant l'extinction des lumières. Une fois, c'était avant-hier, il y a eu un appel surprise un peu après minuit. Crevés comme on est, avec tout le travail qu'on doit faire dans la journée, être réveillé en pleine nuit, ce n'est pas drôle. Heureusement qu'on ne va pas moisir à l'Hôpital. Heureusement que tout ça c'est du provisoire, parce que je commence à en avoir plein les bottes (maman dit plein autre chose). Mais il faut que je reprenne où je m'étais arrêtée...

Dimanche, donc, ce devait être quatre ou cinq heures, les infirmiers aux chiens et les flics nous ont fait mettre en colonnes et nous avons dû courir vers l'Hôpital. Oui : courir. Ils nous obligeaient à courir, même les vieux, même les vrais MALADES. Ceux qui ne couraient pas assez vite, les infirmiers leur donnaient des coups de fouet, et lâchaient les chiens sur eux. Ça criait. Les infirmiers gueulaient : *Dépêchez ! Dépêchez !*, comme toujours. Clo et moi, on a été obligé de porter grand-mère. Des gens tombaient, et les chiens les mordaient. C'était terrible. Nous avons fait le tour de l'Hôpital, et nous nous sommes tous retrouvés sur la grande esplanade devant la façade principale. Là, les infirmiers ont séparé les femmes des hommes. C'est à ce moment que nous avons perdu Lambert. *Mais c'est inimaginable ! Laissez-moi mon fils !* a hurlé Clo. Un infirmier s'est précipité sur elle et l'a jetée à terre, dans la boue, d'un coup de matraque. J'ai voulu frapper l'infirmier, le griffer, le mordre. Je ne sais plus très bien ce qui s'est passé. Je me suis retrouvée à terre près de Clo. On était dans la boue, la pluie de plus en plus forte nous sauçait. On était par terre, Clo, Andréa et moi. Je serrais sur ma poitrine Isabelle, qui avait les cheveux tout poisseux, tout emmêlés. Je crois bien qu'on pleurait toutes les deux, maman et moi. Je sentais son sein qui se soulevait

contre ma joue. Elle sentait bon, elle sentait encore son parfum que j'aime bien et qu'avant je lui piquais, à la fougère. On a fini par s'asseoir par terre. Maman avait la tête d'Andréa sur ses genoux, moi ses jambes sur mes cuisses. Elle était toute légère. On a encore attendu. Ensuite un groupe de médecins est apparu sur le parvis devant les portes de l'Hôpital. Un médecin a prononcé quelques phrases dans un mégaphone. Il s'était présenté comme étant le directeur – Marcel Menjou. Il a dit qu'un premier contrôle médical allait être effectué dès maintenant, pour trier les malades les plus gravement atteints et les diriger immédiatement vers les urgences.

C'est à cette occasion que nous avons perdu Andréa. Un groupe de médecins est passé parmi nous. C'était pour le « premier contrôle médical ». Médical mes fesses ! Les médecins allaient à toute allure, ils ne s'arrêtaient devant personne, mais le chef du groupe, que les autres appelaient patron, ou monsieur Sorin, disait seulement en passant : *Celui-là pour les douches, celle-là pour les douches, celui-là...*, etc. C'étaient les plus malades qu'on envoyait aux douches. Ils ont eu de la veine ! Nous, nous les attendons toujours, les douches.

C'est comme ça que deux infirmiers ont soulevé grand-mère Andréa par les aisselles et l'ont emmenée, avec les autres malades graves, vers un ensemble de bâtiments plats construits à côté de l'Hôpital. Derrière, il y avait d'autres bâtiments, en brique, avec de hautes cheminées qui fumaient. Clo et moi, on a crié : *À bientôt, veinarde !* mais je ne crois pas qu'elle nous ait entendues. Ensuite nous avons été regroupées par ordre alphabétique. Il y a eu encore des coups pour ceux qui n'obéissaient pas assez vite. Les coups ! Je me demande pourquoi j'en parle encore, vieux carnet. Les coups... on ne connaît plus que ça, maintenant. Les infirmiers ne gueulent même plus *Dépêchez-vous !* ils cognent. C'est le manque de formation, il paraît. On prend n'importe qui pour faire infirmier, maintenant, alors forcément ce n'est pas la crème, et ils manquent un peu de doigté. Ça, c'est une réflexion de la mère Noirret, une prof de français en retraite qui est dans notre chambrée, et avec qui Clo est devenue bien copine. Manque de doigté ? Ça me fait rigoler...

Mais où j'en étais ? Oui – quand notre groupe a pu pénétrer dans l'Hôpital (les N.O.P., les noppes, comme je nous appelle...), il faisait déjà nuit. J'avais une faim et une soif atroces parce qu'on n'avait rien eu depuis le matin. Et le pire, c'est qu'on a rien eu non plus le soir et qu'il a fallu attendre le lendemain matin pour manger quelque chose. Sur le fronton de l'Hôpital, il y avait cette inscription :

**En chaque homme un malade
À chaque malade son traitement
Toi qui entres ici, abandonne-toi**

À l'autorité médicale Qui accordera à chacun son dû

Samedi 3 novembre

Rien écrit depuis trois jours. Trop crevée. Mais je me force à m'y remettre. Il faut que je note tout. *Note, note, tu es notre mémoire*, m'a dit Clo hier. Ou avant-hier, je ne sais plus. Alors je note.

Notre installation dans une salle commune, avec des lits superposés. *On se croirait à l'armée !* a dit une fille. Nous sommes plus de cent dans une pièce qui n'a pas vingt mètres de long et ne possède que deux fenêtres, jamais ouvertes, et munies de barreaux. Voilà où on vit. Ensuite, la confiscation de la plus grande partie de nos objets personnels (je n'ai pu sauver que ma poupée et toi, vieux carnet – mais toi, c'est parce que j'ai pu te cacher) et de nos vêtements. À la place, on a touché une sorte d'affreux pyjama en toile rêche, un truc à rayures gris clair et gris foncé qu'on doit porter tout le temps. On est belles, toutes, avec ce truc sur le dos ! Enfin, l'annonce qu'à l'Hôpital nous n'aurions plus de nom, mais seulement un numéro, celui de notre carte de santé jaune. Il paraît que c'est pour faciliter notre mise en fichier électronique. Mais alors pourquoi on nous a gravé notre numéro à la saignée du coude, avec une espèce de stylet électrique qui m'a fait un mal de chien ? Moi, c'est le 24 679. Je ne risque pas de l'oublier...

Ce qu'on fait à l'Hôpital ? C'est simple. Lever à 5 heures. Appel (par notre numéro). Lavabo (deux robinets pour cent dans un coin de la chambre, ce qui veut dire que 15 ou 20 filles seulement peuvent faire un brin de toilette chaque matin). Petit déjeuner : un fond de café dégueulasse et une tranche de pain sec. Travail jusqu'à 11 h 30. Appel. Déjeuner (un quart d'heure) : des pâtes collantes ou des patates mal cuites, et une pomme pourrie ou véreuse – le stade, c'était le trois-étoiles à côté. Re-travail jusqu'à 18 h 30. Re-bouffe, aussi dégueu. Retour à la chambre (on dit maintenant la chambrée), avec une demi-heure pour nos occupations personnelles avant l'extinction des lumières.

Pas mal, non, l'hosto ? Les deux premiers jours, un groupe, dont Clo et la mère Noirret faisaient partie, a pondu plusieurs pétitions pour protester auprès de la direction de l'Hôpital. On attend toujours le résultat... Mais il faut maintenant que je parle du travail. Imaginez que

Mercredi 6

Mercredi 7

Jeudi 7 ?

J'ai encore été interrompue la dernière fois. Par l'extinction des feux – disons le couvre-feu, pour parler comme tout le monde. Je m'y remets. Mais je dois me forcer. Je suis crevée. Je me traîne. J'ai le cerveau en compote. Je n'arrive même plus à compter les jours. Je suis incapable de savoir quelle est la date exacte, aujourd'hui. Mais qu'est-ce que ça peut faire ?

Il faut que je parle du travail. Parce qu'on nous fait travailler.

12 heures par jour, DOUZE. Et c'est pas la peine de protester. C'est obligatoire. Dans la chambrée, il y a cet écriteau :

LE TRAVAIL C'EST LA SANTÉ TRAVAILLER C'EST GUÉRIR

À ce compte-là, s'il y a encore des malades, ici, ils vont vite être guéris. Nous, les noppes (ce mot ne me fait même plus rire), on a été affectées au septième sous-sol, aux travaux de sondage et déblayage. On creuse, pour ajouter en profondeur de nouveaux étages à l'Hôpital. Il y a tant de nouveaux malades chaque jour qu'on ne sait plus où les mettre. Alors on creuse. Et comme il faut bien payer notre hospitalisation pour rattraper le déficit de l'État en matière de Santé, il est nécessaire de travailler sans émolument (c'est un mot que je viens d'apprendre).

C'est La Furie qui nous a appris ça. La Furie, c'est Éliane Gondran, une grosse fille à la figure pleine d'urticaire et qui pue tout le temps la sueur. C'est elle qui a été nommée « chef de chambre » par la surveillante en chef. C'était la seule volontaire, d'ailleurs. En deux jours, elle est devenue aussi brutale que les infirmiers, les infirmières, les surveillants ou les surveillantes. Tout le monde la déteste. Pour son boulot de cafteuse, elle a droit à des rations améliorées. Qu'elle se les foute où je pense !

Nous, en attendant (mais en attendant quoi ?), on creuse.

C'est dur, très dur. On doit tout faire à la pelle et à la pioche. Et quand on ne va pas assez vite, les coups. Quand elle voit que je flanche, Clo me donne un coup de main. Elle serre les dents, mais je vois bien qu'elle est aussi crevée que moi. *Il faut travailler, si vous voulez être soignées !* grogne La Furie. Soignées ? Mais on n'a passé aucune visite depuis le début de l'hospitalisation. On n'a vu aucun médecin, on n'a pas reçu le moindre médicament. À quoi ça servirait, d'ailleurs, puisqu'on n'est pas malade. Les seules MALADES, ici, ce sont des malades d'épuisement et de privation. Des malades de l'Hôpital !

Ça y est, l'appel du soir ! Il faut que j'arrête et que je te planque, vieux carnet, sinon.

Encore quelques jours qui ont passé. Trois ? Quatre ? Je ne sais

plus. Je n'essaye même plus de compter quel jour on est. Crevée, crevée.

Hier, M^{me} Noirret a eu un œil arraché par une infirmière, d'un revers de sa propre pioche qu'elle avait laissée tomber. Son œil pendait sur sa joue, elle n'a même pas reçu de soin. C'est deux filles du groupe qui lui ont fait un pansement en déchirant un morceau de leur pyjama à rayures. M^{me} Noirret pourra plus parler de « manque de doigté ». *Avec un peu plus de courage et de discipline, ça n'arriverait pas, ces choses-là !* a grogné La Furie. Maintenant, on l'appelle la K-Peau. Je ne sais pas pourquoi. Qu'est-ce que

merde la fouille surprise

Tu y as encore échappé, vieux carnet ! Ma planque est bonne : c'est le corps d'Isabelle, que j'ai ouvert dans le dos, sous son tablier bleu. Mais une fille s'est fait piquer son transistor japonais, qu'elle cachait dans sa paillasse. Elle nous donnait les nouvelles de l'extérieur. Il paraît que les épidémies sont presque complètement éradiquées. Quelles épidémies ? Maintenant qu'on a plus de radio, on n'écouterait plus toutes ces conneries.

Quand on sortira... Mais qu'est-ce que je déconne ? On sortira QUAND ? Personne ici ne parle plus de sortir. Personne ne prononce plus le mot provisoire. *Provisoire*. Mot interdit. J'ai l'impression qu'on ne nous laissera jamais rentrer chez nous. Des fois, je pense à la maison, à ma chambre, au lycée, aux rues de la ville, à mes copines, comme Dorothee, qui sont restées à l'extérieur. À papa, ce salaud. Mais c'est bizarre, tout est flou dans mon souvenir, comme si

À nouveau interrompu. Je sais même plus pourquoi. Et je sais plus ce que je voulais écrire. Mon bille est presque sec. J'arrive presque plus à me relire. J'ai à peine la force d'écrire encore. Je suis d'un maigre ! Mes côtes, c'est des ressorts. Mes genoux font deux grosses bosses pointues au milieu de mes jambes. Mes jambes, on dirait des baguettes de tambour. *Si le D' Margoulat te voyait*, a dit maman. Nous avons ri. Ou souri. C'est la dernière fois que j'ai vu sourire Clo. Elle aussi est maigre à faire peur. Où sont les seins que je lui enviais ? Ses beaux cheveux aux reflets roux ? La lumière dans ses yeux verts ? J'ai souvent envie de pleurer, en pensant au passé. Mais le passé, c'était quand ? Il y a si longtemps ? Non – quelques semaines, c'est tout. Quelques semaines... des siècles.

Une lettre de papa est arrivée, hier. J'écris hier, mais hier, c'est quoi, c'est quand ? C'est un jour pareil à la veille, pareil au lendemain. La lettre de papa – quelques lignes : **J'espère que vous allez bien. On lit dans les journaux que l'hôpital Nord est un modèle d'organisation. Je suis sûr que vous êtes bien soignés, tous les**

quatre. Ici, en ville, la situation est excellente, depuis que les malades les citoyens provisoirement inactifs ont été retirés de la circulation l'espace de la cité. Mon groupe Action-Santé a changé de nom, il s'appelle maintenant Salubrité Sociale, et je pense sans me vanter que nous faisons du bon boulot. Mais je ne pense pas que vous comprendriez. Je vous envoie mon salut viril. François.

Clo a lu la lettre à haute voix devant moi, puis elle l'a roulée en boule et l'a jetée par terre. *Mon salut viril... le salaud !* a-t-elle seulement soufflé. Au début de notre hospitalisation, Clo avait écrit plusieurs fois à papa. Mais je suis sûr que les lettres ne lui sont jamais parvenues : encore un coup de la K-Peau.

À cause de ces mots de papa, « tous les quatre », je repense à Lambert et à grand-mère. Où peuvent-ils être ? Parfois, en descendant au trou, on croise des groupes d'hommes. Mais je n'ai jamais vu le génie. Ni Habib. Quant à grand-mère. Des bruits terribles circulent sur les douches. Je n'ose même pas l'écrire.

Une nuit, on a eu une inspection surprise d'un groupe d'infirmiers et de médecins. Maintenant ils sont tout le temps armés. Ils cherchaient un malade qui s'était échappé. Debronquarte, un nom comme ça. Personne ne savait rien. On a toutes été frappées. M^{me} Noirret est restée étendue par terre, elle saignait.

Ils sont venus chercher M^{me} Noirret pendant qu'on était au travail. Elle, et trois autres femmes, toutes âgées, qui étaient trop épuisées ou mal en point pour descendre au trou. On a demandé à la K-Peau où elles avaient été emmenées. *À la douche !* a dit La Furie. *Et ensuite, le bloc des urgences.* J'ai eu envie de vomir...

Le travail est de plus en plus dur. La bouffe de plus en plus mauvaise. Les infirmiers de plus en plus brutaux. Encore deux filles tombées dans la journée. Tout de suite évacuées. *À la douche !* Clo et moi on est noires de la tête aux pieds, on pue la sueur, la pisse, le pourri. Mais pour rien au monde on ne voudrait être appelées pour la douche. On n'a même plus droit au lavabo. On se nettoie un peu la figure avec notre salive. Quand on croise un infirmier ou un médecin, on se redresse, on bombe la poitrine, on travaille ou on marche plus vite. La douche... Mon Dieu, la douche...

Ce matin, on a croisé un groupe d'hommes qui remontaient du trou. J'ai été bousculée. On m'a glissé un petit morceau de papier plié dans la main. Je n'ai pas vu qui. Mais le mot était de Habib. Je viens de le lire. Il n'y a que trois lignes. **Courage ! Dans notre groupe on est six à vouloir s'évader. On a pu creuser un tunnel. C'est pour cette nuit. On réussira. On préviendra l'extérieur. On reviendra vous sauver ! Habib.** J'ai relu dix fois les trois phrases. S'évader.

L'extérieur. Habib. Je n'arrive pas à y croire. Je viens de passer le mot à Clo. J'attends. Je sais que je ne dormirai pas de la nuit, malgré ma fatigue. J'arrête. L'extinction.

Il y a eu des coups de feu à l'intérieur de l'Hôpital, la nuit du jour où j'ai reçu le mot d'Habib. Je ne sais pas ce qu'Habib est devenu. C'était il y a longtemps de toute façon. On ne s'évade pas de l'Hôpital. *On ne s'évade pas de l'Hôpital* : c'est une phrase que j'ai entendue. Elle me tourne dans la tête. Pas difficile : je suis tellement faible que j'ai la tête qui tourne. Tout tourne. Tout tourne.

À l'appel du matin, un docteur est passé dans notre chambrée. Un gros et grand type pâle et gras. J'ai entendu qu'on l'appelait « docteur Fasquel ». Il a désigné une dizaine de femmes. À chaque fois il disait : *Pour le bloc opératoire B !* Il s'est arrêté devant moi, ses petits yeux sans couleur m'ont fixée une seconde. Il n'a rien dit. Il n'a rien dit ! Il n'a rien dit pour Clo non plus. Viviane a dit : *elles ont de la chance, elles vont être opérées.* Opérées ! J'ai encore eu envie de vomir en entendant ce mot. J'ai échangé un regard avec Clo. Échangé ? J'ai envie de pleurer quand je regarde Clo. Ses yeux sont morts. Ses beaux yeux verts ! Ils ne sont plus verts. Ils sont comme de l'eau morte. J'ai l'impression qu'elle ne voit plus rien, qu'elle ne me voit même pas. J'ai envie de pleurer mais je ne pleure pas. Je n'ai plus de larmes en moi. Et puis pleurer ce serait de l'énergie gaspillée. De la force gaspillée. Et il faut que je résiste. Que je survive. Je suis notre mémoire.

Un nouveau groupe de femmes a été emmené dans la chambrée pour combler les vides. Des nouvelles malades ramassées à l'extérieur. Je les regarde comme si c'étaient des fantômes. Elles ont encore leurs vêtements de l'extérieur, des robes, des jupes, des blousons, des vestes en cuir, des manteaux de fourrure synthétique. Elles ont encore des cheveux brillants, de la couleur sur leurs joues, de la chair sur leur squelette. Elles sont encore vivantes. Elles se plaignent de l'entassement, de la promiscuité, de la saleté. Elles se plaindront encore plus quand elles goûteront la nourriture et tâteront du travail dans le trou. Mais on ne leur dit rien. Une grande blonde sophistiquée a dit plusieurs fois : *Heureusement que c'est du provisoire.* Personne parmi les anciennes n'a cherché à la détromper.

Les nouvelles sont maintenant comme nous : pyjama à rayures et cheveux sales. Bientôt elles maigriront. Clo est de plus en plus maigre. Elle n'a plus prononcé un mot depuis des jours. C'est devenu un robot vivant, un squelette qui bouge. C'est maintenant moi qui l'aide à creuser, moi qui la soutiens. *Le travail c'est la santé. Travailler c'est guérir.* Maman ! Maman !

Ils l'ont emmenée.

Ils ont emmené maman aux douches.

Aujourd'hui elle était tombée plusieurs fois.

La dernière fois elle ne s'est pas relevée.

Alors ils l'ont emmenée aux douches.

Je ne sais pas combien de temps a passé depuis... depuis la dernière fois que j'ai écrit. Des jours. Des semaines. Des mois peut-être. Le temps n'existe plus. Mon bille est sec. J'écris quand même. Je creuse le papier avec la pointe sèche de mon bille. Il faut que je continue. Je suis la mémoire. Je suis une mémoire dans un corps squelette. Il se passe des choses dans l'Hôpital. Je ne sais pas quoi. Les infirmiers, les médecins sont agités. Certains sont encore plus brutaux que d'ordinaire. D'autres au contraire essayent d'être aimables. Certains me sourient. Une infirmière noire m'a fait passer en cachette un grand bol de soupe où il y avait un morceau de viande. Un morceau de viande ! Elle m'a dit : *Je m'appelle Marie Saré. Tu te souviendras de mon nom ? Marie Saré !* Je ne comprends pas. Même La Furie essaye de paraître moins teigne qu'elle n'est. Elle m'a dit : *Quand même... vous n'avez pas été si mal traitées que ça ?* Elle avait l'air d'avoir peur. Je me demande bien pourquoi. Je ne lui ai rien répondu, j'ai fait semblant de n'avoir pas entendu. Qu'elle crève ! Qu'ils crèvent tous !

Aujourd'hui on ne nous a pas emmenées au trou. Nous restons dans notre chambrée. Je ne sais pas ce qui se passe. Un infirmier vient de passer en courant. Il a traversé la chambrée en criant : *Ils arrivent ! Ils arrivent !* Qui arrive ? On entend des coups de fusil et des rafales de mitrailleuse. Ça vient du dehors. Ils arrivent !

Plus tard... Les coups de feu se rapprochent. Ils éclatent maintenant à l'intérieur de l'Hôpital. On s'est toutes embrassées. Je ne sais pas pourquoi. On rit. Les moins épuisées sautent et crient et dansent entre les lits. Je ne sais pas pourquoi. Moi aussi, j'ai envie de sauter, de crier, de danser. Moi aussi, je suis joyeuse.

Ils arrivent !

Je suis étendue sur une civière, à l'extérieur, sur le terre-plein devant la façade de l'hôpital Nord. À l'extérieur ! Autour de moi, tous les survivants sont couchés sur des civières. Une vieille femme est étendue à côté de moi. On se sourit tout le temps. Une vieille femme ? Elle doit avoir trente ans, on lui en donnerait cent. Et moi, quelle gueule est-ce que je peux bien avoir ? Mais je m'en fous. Je suis libre. Nous sommes libres. Le cauchemar est terminé. Nous avons été délivrés. Il fait beau. Le ciel bleu pèse sur moi. Le soleil m'aveugle. J'ai du mal à tenir les yeux ouverts. Il fait chaud. Je transpire. Que c'est bon d'être au soleil. Nous avons été emmenés à l'hôpital Nord en

octobre, et maintenant c'est l'été. Tant de mois ont passé ! Je suis devenue vieille à mon tour. Je suis une vieille de treize ans. J'ai vécu. J'ai survécu. Ceux qui nous ont délivrés nous ont expliqué ce qu'il en était véritablement des douches, et de ces bâtiments derrière les douches, avec les grandes cheminées qui fumaient. Mais on l'avait deviné. Un peu plus d'horreur sur de l'horreur, ça n'ajoute rien. J'ai l'impression d'être vidée de mes sentiments. Maman est morte, et grand-mère, et Lambert. Papa aussi doit être mort, ou il va mourir : il paraît qu'en ville on fusille ceux qui étaient trop favorables à la municipalité qui a déclenché l'opération Santé. On va aussi juger et fusiller tout le personnel de l'Hôpital. On va fusiller La Furie. Tant mieux. Qu'ils crèvent. Qu'ils crèvent tous. Moi je suis vivante. J'ai été une petite fille innocente, j'ai été une « croix », j'ai été une noppe, j'ai été un numéro. Maintenant, même si je porte encore sur le dos ma loque rayée, même si je garde à jamais tatoué au creux de mon bras le numéro 24 679, je suis redevenue une petite fille, vieillie. Je ne sais pas si je retournerai à l'école, si je verrai encore *Dallas* le samedi soir. Mais je suis vivante, je suis la mémoire. J'écris ces lignes avec un bille tout neuf que m'a donné un des infirmiers qui sont venus nous délivrer. Isabelle est serrée contre moi. Son visage est écaillé, un de ses yeux est crevé, son tablier bleu est en lambeaux, elle n'a presque plus de cheveux. Mais elle est restée avec moi. Elle a traversé le cauchemar avec moi. Et elle m'a permis de te cacher jusqu'au bout, cher vieux carnet ! Elle aussi, c'est une survivante. Elle restera avec moi toujours. Bientôt on va partir. Tout à l'heure, un des infirmiers étrangers est venu m'apporter une tablette de chocolat et une boîte d'orangeade. Que c'est bon, le chocolat ! Que c'est bon, l'orangeade ! L'infirmier était un grand gars bronzé, avec des cheveux blonds, des yeux bleus, un sourire éblouissant. Il ressemblait un peu à Mel Gibson. Son uniforme blanc était immaculé. Il est resté plusieurs minutes près de moi. Il m'a même caressé les cheveux. J'étais bien, et en même temps j'avais honte d'être si malade, si maigre, si sale. J'aurais voulu être une belle jeune fille, en bonne santé, avec de la chair sur les os et des seins sur la poitrine. L'infirmier m'a dit : *Ne t'en fais pas, petite... Tout est terminé.* Je lui ai demandé : *Où va-t-on nous emmener, maintenant ?*

Il m'a souri largement, ses dents régulières ont étincelé sous le soleil. Il m'a lancé un clin d'œil. Il m'a répondu :

À l'Hôpital.

Le récit qui précède est la retranscription exacte d'un carnet trouvé à

l'intérieur de la carcasse d'une vieille poupée abandonnée dans un terrain vague, aux environs du Centre hospitalier-Nord de la ville de G... L'auteur du carnet, la petite Frédérique Pinton, n'a jamais pu être retrouvée. À l'heure où nous livrons au public ces souvenirs tragiques d'une époque qu'il faut espérer révolue, nous ignorons toujours si Frédérique Pinton est vivante ou décédée. *(N.d.E.)*

11.

L'opéré oublié

Un jour, il se lava, il se rasa et mit des vêtements propres.

Il cessa de vomir d'angoisse, d'ouvrir la paume des mains en frappant sur les murs, de mariner dans sa sueur, son urine et ses excréments. Il cessa de hurler, de crier, de supplier. Il cessa de prier. Il décida de s'en sortir.

Il avait compris qu'Elmir était l'ennemi.

Le neuf-centième jour de sa détention, il ouvrit un œil dans une chambre de motel sur la route de Fort Lauderdale (Floride). Tout y était : le ventilateur au plafond, le soleil rouge comme une orange de Jaffa qui rôdait en tranches derrière le store de plastique, deux palmiers et trois nuages dans un ciel d'un bleu céruléen.

La fenêtre était en face du lit, près de la porte. Sous la fenêtre, une télévision couleurs portative. C'était un motel à douze dollars la nuit, minable. Les voitures qui passaient en ronflant ébranlaient la porte de contreplaqué et faisaient sortir les blattes du parquet.

De l'autre côté de la route, deux pompes à essence gardaient un vieil homme abruti de chaleur, sa pipe de maïs au bec et un fusil démonté sur les genoux. Une immense Buick Impala crème aux sièges de cuir rouge était rangée sur le parking. Ce devait être la voiture de Debronkaert, songea Debronkaert. Il entendait, venant de quelque part, une radio qui jouait *Minnie the Moocher*. Cab Calloway. Sur l'écran de télévision, un Super-Sabre F 100 attaquait une épicerie fine nord-coréenne. Tout cela était l'œuvre d'Elmir. Mais, se dit Debronkaert, le vieux était sans doute un marine déguisé qui surveillait sa porte, et la Buick n'avait probablement pas de moteur. Elmir était prudent.

Elmir entra. Debronkaert sentit son cœur faire un bond. Elmir était déguisé en Marilyn Monroe. Son apparition dans la chambre 12 du motel était comme un fantôme coulissant dans un autre fantôme. Cuisses interminables et bas à couture, maillot de bain en satin avec un pli vertical à l'entrejambe, seins énormes et laiteux débordant du soutien-gorge, Elmir n'avait rien oublié. Marilyn arborait le sourire confus d'une petite sœur de l'armée du salut qui a oublié sa culotte dans votre poche.

Elle s'assit et le matelas céda en douceur sous la croupe en amphore. Les yeux moqueurs aux longs cils surchargés de rimmel ne quittaient pas le drap, là où il faisait une bosse semblable à une baguette de pain.

— Marilyn..., fit Debronkaert d'une voix mourante. C'était la troisième fois qu'Elmir lui faisait le coup, et il aurait aimé avoir Jane Russell pour changer.

— Chéri ? fit Marilyn.

Elle allongea la main sous le drap et Debronkaert se cambra involontairement. Il savait ce qu'elle allait dire.

— Qu'est-ce que tu as là ? gloussa Marilyn.

— Une canette de bière, répondit Debronkaert. Elle le griffait doucement avec les ongles, le long de l'étiquette. Un camion-citerne passa en faisant trembler toute la baraque. *Oui, maintenant.*

Les doigts de Marilyn se refermèrent autour de lui et entamèrent un va-et-vient impérieux, tandis qu'elle se passait la langue sur les lèvres d'un air professionnel. Sur l'écran de télévision, l'épicerie fine nord-coréenne attaquait un croiseur de l'U.S. Navy, mais nos petits gars se défendaient comme de beaux dia...

L'opercule de la canette sauta, et la mousse se répandit sur les cuisses et le ventre de Debronkaert. Marilyn bougeait la main à toute vitesse, ses seins tremblotant comme de la gelée, et elle avait l'air curieusement stupide.

Puis tout disparut.

Ce connard d'Elmir.

Debronkaert entrevit le grain grossier du béton, l'éclat nickelé des moniteurs cardiaques, des drains et des tuyaux qui pendaient du plafond. Il hurla.

Quand il ouvrit les yeux, le cauchemar était toujours là. Il était enfermé dans un caveau de béton sans porte ni fenêtre, quelque part sous l'hôpital Nord, et on l'avait oublié.

Depuis trois ans.

Elmir boudait en faisant le ménage. L'échec de son psychotrope l'avait vexé davantage que les injures et les railleries dont Debronkaert l'avait abreuvé. Quand Debronkaert se tut, Elmir proposa :

— Le petit déjeuner ?

— Le petit déjeuner, accepta Debronkaert.

Il fallait qu'il se calme. Qu'il sorte de là. Qu'il ruse. Elmir était malin, mais il était plus malin qu'Elmir. Il ne l'avait pas encore montré, mais ça ne saurait tarder. Aujourd'hui. Pourquoi pas ? Ses yeux tombèrent sur le petit réduit des sanitaires.

Le passe-plat s'ouvrit. C'était un simple trou dans le béton, mais il livrait tout ce qu'Elmir demandait. Après une période caviar-blinis-

vodka, Debronkaert était vite revenu à un ordinaire plus simple. Surtout depuis qu'il avait décidé de fausser compagnie à Elmir.

Elmir déposa devant lui un plateau thermomoulé : croissants chauds à la croûte caramélisée, confiture de griottes, beurre des Charentes légèrement salé, café, lait, et deux œufs grésillant sur un lit d'huile aromatisée. Debronkaert attaqua le régal d'une fourchette désabusée. Il devait donner le change, geindre encore. Depuis qu'il s'était rasé et lavé, Elmir se méfiait. Les psychotropes étaient chaque fois plus forts, et il en mettait partout.

— Trois ans dans ce trou ! Les salauds ! Tu vas voir le procès que je vais leur coller en sortant ! Je n'avais rien, quand ils m'ont appelé. Tu sais ce qu'ils m'ont dit ? « Vous devez avoir quelque chose puisque nous vous avons en mémoire ! » Mais je ne les connaissais pas, moi ! Je ne leur demandais rien !

— Je sais, dit Elmir. Il connaissait le discours par cœur. Il vaquait à ses occupations avec efficacité et diligence, frottant les chromes, mettant en marche la machine à laver, préparant le dentifrice et la brosse à dents, une serviette et un gant de toilette propres. Debronkaert repoussa son assiette et finit son café, l'air soudain abattu :

— Tu sais combien je vais leur demander, à ces escrocs ? Tu sais combien ?

— Neuf cent mille francs, dit Elmir. Il posa les journaux du jour sur le lit : Ça les vaut.

— Si ça les vaut ! Je veux ! fit Debronkaert. Il déplia les journaux en froissant intentionnellement les pages et jeta un coup d'œil dégoûté aux gros titres :

Guy Mollet en Tasmanie : le barrage sera construit (*Le Matin de Paris*).

Négociations Salt : passe-moi le poivre (*Libération*).

Né le même jour que Badinter, il se retrouve sur la chaise électrique (*France-Soir*).

Comment ne s'était-il pas douté plus tôt que c'étaient des faux ? Vrai papier, vraie encre, mais informations bidon, éditoriaux trafiqués, photos d'archives, vieilles bandes dessinées, toute une équipe de faussaires travaillait là-haut à fabriquer chaque jour des journaux de trente pages pour l'abuser. Pourquoi ? Elmir était-il au courant, ou se contentait-il de réceptionner le contenu du passe-plat sans poser de questions ? Il ne servait à rien de l'interroger. Elmir n'avait pas d'explications à proposer. Il semblait sincèrement désolé de ce qui arrivait à Debronkaert mais ne se plaignait jamais de son sort à lui.

Pourtant, Debronkaert n'avait pas été un hôte facile. Partager une

chambre de six mètres sur huit avec un fou furieux qui se frappe la tête contre les murs et hurle toute la journée avait de quoi ébranler la raison de n'importe qui. Mais Elmir n'était pas n'importe qui.

Même si ce n'était qu'un foutu robot soigneur.

Elmir avait été fait à l'image de l'hôpital Nord. C'était un cube d'un mètre d'arête, marqué de croix rouges sur les quatre faces, et qui se déplaçait sur un socle pulsant un matelas d'air porteur. Au-dessus, un léger renflement dans la matière translucide abritait les organes de décision, des capteurs et les lecteurs.

Debronkaert aurait visité l'hôpital, il aurait constaté que le bulbe frontal d'Elmir reproduisait parfaitement le dôme abritant les services administratifs du centre hospitalier. La répartition des bureaux le long d'un couloir en spirale était elle aussi respectée, évoquant les circonvolutions d'un cerveau. La ressemblance allait jusqu'à montrer quelques personnages réduits à l'état de santons : Sorin et son air charbonneux, Menjou dressé sur ses ergots, Duprèze et son teint blafard, et l'informaticien avec sa bouche mince soulignée d'un trait de crayon. Sorin était en fait un micro directionnel recevant les ordres verbaux, Menjou une mini caméra exploratrice de champ, Duprèze l'antenne d'un émetteur-récepteur fonctionnant sur ondes ultra-courtes (*avec qui ?*) et Jean-Paul Obu un minuscule parabolique de radar.

Selon l'urgence du moment, d'autres poupées apparaissaient dans les couloirs du « cerveau ». Mais l'essentiel d'Elmir était dans la carcasse laquée dont chaque face se subdivisait en seize trappes carrées, chacune s'ouvrant sur des sondes, des pinces, des canules ou des palpeurs. Les outils étaient regroupés par genre : la première face était consacrée aux travaux d'entretien, la seconde aux soins et à la communication, la troisième au matériel d'analyse et aux fonctions ludiques (Elmir jouait très bien aux échecs).

La quatrième abritait deux puissantes paires de bras articulés, capables de porter un malade. (Elmir l'avait fait quand Debronkaert, après une longue grève de la faim, n'avait plus été capable de se déplacer. La grève n'avait servi à rien, bien sûr.) Dans le coin supérieur gauche, une trappe restait fermée depuis le début. C'était un thermolaser, pour les petites cautérisations et les interventions d'urgence.

La première fois que Debronkaert avait vu Elmir, c'était en arrivant à l'hôpital. Il se souvenait avec répulsion du coup de téléphone de Sorin, de la monstrueuse douleur naissante, et du trajet en ambulance, toutes sirènes hurlantes. Pas un instant il n'avait perdu conscience, mais en voyant apparaître l'immense cube marqué d'une croix sanglante de l'hôpital Nord, il avait failli s'évanouir de saisissement.

Sorin était là, ainsi qu'un aréopage de médecins ravis. Bien sûr, il

ne connaissait pas Sorin, mais eux semblaient le connaître depuis toujours. Cher Debronkaert. Un autre avait ajouté avec effusion : « Nous vous avons cru perdu. » Là-dessus, ils s'étaient mis à rire et une infirmière brune avec des seins superbes lui avait chuchoté à l'oreille :

— Nous allons vous chouchouter, monsieur Debronkaert.

— Où est le gâteau d'anniversaire ? avait grincé Debronkaert.

On l'avait mis sur un chariot et on l'avait poussé à travers d'interminables couloirs, sur d'interminables tapis de caoutchouc, dans des ascenseurs qui sentaient le désinfectant, jusque dans une chambre individuelle. C'est là qu'il avait vu Elmir.

Elmir lui avait fait une piqûre de morphine, l'avait déshabillé et lui avait passé un de ces horribles pyjamas de l'hôpital. Il avait rangé son costume et le contenu de ses poches dans l'armoire et avait éteint le plafonnier.

— Téléphonez chez moi, avait balbutié Debronkaert en s'endormant.

— C'est ça, avait dit Elmir.

Il ne l'avait pas fait, bien sûr. Salaud d'Elmir. Debronkaert avait fini par élaborer une thèse, une parmi les quelques dizaines qui lui étaient venues à l'esprit en trois longues années d'enfermement. Debronkaert était LE malade d'Elmir, lequel obéissait à l'ordinateur. L'ordinateur l'avait trouvé, il l'avait gardé. Jusqu'à l'opération, Debronkaert n'avait vu personne, pas un médecin, pas une infirmière. C'est Elmir qui l'avait préparé, répondant à côté de sa voix monocorde et légèrement électronique. Ce ne sera pas long. Vous ne sentirez rien. Vous sortirez dans trois jours. Vous n'avez plus mal, n'est-ce pas ? Non, Debronkaert n'avait plus mal. La douleur avait disparu dès le premier jour d'hospitalisation.

En un sens, ils l'avaient guéri. Ha ! ha !

Il y avait bien d'autres hypothèses. La première, bien sûr, c'était la fin du monde. La guerre avait éclaté pendant qu'il était sur le billard, et Elmir l'avait sauvé en le descendant sous l'hôpital. Mais alors, pourquoi imprimer des journaux bidon ? Pourquoi ces programmes de télévision déments ? Car il y avait un poste de télévision dans le caveau. Elmir seul pouvait l'allumer ou l'éteindre. La seule chose pour laquelle Debronkaert avait la libre disposition de ses actes, c'était d'actionner la chasse d'eau ou non.

C'est justement par là qu'il allait s'évader.

Il attendit la nuit.

Bien sûr, il n'y avait pas de nuit dans le caveau. Juste une pendule, et les lumières qui clignotaient et faiblissaient vers 9 heures du soir. Alors Elmir allumait la télévision, et ils la regardaient en dînant.

Naturellement, Elmir ne mangeait pas vraiment. Il faisait semblant, piquant dans l'assiette de Debronkaert de petits morceaux de nourriture qu'il laissait disparaître dans un entonnoir. Il faisait même des commentaires sur le film ou sur le présentateur. Il arrivait qu'ils se disputent.

Debronkaert avait fini par le détester. Il le détestait parce que c'était un compagnon parfait et que ce qu'il acceptait de lui sous l'influence des psychotropes l'emplissait de honte. Il le détestait parce qu'Elmir était un aussi bon dialecticien que lui et qu'il soutenait les discussions les plus absconses avec un emportement digne d'éloges. Il le détestait parce qu'Elmir, lui, *semblait heureux*. Malgré l'absence de porte, malgré l'absence de fenêtre, malgré la lumière allumée.

Avant de se coucher, Debronkaert fit sa toilette. C'était stupide, vu ce qu'il allait tenter, mais ça lui semblait important.

Il s'examina soigneusement dans le miroir. Le miroir était enchâssé dans le béton, comme tout le reste. Tout était conçu pour rester en l'état pendant des dizaines et des dizaines d'années. Il avait grossi et il commençait à vieillir. Cela tenait moins aux modifications du visage qu'à l'alourdissement général du corps. Le relâchement en était si bien réparti qu'il avait remplacé l'harmonie de son corps ancien par l'harmonie de ses disgrâces nouvelles. Le ventre descendait, les hanches s'empâtaient, le poil devenait gris. Il ne perdait pas encore ses cheveux, mais la lisière de son front exsudait une séborrhée annonciatrice de la débâcle pileuse. Les yeux se marbraient et sa peau avait perdu tous ses pigments. Il était blanc, d'un blanc de poisson tiré au sec et oublié dans un papier journal. Blanc comme un mort.

Il passa aux toilettes. Elmir tapotait les draps et arrangeait la lampe de chevet en sifflotant un petit air électronique. Il flottait à deux centimètres du sol, sa carapace marquée de croix rouges se mouvant avec une silencieuse rapidité. Tout aussi rapidement, Debronkaert saisit les deux serviettes de toilette et les enfonça dans la cuvette. Il prit la brosse et poussa jusqu'à ce que l'éponge disparaisse dans le siphon. Puis il en fit autant dans la bonde du lavabo.

Il tira violemment la chasse d'eau. On n'arrive pas vivant à l'âge d'homme sans savoir qu'une chasse d'eau est la chose la plus fragile du monde, l'intérieur des cuisses d'une femme excepté.

Mais aucune femme n'aurait pu sauver Debronkaert. La chasse d'eau, si.

L'eau coulait depuis trois jours. Elmir avait fabriqué un radeau pneumatique avec les soufflets du poumon artificiel. Debronkaert dormait quand il fut réveillé par une pression insistante sur les omoplates. Il touchait le plafond.

Sous lui, une lumière jaunâtre se déplaçait dans l'eau. Elmir cherchait toujours le robinet. Il n'y en avait pas. Les arrivées d'eau,

comme le câble d'électricité, sortaient du mur de béton. Le caveau, pour solide qu'il soit, avait été construit très vite, trop vite.

Par qui ?

Elmir n'était pas conçu pour nager sous l'eau. Les premiers jours, il avait bien surnagé, donnant toute sa puissance à la soufflerie située dans son socle. Étrangement, il s'était acharné à tirer d'abord Debronkaert hors de l'eau et à construire une espèce de radeau sur lequel il pourrait poser les plats, les journaux et des habits secs. Debronkaert l'avait laissé faire, opposant à son tour des réponses dilatoires aux questions angoissées du malheureux Elmir. La chasse d'eau fuyait, lentement mais inexorablement.

Puis le robot s'était enfoncé sous l'eau. Ç'avait été un moment très désagréable pour Debronkaert. Pour la première fois depuis trois ans, il se retrouvait seul. Son plan n'en était pas un et il avait dix chances sur neuf de se noyer.

Mais il ne serait pas resté huit jours de plus sous terre. Plutôt crever.

Il serra les dents. La proximité de cette masse liquide qui montait sous lui était affolante. S'agrippant au bord du matelas, il se mit sur le dos. Le radeau dansait furieusement, ballotté par un courant souterrain de plus en plus fort. Une fois calé sur les boudins du lit, il entreprit de se rapprocher du passe-plat.

La bouche du passe-plat était à un mètre du sol. Deux mètres sous lui. Il plongeait.

Il ne l'atteignit qu'à la troisième tentative. Chaque fois qu'il était remonté, il avait vu que l'espace entre le plafond et la surface de l'eau s'amenuisait. Le flot grondait dans les profondeurs noires, et ses tympanes lui faisaient mal. Quand il sentit la cornière du passe-plat, il s'y accrocha furieusement. Son bras s'enfonça dans le trou rectangulaire et rencontra le fond d'un puits cimenté, quelques dizaines de centimètres plus loin.

Les portes avaient été enfoncées par l'eau. Il pouvait monter.

Sans hésiter, il s'engagea dans le boyau, en se tortillant pour remonter de l'autre côté. Le niveau devait être à deux mètres au-dessus. Le puits ne faisait pas plus d'un mètre de diamètre et lui meurtrissait les coudes et les genoux. Il émergea dans une obscurité noire, quelque part en dehors du caveau.

Il avait réussi.

Quelques minutes plus tard, des bulles d'air crevèrent la surface près de lui. L'eau avait atteint le plafond du caveau et chassé le matelas d'air comprimé. Le niveau se mit à monter de plus en plus vite.

De temps à autre, Debronkaert plongeait la tête dans l'eau et guettait sous lui la lumière qui aurait prouvé qu'Elmir était toujours

vivant. Mais l'abîme restait obscur et vide, peuplé seulement de grondements et de gargouillements.

Un peu plus tard, l'eau s'arrêta de monter. Un silence impressionnant s'installa dans la canalisation. Debronkaert leva les yeux, mais il ne vit rien. Il était coincé quelque part à mi-course, dans l'obscurité profonde. La mort liquide l'abandonnait à la folie.

Suivant le principe des vases communicants, il devait être à la hauteur de l'alimentation du réservoir de la chasse d'eau. Mais il avait eu beau tendre les bras, sauter, se caler des épaules et des pieds sur les parois glissantes du tunnel, il n'avait rien senti. Pas de porte, pas de trappe, rien. À chaque fois, il était retombé dans un éclaboussement écœurant dont le son s'était répercuté très loin au-dessus de lui. Le plateau du passe-plat, les cordes et les poulies salvatrices devaient être plus haut encore. Hors d'atteinte. Il allait mourir.

Et comme il se disait cela, il sentit quelque chose de dur et de plat sous son pied. *Quelque chose qui montait.* L'eau s'écoula de ses vêtements et de ses cheveux comme une soie qui se déchire. Il sentit un violent courant d'air. Il montait, IL MONTAIT !

Elmir le portait sur son dos, escaladait la canalisation en prenant appui sur ses bras articulés, à la façon d'un alpiniste faisant l'ascension d'une cheminée granitique. Tout de suite, Debronkaert trouva la trappe d'entrée du monte-charge. Il poussa et la lumière entra. Il se jeta dehors en poussant un cri inarticulé. Elmir referma sur sa cheville droite une pince d'acier et Debronkaert s'étala de tout son long.

Il se trouvait dans la chaufferie de l'hôpital. D'énormes machines luisaient dans la pénombre, prolongées de canalisations d'un diamètre inusité, chacune d'entre elles se divisant en canalisations secondaires munies de volants, de manomètres et de soupapes. Les gaines isolantes perdaient leur laine de verre et le sol était jonché d'une neige jaune et poussiéreuse. Quelques veilleuses encrassées ménageaient une allée praticable au sein de l'ombre épaisse. Au bout, un escalier, l'extérieur, la liberté.

Elmir était trop épais pour passer dans l'ouverture du monte-charge. Arc-bouté dans le boyau vertical, il tenait solidement Debronkaert par une cheville et ne semblait pas disposé à le lâcher. Debronkaert lui parla d'abord doucement :

— Laisse-moi partir, maintenant. Tu sais bien que tu as perdu. Je me couperais plutôt une jambe plutôt que de redescendre.

Elmir réfléchit. On ne voyait de lui qu'un bras articulé – celui qui avait attrapé Debronkaert – et la partie supérieure de sa carcasse. Le dôme était allumé, et une demi-douzaine de petits personnages couraient dans les circonvolutions du cerveau en gesticulant.

— Je regrette, dit Elmir. Il n'est pas question de sortir. Je t'assure,

c'est tout à fait contraire à ta santé.

Debronkaert chercha des yeux un outil, un morceau de fer, n'importe quoi pour casser le bras du robot.

— De toute façon, tu ne m'as pas opéré, dit-il au hasard pour occuper le cerveau d'Elmir. Il venait d'apercevoir ce qu'il cherchait : une clé à molette posée sur le sol, pas très loin.

— C'est exact, dit Elmir. On ne t'a pas opéré.

— Mais alors pourquoi ? demanda Debronkaert en s'allongeant du mieux qu'il pouvait. Il claqua la langue avec agacement, comme si ces trois ans de cachot que lui avait imposés Elmir n'étaient qu'une mauvaise plaisanterie. Pourquoi, Elmir ?

Les petits personnages du cerveau d'Elmir s'agitèrent de plus belle.

— Ils voulaient te retirer à moi, dit le robot.

Si je lui casse le bras, il ne pourra pas se servir de l'autre pour m'attraper, se dit Debronkaert. Il en a besoin pour se retenir dans la cheminée.

Il frappa, de toutes ses forces. La clé était très lourde, mais il l'abattit comme si elle ne pesait rien. L'articulation du bras mécanique sauta, l'humérus de métal se rompit net et des petites pièces roulèrent un peu partout dans la chaufferie.

— Ah ! dit Elmir. Il considéra son avant-bras fracassé qui ne tenait plus à sa proie que par une pince distendue. Tu n'aurais pas dû faire ça...

Debronkaert desserra la pince et la jeta loin de lui :

— Qu'est-ce que ça veut dire : ils voulaient te retirer à moi ?

— Sorin, Menjou, tous les autres, ils voulaient que je t'abandonne. Je t'avais trouvé, je pouvais te soigner, mais ils voulaient que ce soit une infirmière. Ils ne voulaient pas que je fasse mon travail, avoua Elmir d'une voix rêveuse. Je suis un robot soigneur de la dernière génération, je peux même faire des opérations, et ils n'avaient pas confiance. Il émit ce qui pouvait passer pour un petit rire : Ou bien ils avaient peur.

— Et alors ? demanda Debronkaert en se relevant.

Il pensait : Je ne le reverrai plus jamais. Je ferai couler du béton dans le puits, il restera là-dessous, pour toujours.

— Tu es à moi, dit Elmir.

Le raclement de la coque de métal alerta Debronkaert. Il se jeta à terre. Un rayon de lumière rubis passa à le frôler et alla percuter la paroi d'une chaudière. Debronkaert roula sur lui-même, enregistra vaguement le trou énorme qu'avait fait le faisceau dans la tôle épaisse, et il se réfugia le long du mur, à plusieurs mètres du passe-plat.

— Raté, dit-il. Elmir avait dû se tourner pour mettre sa quatrième face en position, et c'est ce qui l'avait sauvé.

— Tu n'es pas encore sorti, dit Elmir. L'escalier est devant moi, si

tu t'y engages, je te tue.

Debronkaert réfléchit.

— Pourquoi, Elmir ?

— Tu es à moi.

— Mais JE NE SUIS PLUS MALADE !

— Tu es à moi, répéta le robot soigneur.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Debronkaert, un ton en dessous. Ce crétin d'Elmir était fou à lier, il fallait le ménager.

— Regarde derrière toi, dit Elmir.

Debronkaert se retourna et vit une masse oblongue écrasée dans la poussière. Prenant garde à ne pas se mettre dans le champ du laser, il s'en approcha. C'était froid et raide. Du textile. Un nez. Une bouche grande ouverte. Un rat en sortit et détala en couinant.

Debronkaert se mit à vomir.

Quand ce fut fini, Elmir expliqua : Les premiers à y passer, ç'avait été Menjou, puis tout le comité, là-haut, dans le puits. La séance avait été orageuse, le robot refusant *mordicus* qu'on lui retire son malade et les médecins menaçant de le renvoyer à l'usine. Il-est-tout-à-fait-hors-de-ques-tion-de-donner-un-malade-à-un-robot-soigneur, gueulait Guilloton. Elmir demanda si l'hôpital s'était offert un robot d'un demi-million de dollars pour changer les urinoirs des malades, March répondit avec froideur que pour ce prix-là il ferait ce qu'on lui disait de faire, la psychiatre ajouta gentiment qu'il était sans doute question d'étendre ses prérogatives, mais pas avant qu'on en ait discuté avec les syndicats. Au bout d'une heure, Sorin avait tapé sur la table et s'était adressé à Désiré Croc :

— Changez-moi Debronkaert de chambre ! avait-il crié. Et envoyez-moi cet emmerdeur à la casse.

— J'ai tiré, dit Elmir. J'ai beau n'être qu'un robot, j'ai mon amour-propre, tout de même.

— Mais les Trois Lois de la Robotique d'Asimov ? cria Debronkaert avec indignation.

— Je n'ai pas lu Asimov, dit Elmir. Et il se mit à rire.

— Et après ? demanda Debronkaert.

— J'ai liquidé tout le dernier étage. Le laser avait fait des trous dans la paroi, ils ont tous appliqué, expliqua Elmir.

— TOUS ?

— Tous. Ils voulaient t'enlever à moi, rappela le robot.

Debronkaert regarda le cadavre. Il y en avait d'autres, un peu plus loin. Et d'autres, probablement, à l'étage supérieur.

— Je suis descendu et je t'ai dit qu'on allait t'opérer, raconta Elmir. Tu te souviens ? Je t'ai endormi avec un de mes cocktails, et je t'ai mis sur un brancard. Et puis je suis monté au premier étage, et je les ai

tous tués. Au deuxième, et je les ai tous tués. J'avais bloqué les ascenseurs. Au troisième étage, et je les ai tous tués. Et ainsi de suite jusqu'au dixième étage.

— TU AS TUÉ TOUT L'HÔPITAL ?

— Ils m'auraient empêché de m'occuper de toi.

C'était son leitmotiv.

— Ils ne m'aimaient pas.

— *Oh ! bon Dieu...*, chuchota Debronkaert. Il savait ce qui s'était passé ensuite : Elmir bloquant toutes les issues et traquant impitoyablement les derniers survivants dans les réduits et les caves. Mais le caveau ? Comment avait-il fait pour le caveau ?

— Il existait, expliqua Elmir. C'est là qu'ils stockaient leur bombe au cobalt. Je l'ai déplacée et j'ai muré le puits de descente. Il est à cent mètres sous terre, entre les fondations.

— Le monte-charge ?

— Des tuyaux mis bout à bout dans le puits, avant de couler le béton.

— Mais qui mettait la nourriture, les journaux ?

Silence.

— Qui ?

— Moi, dit Elmir.

— Comment, toi ?

— Je ne suis qu'une infime partie de Son Esprit, psalmodia Elmir. Il est Grand et Règne au-dessus de Nous, Il est Universel et Guérit les Écrouelles. Je m'adressais à lui pour toutes ces choses.

Debronkaert regarda les cadavres, puis la bouche du monte-charge où luisait le crâne d'Elmir :

— L'ordinateur ?

— Il Tient Tout, Sait Tout, Peut Tout.

— Il commandait aux cuisines, faisait chauffer les fourneaux, ouvrait les congélateurs, c'est ça ?

— Il est un Bon Cuisinier, dit Elmir.

— Mais les journaux ?

— Il y a d'excellentes photocopieuses. Il Reconvertissait le papier administratif et en Faisait du papier journal. Il Imprimait. Il Composait. Il Distribuait.

— Et la télévision ?

— Il est relié aux archives de l'INA, moyennant un abonnement d'un prix modique.

— Tire donc, dit Debronkaert.

Il s'était avancé dans l'allée et défiait Elmir du regard :

— Tire donc, mon salaud.

Elmir le regarda. Il ressemblait à un gros soldat de tôle derrière la

meurtrière de son bunker. Il y avait un monde fou sous son crâne.

— Je ne peux pas, dit-il. Je n'ai pas lu Asimov, mais je ne peux pas.

Debronkaert escalada un à un les degrés de fer de l'escalier et sortit. Elmir ne tira pas. Il vivait pour Debronkaert, et le tuer aurait été se tuer. Deuxième Loi d'Asimov. Debronkaert entendit son cri de rage quand il mit le pied au rez-de-chaussée.

Il s'approcha du comptoir d'accueil. Les hôteses étaient toutes là, dans les positions où le rayon laser les avait surprises. Certaines avaient coulé, mais d'autres étaient dans un excellent état de conservation. Épars sur le dallage, une demi-douzaine de malades en costume de ville se desséchaient. Une cage d'ascenseur était restée ouverte : un médecin, à la blouse couverte de sang caillé, regardait avec horreur sa calotte crânienne tombée à terre.

Elmir avait dû descendre du sommet de l'immeuble en tirant sans interruption. Les murs, les couloirs, le plafond et les vitres portaient de longues cicatrices boursoufflées, étoilées ici et là de taches de sang. Trois années avaient passé, déposant un épais matelas de poussière sur le sol, délavant les peintures et ternissant les montants d'aluminium brossé. Au-delà des portes vitrées, on voyait une camionnette de la Protection civile.

Mais pas de trace de combat. Pas de morts à l'extérieur. Un carnage effroyable, insensé, entre les murs ripolinés de l'hôpital, comme si l'établissement avait gardé pour lui l'inimaginable violence.

Debronkaert n'alla pas loin : au premier étage, un amoncellement de squelettes barrait le passage. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. Le paysage était désert, semblable à celui qu'il avait traversé trois ans plus tôt, en ambulance. Nuages, pluie, champs gorgés d'eau, silex, arbres secoués de vent. Pas une voiture sur l'autoroute. Soleil couchant.

Un hélicoptère passa, très loin, très haut.

Debronkaert redescendit et ouvrit la porte.

L'hôpital dit :

— Ne sors pas.

Il avait une voix très douce, sans aucune trace d'agressivité. *Ne sors pas.*

Debronkaert sortit. Il posa le pied sur la première marche, et l'hôpital ajouta :

— S'il vous plaît.

Debronkaert mit le pied sur la deuxième marche et inspira l'air du dehors. Il valait bien quatre-vingt-dix mille francs.

— J'ai fait sauter la bombe au cobalt, avoua l'hôpital (*l'ordinateur ?*).

— Je m'en fous, dit Debronkaert. Et il se mit à marcher sur le

gravier.

— Tout est contaminé ! cria l'hôpital.

— Adieu, hurla Debronkaert.

— Si tu pars, je meurs, supplia l'hôpital.

— Crève, répondit Debronkaert.

En sortant, il se retourna. S'inscrivant en noir sur l'or du couchant, l'hôpital Nord semblait une stèle dressée vers les étoiles. Des fenêtres s'allumèrent, de plus en plus nombreuses, tandis qu'un ricanement épouvantable s'élevait dans l'air froid, s'enflait et emplissait le ciel tout entier.

Comme un feu de magnésium, des rangées entières de chambres s'illuminaient, selon un dessin précis. Debronkaert pâlit en découvrant l'ensemble du motif : c'était une tête de mort, colossale. À l'endroit des orbites, des fosses nasales évidées et du rictus décharné, des paquets ou des lignes de chambres obscures. Ailleurs, une lumière froide, parcourue de spasmes. Le ricanement faisait trembler le bâtiment sur sa base et soulevait une poussière d'eau sur le paysage alentour.

Des corbeaux s'envolèrent en poussant des cris d'effroi. De maigres arbres écorchés par l'hiver cassèrent net au ras de la terre. Le fracas de leurs branches s'ajouta au rire finissant.

Alors, le colosse de verre et d'acier s'éleva lentement au-dessus du sol. Il tournait lentement sur lui-même, et à chaque rotation le motif réapparaissait, une face grimaçante réverbérant les carmins et les pourpres du couchant.

À une dizaine de mètres d'altitude, il s'immobilisa. Pétrifié, Debronkaert le vit qui oscillait doucement sur place. Quand les fenêtres commencèrent à s'ouvrir, il pressentit ce qui allait se passer. Il se mit à courir.

Une, puis deux, puis vingt silhouettes minuscules apparurent au dernier étage, mais il ne les vit pas. Elles basculèrent dans le vide, mais il ne le sut pas. Il courait, poussant de petits cris de terreur. Les silhouettes semblaient flotter un moment, puis se stabilisaient et tombaient lentement vers lui, allumettes brûlées qui semaient derrière elles des lambeaux de chairs et d'os. L'hôpital dégorgeait les milliers de cadavres qu'il conservait en son sein.

Bientôt, il en tomba de tous les étages. Sans arrêt, de nouveaux cadavres jaillissaient des baies ouvertes et s'éparpillaient dans l'azur noirissant. Ils s'écrasaient avec un bruit mou dans l'argile, ou tintaient comme des gobelets de carton sur le parking et les voitures, telle une pluie ininterrompue de virgules dégorgeant d'un épais, vaste et infini dictionnaire des souffrances humaines.

Un hurlement lugubre passa sur la plaine.

Debronkaert fonçait vers les grilles de l'entrée.

Comme il les atteignait, la lueur qui baignait la terre et les cieux s'éclaircit, passa de l'orange au jaune et du jaune au blanc. Un roulement de tonnerre ébranla l'horizon. La terre s'envola, découvrant un réseau de câbles souterrains qui, telles des racines, progressaient dans toutes les directions. Ils étaient si nombreux que le sol en semblait tressé. Une infinité d'arcs électriques allait de l'un à l'autre, carbonisant une radicelle pour dévorer un faisceau de câbles annelés, crépitant le long de grosses tubulures pour s'engouffrer dans des gaines qui grésillaient en dégageant une odeur infecte.

Les arbres brûlaient tout droit en projetant de longs panaches de fumée grise, les lampadaires crachaient des jets de flammes, les voitures garées sur le parking et le long de l'allée explosaient une à une, la violence de la détonation les projetant en l'air comme des poupées de chiffon. Debronkaert franchit en courant le portail d'entrée de l'hôpital et tourna instinctivement à gauche.

À gauche, vers la ville.

La chaussée de l'autoroute était brûlante elle aussi. Çà et là, des cloques apparaissaient déjà, percées d'une racine chauffée au rouge. Il n'y avait aucune circulation. Debronkaert jeta un coup d'œil derrière lui, et ce qu'il vit le pétrifia sur place.

L'hôpital *ria*it ! La tête de mort arborait une bouche obscène retroussée sur les côtés, et les cavités orbitales s'étaient rétrécies, accentuant l'horrible impression de joie mauvaise peinte sur sa façade. Puis, sans transition, la construction explosa, comme un diamant dont les facettes s'éparpillèrent dans l'espace. Des milliards d'éclats de verre crépitèrent sur le paysage, mais pas un seul n'atteignit Lorimar Debronkaert. À la place du cube étincelant, il n'y avait plus maintenant qu'une carcasse noircie, brûlant furieusement en plein ciel, un labyrinthe sans entrée ni sortie semblable à quelque dessin de Mondrian. Vite, la carcasse en fusion se replia sur elle-même, comme une étoile morte qui s'effondre en trou noir. La lueur de fin du monde reflua elle aussi, jusqu'à n'être plus qu'un mince brasier pétillant dans l'air froid de l'hiver.

Le silence s'était installé, définitif.

Debronkaert avait atteint le triple réseau de fil de fer électrifié qui barrait l'autoroute. Il vit que de l'autre côté, il y avait un vaste fossé, profond d'une vingtaine de mètres. Et derrière le fossé, il y avait des bulldozers, des pelles mécaniques, des hommes.

L'un d'eux cria dans un porte-voix :

— Restez où vous êtes, monsieur !

— Mais je suis vivant ! Je lui ai échappé ! Je m'appelle Debronkaert.

— Nous savons, monsieur.

— Laissez-moi sortir. Ça fait trois ans que j'étais prisonnier là-

dedans !

— Vous ne vous êtes pas regardé, monsieur...

On lui jeta un miroir de poche, de loin. La foule silencieuse recula quand il approcha du réseau électrifié, pour le ramasser au pied d'un poteau. Debronkaert se tourna vers les derniers brandons grésillants qui lançaient vers les étoiles naissantes des étincelles dérisoires, et il porta la glace à hauteur de son visage.

Un temps.

— Évidemment, murmura-t-il. Il lui semblait que même sa voix avait changé. Quant à son visage...

Le cobalt. Le cobalt des bombes éventrées par Elmir. Debronkaert se retourna vers les gens tapis de l'autre côté du fossé.

— Mais vous allez me soigner, n'est-ce pas ?

L'homme qui lui avait parlé secoua la tête.

— Vous êtes incurable, monsieur Debronkaert. Désolé. Seul l'hôpital Nord aurait pu vous soigner. Et il n'y a plus d'hôpital Nord.

Achevé d'imprimer en décembre 1983 sur les presses de
l'Imprimerie Bussière à Saint-Amand (Cher)

N° d'édit. 1658. – N° d'imp. 2599

Dépôt légal : janvier 1984

Imprimé en France

ISBN 2.207.30373.X

Illustration de couverture Jean-Pierre Andrevon

4^e de couverture

Cette fois, ça y est !

Vous ne pouvez plus y échapper „ il vous faut y aller. À L'HÔPITAL.

L'hôpital ! Cet endroit lourd de terreurs secrètes et glacées, où l'on sait quand on entre, mais jamais quand on sort. Si on en sort.

Que de bruits ne colporte-t-on pas, sur l'hôpital...

Au sujet de Gabriel Chadenas, que l'on aurait opéré, et opéré encore, jusqu'à ce qu'il ne reste de lui que...

Et de M^{me} Duprèze, la femme du patron de la morgue, qu'on n'aurait jamais revue.

Et de la petite Frédérique, qui y aurait traversé un cauchemar de nuit et de brouillard.

Et du mystérieux Debronkaert, malade introuvable qui serait bloqué dans un bloc opératoire entièrement automatisé...

Sait-on vraiment ce qui se passe, à l'intérieur de l'énorme bloc cubique de L'HÔPITAL NORD ?

Les auteurs,

Jean-Pierre Andrevon, l'auteur français le plus publié en « Présence du futur », et Philippe Cousin, qui y a fait récemment une entrée remarquée avec *Mange ma mort*, ont déjà mêlé leur talent dans *L'Immeuble d'en face*, paru voici un an et demi dans la collection.

Ils continuent leur exploration des lieux hantés du fantastique moderne avec une coupe géologique en onze nouvelles d'un autre vortex à fantasmes, *l'Hôpital*. Frissons garantis, et rires (jaunes) en prime.